

POURQUOI LA SYSTÉMIE ?

gnostic et son pronostic sur une nosologie organique nourrie de manifestations et de signes tangibles, souvent quantifiables, renforcés d'analyses et d'examen instrumentaux objectifs. Il peut travailler sur des probabilités élevées sinon sur des certitudes, bien que cela devienne plus aléatoire lorsqu'on parle de santé mentale. *A contrario* le travailleur social ne peut s'appuyer que sur des évaluations en grande partie subjectives, et sans perspective d'évolution hautement probable, alors qu'on peut prédire avec un fort coefficient de certitude l'évolution de la plupart des maladies. Ajoutons que « l'outil » du travailleur social n'est ni médicaments, ni scalpel, mais la relation, avec tout ce qu'elle implique d'engagement personnel non seulement sur le plan de la responsabilité (celle-ci est aussi grande pour le médecin) mais aussi sur le plan affectif et émotionnel, alors que la (dé)formation organiciste de bien des médecins les conduit à ne plus voir que des symptômes, des organes, et à oublier le malade en tant que personne. On comprend mieux dès lors le désir du travailleur social une fois rentré chez lui d'échapper aux tensions et au stress de situations d'une décourageante complexité, ou de personnes tantôt passives et désespérées, tantôt agressivement revendicatrices quand ce n'est pas diaboliquement manipulatrices, d'où une certaine réticence à se plonger dans des lectures professionnelles.

4. Dernière difficulté: parmi la presque centaine d'ouvrages actuellement parus concernant l'approche systémique, il n'en est pas plus de trois ou quatre traitant du travail social, tous les autres s'inscrivent dans une perspective thérapeutique et circonscrivent leur propos au seul système famille, alors que le travailleur social est impliqué dans tout un réseau de systèmes extérieurs: tribunal, consultations spécialisées, structures d'accueil, direction départementale des affaires sanitaires et sociales, etc. Il est compréhensible que dans ces conditions le travailleur social se demande si cette « nourriture » lui est bien destinée. Un des soucis du présent ouvrage est précisément d'envisager le contexte réel d'intervention de l'action sociale.

Nul être humain ne vit totalement isolé, c'est un constat banal et quotidien; même le schizophrène est en relation avec ceux qui vivent avec lui, ne serait-ce que par son attitude, ses gestes, ses mimiques sinon ses paroles. Autrement dit, nous vivons tous dans des réseaux de relations plus ou moins intenses, avec d'autres personnes parfois proches (la famille, les amis), parfois plus lointaines (voisins, collègues). C'est cette réalité qui sous-tend la notion de « système » sur laquelle nous reviendrons. C'est à cette même réalité, dont il souligna l'extrême importance, que Freud s'intéressa en élaborant le concept de triangle œdipien, développé plus tard dans une lettre à Ferenczi: « Quand on voit l'intérêt que les familles ont à ce que le malade ne guérisse pas, on comprendra qu'il faut garder la famille en dehors de la cure. » Ainsi, il n'est pas exagéré de dire que nous sommes tous des systémiciens à la monsieur Jourdain, en nous adaptant de façon empirique aux différents systèmes dans lesquels nous vivons. Peut-être serait-il souhaitable que le travailleur social n'en reste pas à ce niveau élémentaire du vécu quotidien et qu'il devienne capable de comprendre en quoi les différents systèmes dans lesquels il est amené à intervenir peuvent être tantôt des obstacles, tantôt des ressources, et finalement un constant combiné des deux. À l'ignorer, il risque de n'en éprouver la plupart du temps que la défensivité, celle-ci faisant partie des mécanismes de survie indispensable à tout système. À titre d'illustration, voici deux situations banales, le lecteur ne sera pas en peine d'en trouver d'autres dans son expérience personnelle, qui montrent comment l'échec s'inscrit à coup sûr dans toute démarche qui ne prend en compte que le symptôme/problemème en ignorant les différents contextes psychologiques et sociaux dans lesquels il s'inscrit.

Au moment de son mariage avec Charles, en 1978, Simone est vendeuse dans une grande surface. En 1979 naît Christian, leur premier enfant, puis deux ans après, Judith. Simone cessa alors de travailler et l'on apprendra par la suite que c'est à cette période qu'elle commença à boire, quand « elle a le cafard » dit-elle. Début 1983 elle est hospitalisée pour une cure de désintoxication. Le retour à la maison avec le suivi régulier d'une infirmière n'empêchera pas une seconde hospitalisation, un mois après, toujours pour alcoolisation lors de crises d'angoisse. À l'issue de cette seconde hospitalisation, Simone est envoyée pour

trois mois dans un foyer de postcure où interdictions et contrôles sont draconiens. Elle en sortira pour à nouveau être hospitalisée d'urgence quelques jours plus tard. On apprendra que pour sa sortie, Charles, sans lui en parler, avait organisé des vacances « où elle n'aurait qu'à se laisser vivre ». Des entretiens séparés, lors des diverses hospitalisations de sa femme, avaient révélé un Charles très satisfait de lui-même, se décrivant bon professionnel, bon mari, désireux de « tout faire pour Simone », bon père, capable de s'occuper des enfants pendant les absences de la mère. À l'inverse, Simone exprimait une grande culpabilité, se vivant mauvaise mère en particulier vis-à-vis de Judith qu'elle disait ne pas avoir désirée, se disant aussi mauvaise épouse et souhaitant le divorce. L'assistante sociale de l'hôpital, qui avait eu des contacts avec l'ensemble de la famille, décrivait Christian effacé, craintif, « collé à son père », et Judith comme une petite bonne femme remuante et « ne regardant jamais sa mère ». Elle rapporta par ailleurs quelques allusions de Simone relatives à l'alcoolisme de son propre père. En 1983 Simone fait une tentative de suicide qui motive une nouvelle hospitalisation. Une thérapie individuelle est alors mise en place, confiée à une infirmière analyste, s'y ajoutent des séances de bioénergie et diverses activités. Chaque matin Charles dépose sa femme à l'hôpital et la reprend le soir, cependant qu'une nourrice est trouvée pour s'occuper des enfants pendant la journée. On apprend par ailleurs que l'école s'inquiète de l'attitude de Christian qui se montre anxieux et totalement bloqué. Trois années vont ainsi passer, faites de courtes améliorations et de rechutes où il arrive que Simone se rende seule à l'hôpital, parfaitement ivre au volant de sa voiture. Les choses vont se précipiter en janvier 1987. Rentrant le soir chez lui, Charles constate l'absence de sa femme et de ses enfants. Quelques heures plus tard, tout le monde est retrouvé dans la voiture, en pleine campagne, Simone ivre morte sur son volant, les enfants endormis à l'arrière. L'affaire fait grand bruit dans le petit bourg où habite la famille, et, à la suite d'une intervention du maire, l'hôpital organise une réunion de l'équipe soignante, sous l'animation de l'infirmière analyste thérapeute de Simone. La position de départ de cette équipe était des plus claires : « Nous soignons la mère, la situation des enfants concerne l'assistante sociale de la PMI. » Sous la pression des événements et de l'intervention du maire de la commune, elle change alors de position et déclare « qu'en aucun cas les enfants ne doivent être laissés à la mère ». Père, assistante sociale et nourrice – cette dernière prenant totalement les enfants à charge – se rallient à cette décision. À Pâques, la nourrice, veuve, se trouve un ami et déclare ne pas pouvoir garder les enfants, ceux-ci sont alors placés dans un foyer d'accueil. Simone, informée de toutes ces décisions réagit violemment, agressant physiquement sa thérapeute, et, à nouveau hospitalisée, fugue au bout de trois jours. Rencontrant dans l'agglomération l'assistante sociale de l'hôpital avec laquelle elle a jusqu'ici eu

de bons rapports, elle l'interpelle dans la rue de façon incohérente et grossière, elle est bien entendu ivre. Dès le lendemain elle se présente à l'hôpital et demande à voir cette assistante sociale. Elle lui confie alors son désarroi et son désespoir : « Je ne suis plus rien qu'une malade. » C'est en effet le seul rôle qui lui est reconnu tant par son mari que par l'hôpital, que par la collectivité locale. Une nouvelle réunion de l'équipe est alors décidée d'où il ressort qu'il est peut-être temps de s'intéresser à d'autres protagonistes concernés. Il est décidé de continuer la thérapie individuelle de Simone. Charles aura, à sa demande, des entretiens avec une autre infirmière, le couple sera vu régulièrement par l'assistante sociale de l'hôpital assistée de sa collègue de la PMI pour discuter des problèmes posés par les enfants ; quant à ces derniers leur situation sera évoquée par le comité départemental de prévention en vue d'un placement familial.

Si l'on considère cette situation d'un point de vue systémique, plusieurs remarques s'imposent :

– Depuis sa première hospitalisation qui remonte à quatre ans, nul ne s'est jamais interrogé sur le fonctionnement familial en relation avec l'alcoolisme de Simone. Il aura fallu attendre la tentative de suicide pour que Charles commence à se poser des questions sur son attitude et son rôle hyper-protecteur infantilisant. Sa demande d'entretiens avec une infirmière laisse à penser qu'une incitation plus précoce aurait eu quelques chances de la faire affleurer plus tôt ;

– Aucun travail cohérent n'a jamais été envisagé au niveau de la cellule familiale, et les interventions projetées sous la seule pression des événements ou de personnes extérieures (maire, instituteurs) n'envisagent pas cette cellule comme un système en soi, c'est-à-dire comme une totalité, mais la « saucissonnent » en quatre éléments : Simone et sa thérapeute, Charles et son infirmière, le couple parental doté de deux assistantes sociales, les enfants placés ;

– Au bout de quatre années d'intervention dont trois de thérapie individuelle, l'état de Simone a en fait évolué vers la chronicisation (ce que l'avenir devait hélas confirmer). L'hôpital est progressivement devenu le seul lieu où cette femme soit reconnue et puisse exister au travers de son statut de malade alcoolique. Face à un Charles se disant parfait sous tous rapports et reconnu comme tel par l'entourage, elle ne bénéficiait d'aucune reconnaissance, ni comme épouse ni comme mère, ni comme femme indépendante du fait de l'abandon de son travail qu'elle déclarait beaucoup regretter ;

– L'équipe soignante révèle des éléments intéressants de non cohérence méthodologique. En effet, l'assistante sociale de l'hôpital qui a bénéficié d'une formation systémique, avec l'approbation du chef de service, porte sur les

mesures prises un regard critique, elle sera d'ailleurs la seule à voir le groupe familial dans son ensemble, mais contrainte par le contexte de s'en tenir aux problèmes posés par les enfants. Elle est donc en opposition, si ce n'est en rivalité, avec l'infirmière thérapeute analyste qui joue au sein de l'équipe un rôle moteur déterminant. Elle y jouit d'ailleurs d'un prestige indéniable parmi ses collègues, étant à leurs yeux « thérapeute » à part entière : celle qui prouve qu'une infirmière peut faire autre chose que manier une seringue ou compter les pilules. Position gratifiante mais aussi dangereuse qui lui interdit de reconnaître un échec. Ajoutons, pour compléter le triangle majeur de l'équipe, un médecin assistant du chef de service qui en quatre ans ne s'est jamais permis de faire le bilan des interventions, pas plus qu'il n'a jamais clairement pris position à leur sujet, bien que la responsabilité de la malade lui incombe de droit ;

– Dernier élément de la situation à ne pas négliger. Les pressions, plus ou moins directes, exercées par la coalition, maire, instituteurs des enfants, service de la PMI, contraignant finalement l'équipe soignante à modifier sa position de départ, et poussant vers la solution finalement adoptée : placer les enfants.

Seconde situation.

Une femme d'une cinquantaine d'années est hospitalisée pour un problème bénin. Au cours de l'enquête de routine, l'assistante sociale apprend que cette femme, gitane, est « sédentarisée » dans une HLM où habite également sa fille Angéline, vingt-cinq ans, qui vit pratiquement avec elle, ainsi que ses trois enfants nés de trois pères différents dont elle est sans nouvelles : Marie-Ange, six ans, Colette, quatre ans et Adrien, huit mois. L'assistante sociale apprendra que l'aînée, Marie-Ange, n'est pas sans poser problème à sa mère : instable, coléreuse, difficile à contrôler, seule la grand-mère peut s'en faire obéir. Cette grand-mère qui bénéficie d'une allocation pour handicapés à la suite de deux blessures par balles, est une « forte femme » bien dans sa peau, qui possède et conduit sa voiture, exerce une autorité incontestée sur sa fille et ses petits-enfants. Elle sait lire et écrire, ce qu'Angéline ne sait pas faire, et dit même avoir été « l'écrivain public » de la tribu de ses sept autres enfants qui eux sont restés nomades ; ils l'auraient, à ses dires, rejetée avec Angéline et elles n'auraient plus de contacts avec eux. Une visite au domicile montre une Angéline débordée, ayant bien du mal à assumer son rôle auprès de ses trois enfants, ce que la grand-mère confirme en riant : « Heureusement que je suis là, Angéline est incapable de s'occuper de ses gosses. » Devant cette situation, et la grand-mère devant séjourner plusieurs semaines à l'hôpital, les services sociaux mettent en place un important système d'interventions dans la louable

perspective d'aider Angéline à faire les apprentissages jugés nécessaires pour elle-même, ainsi que pour l'avenir des enfants, sur lequel on peut s'interroger non sans raison :

- Tutelle aux allocations familiales pour lui apprendre à gérer son budget ;
- Aide familiale pour lui apprendre à organiser et accomplir les tâches domestiques indispensables ;
- Intervention du GRETA pour lui permettre d'apprendre à lire et à écrire ;
- Inscription au CMPP des deux aînés dont les résultats scolaires sont problématiques ;
- Mesure d'AEMO enfin pour les trois enfants, confiés à un éducateur ayant pour consigne de « coordonner toutes ces interventions ».

Cet ensemble pourrait *a priori* paraître satisfaisant s'il ne négligeait pas trois facteurs essentiels :

– En premier lieu, mère et grand-mère non seulement ne demandent rien, mais manifestent le plus clairement du monde le désir « qu'on leur fiche la paix ». Absentes lors de la première visite de l'éducateur/coordonnateur à leur domicile, alors que la grand-mère est sortie de l'hôpital, toutes deux, lorsqu'il arrive enfin à les contacter, lui déclarent : « Au moins quand on était nomades, on nous ignorait, on pouvait vivre à notre guise... C'est pas comme aujourd'hui ! » ;

– L'absence d'informations sur les raisons qui motivèrent le rejet d'Angéline et de sa mère par le reste de la tribu familiale et leur sédentarisation, débouche sur le seul constat de l'absence totale de la motivation d'Angéline pour les différents « apprentissages » qui lui sont proposés. On peut se demander si l'adhésion à un tel projet, sous le regard, réel ou fantasmé, du reste de la tribu qui l'a rejetée, ne constituerait pas pour Angéline un grave manquement au respect de la mythologie tribale dont les deux femmes gardent apparemment la nostalgie. Hypothèse étayée par le fait que lorsqu'elles évoquent les difficultés que pose Marie-Ange, les deux femmes échangent un sourire de connivence et déclarent : « Ah ! celle-là, c'est une vraie gitane ! » Le fait de devenir « sédentaires » fut-il le résultat d'une volonté et d'un choix de leur part, ou l'aboutissement de circonstances fortuites, de pressions ou de menaces ? Angéline reste-t-elle avec sa mère par attachement, dépendance filiale ? Ne conserve-t-elle pas l'espoir secret de rejoindre un jour le reste de sa fratrie et de reprendre une vie nomade ? Autant de questions sans réponses qui pourtant conditionnent l'adhésion au projet élaboré pour elle, par d'autres ;

– Par ailleurs, ce projet, qui vise à permettre à Angéline d’assumer son rôle de mère avec ses enfants, suppose un profond remaniement de ses relations avec sa propre mère, or rien ne laisse supposer que cette super grand-mère toute puissante soit prête à lui abandonner un pouvoir qu’elle exerce avec une évidente satisfaction. Un sabotage sans doute discret mais efficace était dès le départ à prévoir, que la disparition d’Angéline et de ses enfants au bout de six mois semble avoir confirmé *a posteriori*. On imagine mal Angéline prenant une décision sans l’aide ou au moins la complicité de sa mère.

Ces deux exemples, nous l’avons dit, n’ont rien d’exceptionnels, tout travailleur social en a vécu des semblables. Quelles déductions en tirer ?

1. On constate tout d’abord, à l’origine du moins, que Simone pas plus qu’Angéline n’a formulé la moindre demande, même si par la suite les nombreux retours de Simone vers l’hôpital ont pu être interprétés comme des appels à l’aide. On voit par contre que ces deux femmes sont l’objet d’interprétations, de projets et d’interventions de la part de personnes et de groupes multiples : famille, tribu, hôpital, services sociaux, enseignants, édiles municipaux, etc. Autrement dit, le problème/symptôme dont le travailleur social est saisi (rarement par l’intéressé lui-même) ne constitue que la pointe émergée d’un iceberg constitué des « jeux » complexes développés au sein du groupe famille, face à d’autres systèmes sociaux qui constituent ce qu’on peut appeler son écosystème : voisins, quartier, village, école, commerçants, clubs de loisirs... En bref, on est bien obligé de constater que le travailleur social est confronté autant, sinon plus, à des systèmes, institutions ou groupes sociaux, qu’à des individus isolés.

2. On ne peut pas éviter de se demander pourquoi la mobilisation souvent importante de moyens en personnel (cinq intervenants autour de Simone, trois autour d’Angéline, auxquels s’ajoutent le GRETA et le CMPP), en temps (cinq ans pour Simone) et donc en argent, n’aboutit finalement qu’à ce qu’il faut bien appeler des échecs ? La réponse est d’autant plus malaisée que l’évaluation de l’efficacité du travail social s’est jusqu’ici heurtée à une nette réticence des intervenants sociaux. Réticence compréhensible pour des raisons éthiques – l’humain n’a pas de prix – et aussi par la difficulté de trouver des critères d’évaluation convaincants. Cette absence de réponse claire aboutit aujourd’hui au fait regrettable que le problème est posé par la plupart des instances de décision (conseils généraux, mairies, etc.) en termes exclusivement financiers, en se basant sur des critères statistiques des plus discutables, comme le nombre de cas pris en charge par intervenant social.

3. Question corollaire d’une certaine manière des deux précédentes : les « outils méthodologiques » utilisés sont-ils adaptés à une réalité essentiellement marquée par la diversité, la complexité, sans parler de la quantité croissante d’individus et de familles en difficulté ? Bien que les choses soient en train d’évoluer, force est de reconnaître que la formation des travailleurs sociaux a été depuis de nombreuses années essentiellement marquée par la psychologie génétique et la psychanalyse freudienne, lesquelles privilégient l’individu, la sociologie y intervenant aussi pour une part non négligeable. Ainsi le travailleur social est-il généralement bien préparé aux entretiens en face à face avec une bonne écoute empathique, il est aussi bien informé des caractéristiques et des difficultés propres à telle ou telle couche de la population. Mais sauf exception, on ne lui a pas appris à intervenir au niveau spécifique des différents systèmes existentiels où vivent les individus demandeurs qui s’adresseront à lui ou lui seront signalés. C’est ainsi que dans notre premier exemple, les interventions ne visent que les individus ; Simone, Charles, les enfants, jamais le système famille dans sa totalité. Dans le second, l’impressionnant ensemble de mesures destinées à Angéline ne se préoccupe pas de ses relations avec sa propre mère, pas plus que de celles qui existent éventuellement avec ses frères et sœurs de la tribu.

4. À fréquenter les services sociaux, on constate paradoxalement que très rares sont ceux qui déclarent ne pas se préoccuper de la famille. Louable souci sans doute de ne pas ignorer une réalité qui se révèle difficilement contournable, à moins qu’il s’agisse de montrer qu’on est « dans le vent » et qu’on n’ignore pas une évolution favorisée par la parution en 1980 du rapport sur « L’aide à l’enfance demain : contribution à une politique de réduction des inégalités », de Jean-Louis Bianco et Pascal Lamy. Il y était rappelé (page 19) que le rapport Dupont-Fauville préconisait en 1971 des orientations qui sept ans après paraissent recueillir l’accord de la grande majorité des intervenants, et pourtant ces orientations ne passent que lentement et partiellement dans les faits. Comment expliquer ce décalage surprenant ? On peut se demander si ce même décalage surprenant ne subsiste pas entre les propositions du rapport Bianco-Lamy et l’application qui en est faite. Constatons d’abord que ce rapport s’inscrit dans une perspective authentiquement systémique, même si le terme n’y figure pas. Qu’on en juge :

« Donner aux familles et à leurs enfants la place qui leur revient dans la décision. Les services sociaux et administratifs doivent conclure avec la famille une sorte de contrat moral. » (Page 4.)

« L’accent a été mis sur une politique de prévention visant à éviter la rupture des liens entre parents et enfants, et à favoriser le retour rapide des enfants dans le milieu familial lorsque des prises en charge physique paraissent inévitables. » (Page 7.)

« Les enfants et leur famille ne tiennent pas dans la réalité, la place qui est la leur dans la doctrine. Ils interviennent moins souvent qu'il ne serait souhaitable dans la décision et sont parfois totalement exclus d'échanges et de projets qui n'existent qu'en leur nom. » (Page 32.)

« Organiser d'abord en recentrant sur la famille. Aujourd'hui l'ASE n'est plus le service des enfants sans famille. Son objectif concerne les familles: c'est le retour à l'autonomie le plus vite possible. » (Page 41.)

À côté de ces citations qui situent sans ambiguïté la famille comme partenaire à part entière, d'autres alinéas concernent le fonctionnement des services sociaux eux-mêmes:

« Donner la priorité dans les services sociaux, aux préoccupations d'organisation et de méthodes de travail, sur le coup par coup des décisions quotidiennes. » (Page 4.)

« Organiser une stratégie pour passer de la situation actuelle à la situation souhaitable. » (Page 41.)

« Une décision quelle qu'en soit la nature, ne doit pas se limiter à une information ponctuelle pour régler un problème urgent. Elle doit dès le moment où elle est prise, s'inscrire dans un projet pour l'enfant et pour la famille. » (Page 45.)

« Encore faut-il qu'un travailleur social soit désigné, au moment où la décision est prise, comme responsable du suivi de la famille. » (Page 46.)

Après ces quelques citations, il est difficile de nier que l'objectif clairement fixé au travailleur social n'est pas seulement l'individu, en l'occurrence l'enfant, mais aussi l'entité familiale dont il fait partie. Invoquer les pesanteurs administratives et la résistance au changement pour expliquer que ces principes, « qui recueillent l'accord de la majorité des intervenants », ne soient pas toujours, tant s'en faut, appliqués au niveau de la réalité, n'est pas suffisant, même si ces facteurs interviennent bien évidemment. Il semble nécessaire de s'interroger sur les méthodes utilisées et sur leur aptitude à permettre l'application de ces principes. Nous avançons l'hypothèse qu'au moment de sa parution le rapport Bianco-Lamy ne disposait pas encore d'une méthode adaptée à ses objectifs; nous pensons que l'approche systémique la lui fournit, approche qui sans ignorer ni nier l'individu permet de le situer dans son contexte existentiel et d'agir en conséquence.

5. La théorie des systèmes conduit le travailleur social à s'interroger sur sa propre situation. Il appartient lui-même à un système: service d'AEMO, foyer, CMPP, consultation, hôpital, etc., dont les règles de fonctionnement, la

politique, le système des valeurs, les méthodes conditionnent largement son travail. On a pu remarquer que les différences de conceptions méthodologiques dans l'équipe soignante responsable du traitement de Simone, ajoutées à l'absence d'intervention du médecin assistant du chef de service, ont conduit à des incohérences. Apprendre à repérer quels sont les mécanismes de fonctionnement en jeu dans l'équipe à laquelle on appartient mène à une meilleure compréhension de sa propre situation, des enjeux et des rôles joués par chacun, ainsi qu'à une stratégie mieux adaptée en vue de meilleurs résultats et d'une meilleure ambiance au travail.

6. Même à s'en tenir au seul plan professionnel, le travailleur social est confronté à d'autres systèmes, extérieurs à son équipe. Systèmes d'autant plus importants qu'ils délimitent, voire imposent, les conditions de son travail en même temps qu'un certain contrôle: inspection de la DDASS, tribunal pour enfants, direction départementale de la protection judiciaire de la jeunesse, etc. Il est par ailleurs en relations obligées avec d'autres services sociaux, par le truchement de rapports écrits ou verbaux concernant des cas dont il a la charge ou parce qu'il intervient de concert avec les collègues d'autres institutions: hôpitaux, écoles, ateliers protégés, crèches, mairies, etc. En dépit des directives du rapport Bianco-Lamy il n'est pas rare de constater que chaque service ou organisme concerné applique SA politique sans qu'aucune concertation préalable n'ait permis de dégager une orientation commune cohérente. Le rapport cité parle pourtant de « stratégie » et d'un « responsable du suivi des familles ». Dans le cas d'Angéline ce souci de coordination existe bien, c'est même la consigne qui a été donnée à l'éducateur chargé de la mesure d'AEMO pour les enfants. Mais dans la réalité aucune réunion des divers intervenants ne leur a permis de préciser qui ferait quoi; d'ailleurs, ces divers autres intervenants n'ont pas été informés de l'ensemble des mesures, pas plus que la désignation d'un « coordinateur » qu'ils ne sont, de ce fait, sans doute pas prêts à accepter. Dans le cas de Simone, c'est la pression des intervenants extérieurs (nourrice, instituteurs, maire) qui pousse l'infirmière thérapeute, qui n'a jamais vu ni le mari, ni les enfants, à s'improviser coordinatrice et à impulser des solutions dont on a vu l'inutilité.

En conclusion: pourquoi la systémie? Pour s'efforcer d'avoir une perspective plus large, plus conforme à la réalité existentielle dans laquelle se situe le problème/symptôme/difficulté que doit envisager le travailleur social et, partant, tenter d'y apporter une réponse plus pertinente.

Ce courant de pensée s'inscrit dans le droit fil d'une remise en question de la logique cartésienne qui caractérise pendant des siècles la démarche scientifique avec les résultats que l'on sait. On admet généralement que cette démarche est née avec le *Discours de la méthode* de René Descartes, lequel préconisait de « réduire chaque difficulté en autant de parcelles qu'il se pourrait » et de « conduire par ordre les pensées en commençant par les objets plus simples et les plus aisés pour remonter peu à peu les degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés ». Or, il apparut vers le début du siècle que cette logique était impuissante à rendre compte de la complexité de l'univers, de l'interdépendance et de l'organisation de ses éléments. Nombreux sont ceux qui, de près ou de loin, participèrent à cette remise en cause et il est remarquable qu'ils aient appartenu aux disciplines les plus diverses. Deux ouvrages permirent de théoriser et de synthétiser l'ensemble de ces démarches.

1) *Cybernetics or Control and Communications in the Animal and the Machine*¹ de Norbert Wiener, paru en 1948. Empruntant aux mathématiques, aux techniques de communication, à la biologie et à la psychologie, l'auteur y étudiait les mécanismes de communication et de contrôle chez les animaux et les transposait aux machines, comme l'indique le titre de son ouvrage. La première concrétisation en fut les « tortues » de Walter Gray, machines « intelligentes » capables de se déplacer d'elles-mêmes vers l'endroit le plus lumineux ou le plus chaud du local, tout comme des animaux obéissant à des tropismes. Les nombreux robots domestiques, industriels et militaires que nous connaissons aujourd'hui sont leurs descendants. Les sciences humaines retiendront des théories cybernétiques les concepts d'autorégulation, de rétroaction et de boîte noire:

– *L'autorégulation* désigne l'aptitude des machines « intelligentes » à maintenir leur fonctionnement à l'intérieur de limites précises. L'exemple le plus banal en est le thermostat qui équipe bon nombre d'appareils ménagers: il admet la circulation du courant électrique à partir d'une certaine température et la supprime lorsque la température a atteint un niveau fixé. Les systèmes vivants possèdent cette propriété de maintenir leur fonctionnement dans des limites relativement fixes;

1. Wiener N., *Cybernetics or Control and Communications in the Animal and the Machine*, Kessinger Publishing, 2007.

– *Le concept de rétroaction* désigne les boucles d'informations circulant entre les éléments d'un système, chacun étant à la fois émetteur de messages et récepteur des messages des autres éléments, messages qui l'influencent et modifient ses propres communications. C'est cette notion qui rend compte de la « circularité » de la communication comme nous le verrons;

– *La boîte noire* est un appareil apparu pendant la seconde guerre mondiale à bord d'avions, de blindés, etc., avec la particularité d'être piégé. Toute tentative d'ouverture se soldait par son explosion, chacun des belligérants tenant à conserver secrets certains paramètres de fonctionnement. Les techniciens furent donc réduits à tenter d'en comprendre le fonctionnement en observant comment ces appareils réagissaient (*out put*) lorsqu'on y introduisait des informations (*in put*) diverses: magnétiques, électriques, lumineuses... Ce concept est un de ceux qui s'opposent le plus radicalement à la théorie freudienne, laquelle postule une « topique » (désignation des lieux) intra-psychique: le ça, le moi, le surmoi, par laquelle elle explique les comportements humains. L'approche systémique postule au contraire que le psychisme est une « boîte noire » dont le fonctionnement interne reste inaccessible, mais qu'il est par contre possible d'observer les réactions d'un individu aux informations et stimuli de toutes sortes qui lui parviennent.

2) *General System Theory*¹ (1969) du biologiste Ludwig Von Bertalanffy. Il y montrait l'isomorphisme, c'est-à-dire les similitudes de structure et de fonctionnement de systèmes aussi divers que des ensembles mécaniques, des montages électriques, des organismes biologistes, des institutions sociales, etc.², qui allait connaître de multiples applications dans des domaines les plus divers: recherche scientifique, organisation de la productivité dans l'industrie, stratégie militaire, techniques de vente, etc., sans oublier les domaines des sciences humaines. Ainsi, sans renier la pensée analytique cartésienne, ni sa logique linéaire, qui ont largement fait leurs preuves dans les domaines de la pensée scientifique, la démarche cognitive actuelle se situe à un niveau logique supérieur, plus « englobant », susceptible de rendre compte des ensembles complexes, de leur organisation interne et de leurs rapports avec l'environnement.

1. Von Bertalanffy L., *General System Theory – Foundations, Development, Applications*, George Braziller Inc., 1968.

2. Titre sous lequel l'ouvrage a été traduit aux éditions Dunod: *Théorie générale des systèmes*.

Les thèses freudiennes constituent le fond théorique le plus commun aux travailleurs sociaux, aussi nous contenterons-nous de deux remarques à son endroit. La première consiste à considérer que Freud joua un rôle précurseur dans la « révolution épistémologique » évoquée plus haut. Avec le concept d'inconscient par définition irrationnel et quasi incontrôlable, il ébranlait l'image jusqu'alors établie de l'homme essentiellement logique et raisonnable. La seconde remarque concerne la relecture actuelle des thèses freudiennes, qui en font un systémicien avant la lettre. Le triangle œdipien, une des pierres angulaires de la construction freudienne, est en effet un authentique système, et certains considèrent la cure du petit Hans, faite par l'intermédiaire de son père, comme la première thérapie familiale systémique. Par la suite on va voir plusieurs élèves de Freud abandonner son injonction de « garder la famille en dehors de la cure », à commencer par sa propre fille Anna qui, considérant que l'origine des troubles de l'enfant était dans la relation à sa mère, inclut celle-ci dans le traitement. Mélanie Klein, René Spitz, John Bowlby, Alfred Adler et beaucoup d'autres feront de même. On verra ensuite Eugen Bleuler signaler l'importance des relations familiales dans la genèse de la schizophrénie, René Laforgue et John Leuba parler de « *névrose familiale* ». On voit ainsi se dessiner un élargissement de la cible désignée au thérapeute. Deux autres courants des sciences humaines vont également favoriser cette évolution :

– Le courant analytique culturaliste américain qui, avec Margaret Mead, Erick Fromm, Bronislaw Malinowski et Erick Erikson, montra que la famille est une structure intermédiaire entre individu et société, cette dernière élaborant des systèmes d'éducation/socialisation et des normes qu'elle impose aux familles. Malinowski de son côté remit en question l'universalité du complexe d'Œdipe dont Freud faisait un élément universel de l'ontogenèse individuelle ;

– L'autre courant fort fut celui de la psychologie sociale avec Kurt Lewin et Ronald Lippitt, qui montrèrent que les « petits groupes » de trois à douze personnes possèdent une unité particulière (*syntalité*) et leur dynamique propre. Jacob-Lévy Moreno sera le premier à utiliser cette dynamique de groupe à des fins thérapeutiques. Il y introduira par la suite le psychodrame.

Un élément d'une toute autre nature sociale, et non plus théorique, allait puissamment mobiliser l'intérêt des chercheurs. Il s'agit des conflits qui pendant vingt ans ébranlèrent ce qu'il est convenu d'appeler le monde

occidental : guerres de 39-45 ; de Corée (50-53) puis du Vietnam (65-73) pour les Américains ; guerres d'Indochine (52-54) puis d'Algérie (54-62) pour les Français. Ces événements tragiques firent de la famille l'ultime refuge pour des millions de victimes physiques ou psychologiques, phénomène qui attira l'attention de nombreux psychiatres, psychologues, sociologues, ethnologues qui en tirèrent deux conclusions :

– D'une part la famille était cette irremplaçable cellule d'évolution et de maturation de l'individu, le « creuset de la personnalité » ;

– D'autre part, étant donné la propension naturelle des parents à inculquer à leurs enfants leurs propres valeurs, elle se révélait être une « machine à reproduire les normes sociales », donc un obstacle au progrès.

Cette dernière réflexion, coïncidant aux États-Unis avec une forte critique de l'« american way of life » à la suite de l'emploi de la bombe atomique, du napalm et des défoliants, provoqua la naissance en Californie du mouvement hippie qui allait rapidement gagner l'Europe, contestant une société de consommation sans souci du gaspillage des ressources naturelles, société où l'humain a souvent moins de valeur que l'argent. Concernant la remise en cause de la famille, on vit apparaître des « communautés » où les relations de couple ainsi que les relations parents/enfant se voulaient libérées des tabous et des contraintes traditionnelles.

La conjonction de ces divers facteurs suscita aux États-Unis, dès les années 50, l'apparition, dans les secteurs de la santé mentale et de l'aide sociale, d'un mode d'intervention dit « thérapie familiale systémique ». Né à Palo Alto en Californie, ce courant allait, dès les années 60, gagner les pays de culture anglo-saxonne puis toute l'Europe, la France, comme toujours traditionaliste, étant la dernière à l'accepter¹. Ajoutons pour clore ce chapitre que l'apparition et la diffusion de cette nouvelle école furent largement favorisées par deux ordres d'observations faits par les praticiens américains avec l'esprit pragmatique qui les caractérise :

a) Constat de résultats peu satisfaisants dans les domaines de la schizophrénie, de l'anorexie mentale, des psychoses graves, de la délinquance récidiviste et des maladies psychosomatiques ;

b) Fréquence de phénomènes bien connus de tous les travailleurs sociaux, comme des thérapeutes : « sabotage » de l'intervention par la famille (dénis,

1. Les deux premiers « implants » furent : à Lorient l'association « An Orient » avec Jacqueline Prud'homme, et le Centre de Recherche et de Formation de l'Éducation Surveillée avec Sieghi Hirsh à Vaucresson en 1972.

provocations, interruptions abruptes du traitement, etc.); rechutes inexplicables et « glissement de symptôme » à un membre du groupe familial lorsque le patient s'améliore ou est guéri; sentiment que le plus « malade » n'est pas toujours le patient désigné par les autres...

2. LES BASES THÉORIQUES DE L'APPROCHE SYSTÉMIQUE

Elles se regroupent en deux corpus: théorie de la communication et théorie des systèmes; toutes deux inséparables car sans communication, pas d'interactions, et sans interaction pas de systèmes. Avant d'entrer dans le vif du sujet il est utile de définir deux termes.

INFORMATION: c'est mettre en forme, sous forme de messages la perception de différences.

COMMUNICATION: c'est mettre en commun, échanger, faire circuler de l'information. Si je peux percevoir la présence dans mon champ de vision d'un objet, c'est parce que celui-ci en diffère par sa forme, sa couleur, sa luminosité. C'est cette mise en forme de messages, auditifs, visuels ou autres, qui permet de partager l'information. Si j'éprouve au niveau de l'estomac une sensation désagréable, je peux garder pour moi cette information, et nul de mon entourage n'en saura rien. Si je veux faire savoir à mes proches cette différence d'état d'un de mes organes, je devrai lui donner la forme d'un message verbal (« *Je digère mal* », « *J'ai des brûlures d'estomac* ») ou à la fois mimique et gestuel par exemple, en mettant une main sur mon épigastre et en faisant une grimace douloureuse. Dans les deux cas j'aurai communiqué mon malaise.

C'est à un ingénieur, Claude Shannon, que l'on doit la première *Théorie mathématique de la communication*¹ (1949). On y trouvait un schéma explicatif clair selon lequel les éléments de communication étaient: une source/émetteur, codant une information sous forme de messages constitués de signaux (lumineux, sonores, graphiques ou autres) transmis par un canal/support (air, papier, fil électrique, ondes hertziennes) vers un récepteur qui décode le message selon ses propres possibilités. Cette théorie fut rapidement jugée insuffisante pour rendre compte de la complexité des communications humaines. Linéaire et à sens unique, elle fut détrônée par celle élaborée par le groupe de Palo Alto.

1. Claude Shannon, Warren Weaver, coll., *Théorie mathématique de la communication*, Retz, 1975.

Cette théorie fut proposée en 1953 par l'équipe de Palo Alto sous forme d'axiomes, « *propositions non rigoureuses dont l'importance est essentiellement pragmatique* ». Quels sont ces axiomes ?

La communication est vitale

Dans un de ses ouvrages, Paul Watzlawick raconte que Frédéric II de Prusse, désirent connaître le langage primordial de l'humanité, fit isoler plusieurs nouveau-nés ordonnant que tous les soins nécessaires leurs soient prodigués, mais interdisant qu'on leur adressât la moindre parole. Tous ces bébés moururent en bas-âge. Victor, le « sauvé de l'Aveyron », ainsi que plusieurs « enfants-loups » adoptés par des animaux puis retrouvés par la suite, ou bien moururent eux aussi rapidement, ou bien n'atteignirent jamais un niveau de développement psychologique correspondant à leur âge supposé. Spitz a montré la nocivité pour l'enfant d'absence de relation avec sa mère, de même qu'il a dénoncé les méfaits de « l'hospitalisme », qui provoque de graves retards psychologiques et moteurs. On sait aussi que l'isolement et la privation de toute relation avec d'autres humains font partie des techniques de « lavage de cerveau » et de destruction de la personnalité en usage sous certains régimes politiques. La folie en est parfois l'aboutissement. *A contrario*, Antiphon, 450 ans av. J.-C., enseigna le pouvoir cathartique et les bienfaits de la parole, idée reprise par Freud qui en fit la base du concept de psychothérapie.

Si nous observons un système, nous voyons que c'est le réseau des communications entre ses éléments qui permet le mieux de déceler son existence. Comme le dit Bateson : « *La communication influence nécessairement les personnes qui y participent* », influence qui va se traduire par un changement de comportement ou l'émission de messages « en retour » vers l'émetteur, ce qui constitue une « rétroaction ». Nous verrons ultérieurement que l'enchaînement de ces rétroactions entre les différents partenaires, devenant à la fois émetteurs et récepteurs, constitue la base de l'aptitude du système à s'autoréguler. Tous les travailleurs sociaux ont eu par ailleurs l'occasion d'observer que moins les membres d'une famille, d'une équipe, d'une institution, communiquent entre eux, plus cette famille, équipe ou institution, assume les fonctions qui sont les siennes avec difficulté, et plus il lui est difficile de faire face aux problèmes imprévus qui peuvent surgir.

L'école de Palo Alto. Elle fut, à l'origine, constituée d'un petit groupe de quatre personnes : John Weakland, ingénieur chimiste, Jay Haley, étudiant en communications sociales, William Frey, psychiatre, sous l'impulsion d'un jeune ethnologue diplômé de Cambridge : Gregory Bateson. En 1952, cette équipe travailla sur le thème des « paradoxes de l'abstraction dans la communication » à partir de l'idée centrale d'un ouvrage de Bateson : la communication constitue la matrice dans laquelle sont enchâssées toutes les activités humaines¹. S'inspirant largement par ailleurs des théories cybernétiques, les jeunes chercheurs s'intéressèrent au comportement des enfants handicapés, aux méthodes de dressage des chiens d'aveugles, au dialogue du ventriloque avec sa marionnette, ainsi qu'au discours des schizophrènes. Quant à Bateson, il s'attacha à observer les jeux des loutres du zoo de San Francisco. De ces recherches apparemment disparates émergèrent une série de concepts et d'idées approfondissant celles déjà émises dans l'ouvrage de Bateson. En 1956, l'équipe, jusque-là centrée sur les problèmes de communication sans orientation particulière vers la thérapie, connut un net infléchissement vers cette direction avec l'arrivée de Don Jackson, psychiatre qui deviendra en 1959 le directeur du Mental Research Institute, après le départ de Bateson qui s'en fut étudier le comportement des dauphins avec le professeur Lilly. La nouvelle équipe s'orienta résolument vers la thérapie en partant de trois hypothèses issues des travaux de l'équipe initiale :

- La communication est la matrice de toute activité humaine ;
- L'homéostasie familiale postule que le symptôme y joue un rôle fondamental, moins comme réaction positive déstabilisante que comme rétroaction négative² contribuant au maintien de l'équilibre du système, en conséquence de quoi l'intervention ne peut se limiter au seul porteur du symptôme, mais doit concerner la famille dans son ensemble ;
- Le schizophrène est « coïncé » dans une relation complexe qui comporte non seulement des propositions contradictoires, mais aussi l'interdiction de métacommuniquer, ce qui lui donnerait la possibilité de contrôler le jeu. Cette dernière hypothèse fut développée dans un article princeps de 1956 (« Vers une théorie de la schizophrénie »³) reposant sur le concept de « double lien » (*double bind* des Américains), sur lequel nous reviendrons plus loin.

1. *Communication, the social matrix of psychiatry* dont l'essentiel sera repris ultérieurement par Paul Watzlawick, Janet Beavin, Don Jackson, et traduit en français sous le titre *Une logique de la communication*, coll. « Point essais », Le Seuil, 1979.

2. Voir page 61 la signification de ces qualificatifs qui peuvent prêter à confusion.

3. « Vers une théorie de la schizophrénie », texte élaboré par Gregory Bateson, Donald D. Jackson, Jay Haley et John H. Weakland, in *Behavioral Science*, vol. 1, n° 4, 1956.

Ainsi il apparaît clairement que la communication est un élément vital des plus importants, tant pour l'existence et l'évolution des individus que des systèmes.

Tout comportement a valeur de message

Cela signifie qu'à partir du moment où l'on est sous le regard de quelqu'un, on ne peut pas ne pas communiquer. Gregory Bateson décrit la communication comme l'ensemble des actions produites par une personne, perçues consciemment ou non par une autre; s'y ajoute la conscience d'avoir été perçu, qui modifie le propre comportement de la personne émettrice. Par comportement, il faut entendre un ensemble complexe de messages émis sur des registres divers: tonal/verbal, postural/gestuel, mimique, non seulement susceptibles de significations variées (rire peut aussi bien exprimer la gêne, la gaieté, la satisfaction de soi, etc.), mais aussi dépendants, comme tout message, du contexte dans lequel ils sont émis. La phrase « *Qu'est-ce qui s'est passé?* » ne sera pas interprétée de la même façon et n'aura pas le même impact sur une famille et sur chacun de ses membres, selon qu'elle sera prononcée par un voisin, un juge, un médecin ou un collègue de travail. Il s'ensuit que le statut social d'un intervenant, ainsi que les circonstances qui provoquent sa présence sont des éléments qui vont influencer les participants dès la première image qu'ils auront de lui, et donner à ses paroles un sens particulier. Dès les premières secondes d'une rencontre, avant même que commence l'entretien, les participants ont, comme ils disent, « *une impression* » bonne ou mauvaise de l'intervenant, impression liée d'une part au contexte mais qui dépend aussi de sa propre image. En voici un exemple vécu par une jeune assistante sociale, jolie de surcroît, qui se vit un jour convoquée par l'inspectrice de son secteur. Celle-ci lui présenta deux lettres anonymes dans lesquelles il lui était reproché de ne pas « *savoir se tenir correctement* » et « *d'aguicher les hommes* ». D'autant plus stupéfaite, que l'inspectrice semblait ne pas prendre ces accusations à la légère, lui déclarant qu'après tout « *il n'y avait pas de fumée sans feu* », la jeune assistante sociale amena cette situation en supervision. Il apparut rapidement que sa façon de s'habiller d'élégantes minijupes, découvrant le haut des jambes lorsqu'elle s'asseyait, était mal tolérée dans le milieu rural assez fruste où elle travaillait, particulièrement de quelques mères de familles, prématurément vieilles et peu soignées, qui la vivaient comme une provocation vis-à-vis des hommes de leur famille. Par la même occasion, elle comprit pourquoi il lui avait été jusque-là impossible d'obtenir la présence des pères aux entretiens.

La formation des travailleurs sociaux fait une part importante au maniement et au décodage des messages verbaux, mais ignore généralement que le corps,

perçu dans ses aspects extérieurs, est non seulement la source de la toute première image enregistrée par les participants, mais aussi l'émetteur constant de messages ignorés de l'intéressé – mais d'autant mieux perçus par les participants que ceux-ci sont bien souvent plus instinctifs et intuitifs qu'intellectuels. C'est ce genre de considération qui justifie l'utilisation de la vidéo dans les sessions de formation à la systémie.

Toute communication présente deux aspects: le contenu et la relation

L'objet de la communication est de faire partager une information, celle-ci en constitue donc le contenu ou message dénotatif (Bateson l'appelle « *indice* »). Le second aspect, la relation, ou message connotatif (« *ordre* » de Bateson), est « une information sur l'information », qu'elle nuance, confirme ou infirme. Autrement dit, la relation indique comment il faut « entendre » le contenu informatif; elle constitue une métacommunication. Mon désir de consulter, par exemple, un document, pourra être exprimé par le message: « *Voulez-vous me donner ce papier?* », mais selon que je m'adresse à un supérieur hiérarchique dont je redoute plus ou moins un refus, ou à quelqu'un sur lequel j'ai autorité et dont je n'imagine pas un instant qu'il puisse me dire « non », mon attitude et le ton de ma voix ne seront pas les mêmes. D'une interrogation mesurée et d'une attitude relativement réservée, je passerai dans la seconde situation à une attitude autoritaire et adopterai le ton d'une injonction sans discussion possible. Je pourrai même dans certaines circonstances ajouter la métacommunication verbale, bien connue des militaires: « *C'est un ordre* », indiquant que le message doit être « entendu » comme une obligation absolue et signifiant clairement à mon interlocuteur sa situation et dépendance par rapport à moi. La métacommunication mérite donc bien le nom de « relation », car elle permet à l'émetteur du message d'indiquer à son interlocuteur comment il se voit face à lui. Lors d'une première rencontre, le premier qui émet un message propose implicitement une certaine « règle du jeu »; celui qui reçoit le message va rétroagir en signifiant son accord, son refus, ou encore une sorte de « *oui... mais...* »; ces rétroactions pouvant être verbales (« *Ça ne m'intéresse pas...* », « *Je n'ai pas le temps...* ») ou comportementales (tourner le dos, regarder ostensiblement dans une autre direction, sourire, etc.), dans la plupart des cas les deux registres sont présents. L'enjeu principal des tout premiers contacts réside dans cette « définition de la relation », autrement dit: qui va réussir à faire accepter par l'autre les règles d'échange conforme à ses propres désirs ou objectifs? Une fois les partenaires d'accord sur ces règles toujours implicites, la communication entre eux

va devenir une relation obéissant aux dites règles, que la répétition, l'habitude, vont de plus en plus renforcer. Ainsi une relation professionnelle comporte des limites et un répertoire plus étroit qu'une relation amicale, une relation de voisinage ne permet ni l'intimité ni la chaleur d'une relation amoureuse...

La définition de la relation est un problème tout à fait déterminant dans les premiers contacts du travailleur social avec ses clients, individus ou famille. S'il se laisse mettre en position d'infériorité, il y a fort à parier qu'il sera rapidement réduit à l'impuissance. La mère de famille qui toise le jeune éducateur en lui disant: « *Vous avez des enfants vous?* », l'adolescent qui se lève au bout de cinq minutes: « *Salut, j'ai rendez-vous avec mes copains* », le père de famille qui dit: « *Vous feriez mieux de me trouver du boulot au lieu de nous embêter avec vos questions* », tentent en réalité de reprendre le pouvoir face à un intervenant dont ils n'ont bien souvent pas souhaité la venue.

L'existence des deux niveaux de la communication pose également la question de leur convergence/congruence ou au contraire de leur opposition/contradiction, ce qui donne à la communication un aspect paradoxal.

Par exemple

Une mère, accompagnée de ses deux enfants, une fille de dix-huit ans et un garçon de seize ans, vient se plaindre de leurs disputes incessantes et parfois violentes, ce que tous les deux confirment. Pendant l'entretien la mère déclare: « *Quand j'en ai assez de leurs criailleries, je leur rappelle que j'ai un cancer de l'estomac et qu'ils feraient bien de s'en souvenir.* »

Déclaration dite le plus calmement du monde, accompagnée d'un large sourire et d'un regard amusé, ce qui laissa l'intervenant perplexe. Il fallu le troisième entretien pour que la mère reconnaisse que de cancer il n'y avait point, mais qu'elle avait trouvé « *qu'en général ça marchait et qu'ils arrêtaient de se disputer* ». Elle illustre le mode de communication qu'elle entretenait constamment avec ses enfants, créant un climat de doute et de confusion qui contribuait dans une large mesure à entretenir les conflits entre le frère et la sœur. La fille en effet, très identifiée à sa mère, adoptait le même mode relationnel avec son « petit frère » qu'elle ridiculisait et disqualifiait à la moindre occasion, même en séance, toujours en souriant et en lui caressant parfois la joue, ce qui avait pour résultat de mettre ce garçon de seize ans en fureur. Par ailleurs, chacun retenait des messages ambigus de la mère ce qui lui convenait le mieux, la fille s'attachant au contenu: « *Maman a dit que...* » et le garçon au message connotatif comportemental « *Mais non idiot, t'as pas compris qu'elle plaisantait...* ». Ces querelles à propos de tout et rien s'inscrivaient sur un fond de connivence profonde mère/fille, nourrie par une méfiance de l'homme. Le père en effet était parti depuis neuf ans, se contentant d'envoyer très irrégulièrement une pension

alimentaire et ne voyant jamais ses enfants. Cette absence du père provoquait malaise et amertume chez le garçon qui tentait parfois de « *jouer l'homme du foyer* », ce que sa mère et sa sœur ne lui permettent évidemment pas, le tournant là encore en dérision.

Ainsi la divergence des deux niveaux de communication se révélait être un des éléments majeurs des difficultés familiales et l'on constatait que le mode comportemental relationnel reléguait au second plan le contenu informatif; quels que fussent les sujets abordés, tous finalement dégénéraient en disputes.

La nature de la relation dépend de la ponctuation des séquences de communication entre les partenaires

Dans tout groupe/système, la vie quotidienne est faite d'enchaînements quasi continus de comportements, par lesquels les différents partenaires interagissent les uns sur les autres. Attendu que la communication permet à chacun de se situer face à l'autre comme nous venons de le voir, chaque protagoniste d'une situation aura tendance à isoler dans cette succession de messages, les séquences qui lui semblent particulièrement favorables à sa propre logique ou à ses propres intérêts. Chacun s'efforce par là de conserver initiative et pouvoir, de ne pas perdre la face et de tirer le meilleur parti de la situation. Il va évidemment de soi que ce « découpage » ne sera pas le même pour tous et cette ponctuation ayant pour effet de changer le sens des enchaînements rationnels, il en résulte de nombreuses incompréhensions et de nombreux conflits.

En voici deux exemples simples, l'un grammatical, l'autre relationnel:

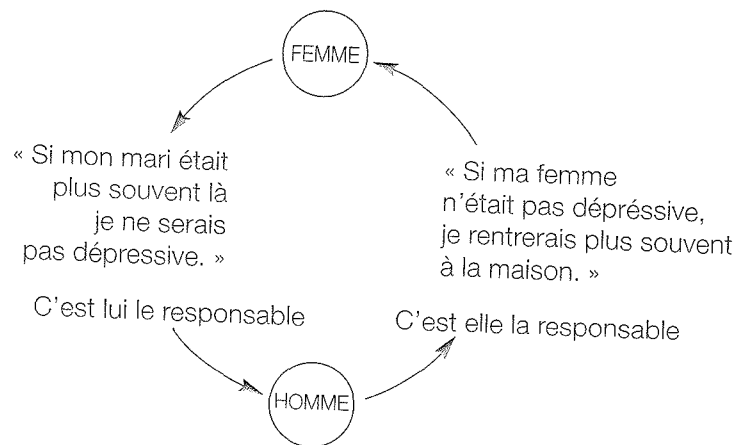
- *Ma mère dit: « Ta sœur est folle »;*
- *Ma mère, dit ta sœur, est folle.*

Le seul fait de changer les signes de ponctuation fait que dans la première phrase la folle est ma sœur, et dans la seconde, la folle devient ma mère.

Second exemple qui n'étonnera pas les travailleurs sociaux.

Une mère de famille surmenée et dépressive dira: « *Je ne peux compter sur aucune aide de mon mari, il me laisse me débrouiller toute seule à la maison avec les gosses, tandis que lui passe son temps au bistrot avec ses copains.* » Interrogé sur la situation le mari dira: « *Comment voulez-vous que je sois tenté de rentrer à la maison, ma femme est constamment en train de geindre, de se plaindre et de pleurnicher.* »

Cercle vicieux, dialogue de sourds, où chacun rend l'autre responsable de la situation que l'on peut schématiser ainsi:



Cet exemple illustre bien la difficulté d'arriver à une vision compréhensible de la situation lorsqu'on s'en tient à la version d'un seul des protagonistes, ce qui revient à adopter la démarche consistant à rechercher une origine à ce qui n'est en réalité qu'un « jeu » relationnel par nature circulaire, que chaque partenaire contribue d'une façon ou d'une autre à entretenir et à renforcer. Devant ce constat, l'intervenant n'a pas à rechercher un hypothétique responsable/coupable du déclenchement des conflits, mais à trouver une stratégie capable de rompre le cercle vicieux des interactions.

Dans de nombreuses familles dysfonctionnelles, on constate que peu d'importance est accordée au contenu dénotatif de la communication au bénéfice de la métacommunication comportementale. On assiste alors à la répétition des mêmes schémas relationnels quels que soient les sujets abordés. Répétitions dites redondances qui sont les plus intéressantes car elles donnent la clé des règles de fonctionnement du système, règles toujours implicites. Voici à titre d'exemple deux séquences d'un entretien familial.

Première séquence :

– La mère: « *Cet été nous avons l'intention d'aller en vacances chez mes parents, en montagne, ils habitent au-dessus de Grenoble...* »

– Sylvie (15 ans), lui coupant la parole: « *Ah non! La montagne... la montagne, ras-le-bol, on pourrait changer un peu non? Tous les ans c'est la même chose, d'ailleurs moi j'ai envie de faire un camp avec d'autres jeunes cet été.* »

– La mère, se tournant irritée vers Sylvie: « *Naturellement! Ça m'aurait étonnée que tu sois d'accord, d'ailleurs quoi qu'on propose, tu n'es jamais d'accord!* »

– Le père, l'air excédé: « *Allons, on se calme, vous n'allez pas commencer à vous chamailler, d'ici l'été on a le temps de reparler de tout ça.* »

Seconde séquence :

– La mère, s'adressant à son mari: « *Il y a une réunion de parents d'élèves la semaine prochaine, il faudra y aller d'autant que les résultats de Sylvie n'ont pas été fameux ce trimestre.* »

– Sylvie, ricanant: « *Ben voyons! D'ailleurs tout le monde sait que je suis incapable de faire quelque chose de bien. (À sa mère) Même si j'avais 18 partout tu trouverais encore quelque chose à me reprocher.* »

– Le père: « *Ah! Vous êtes fatigantes à la fin, vous ne pourriez pas arrêter de vous prendre le bec, sans arrêt; bon on ira voir les profs, on verra bien ce qu'ils diront.* »

Pendant tous ces échanges le petit frère de douze ans, parfois sollicité, s'est contenté de répondre de façon évasive, ostensiblement désintéressé, se contentant de dire à un moment:

– « *C'est le même cirque qu'à la maison. Ces deux-là (désignant sa mère et sa sœur) sont tout le temps en train de se disputer, moi ça ne m'intéresse pas.* »

Au cours des divers entretiens se répéteront de nombreuses séquences de structure semblable: la mère introduit un sujet ou une information, que Sylvie conteste aussitôt; le père tente de ramener le calme, sans d'ailleurs toujours y parvenir, quant au jeune frère il se tient soigneusement en dehors des conflits. Ainsi règles et rôles commencent à être clairs: la mère représente le pôle d'autorité et de décision, sans demander l'avis de son mari, lequel s'abstient soigneusement de prendre parti sur le fond, quels que soient les problèmes. La ponctuation répétitive des diverses séquences permet de repérer la position de chacun des protagonistes:

– La mère: « *Quoi que je fasse, dise ou propose, Sylvie est toujours contre. Si elle se montrait un peu plus compréhensive tout irait bien entre nous.* »

– Sylvie: « *Maman se mêle constamment de tout et prétend toujours savoir mieux que moi ce qui me convient. Si elle daignait m'écouter un peu ça irait mieux.* »

– Le père: « *Ma femme et ma fille sont incapables de s'entendre, moi je ne sais plus quoi faire, j'ai beau leur dire, ça ne change rien.* »

– Le frère: « *Toutes ces histoires entre maman et Sylvie, moi ça ne m'intéresse pas, c'est leur problème, qu'elles se débrouillent.* »

Les êtres humains usent de deux modes de communication: digital et analogique

Le langage digital (de l'américain « digit » qui signifie unité d'information; les informaticiens disent des « bits ») est constitué de signaux sans rapport direct avec l'objet qu'ils désignent. Le mot « chien » n'a pas quatre pattes, n'aboie ni ne mord, d'ailleurs le même animal sera désigné par « dog » en anglais, « Hund »

en allemand, etc., ce qui montre que ces langages reposent sur des conventions. Le braille des aveugles, le morse utilisé pour les premières transmissions télégraphiques, les signaux « à bras » de la marine, sont des langages digitaux; ceux qui n'en possèdent pas le code n'ont pas accès à la signification de leurs messages. L'intérêt de ce mode de langage est qu'il possède une syntaxe: ensemble de règles qui régissent le rapport des signaux entre eux (la grammaire des langues parlées et écrites); syntaxe qui leur permet une grande précision et une grande complexité. Leur contenu informatif ne prête en principe à aucune confusion; en principe, car intervient ici la possibilité de « décodage » de celui qui reçoit les messages. En effet, la seule possession du code ne suffit pas toujours pour interpréter correctement le contenu, le contexte culturel joue un rôle d'autant plus déterminant que de plus en plus de milieux spécialisés utilisent ce qu'on appelle des « jargons » qui, bien qu'exprimés en français, n'en restent pas moins obscurs pour ceux qui n'appartiennent pas au même milieu. L'emploi d'un langage alambiqué, abscons, sophistiqué ou exagérément technique, peut être sciemment destiné à désorienter, décontenancer, inférioriser l'interlocuteur; qu'on pense à la rédaction de certains textes administratifs juridiques, aux actes notariés dont le vocabulaire et les tournures datent de plusieurs siècles, ou encore au discours de certains médecins à leurs malades. Il va de soi que le travailleur social, dont l'objectif premier n'est pas d'exercer et de maintenir son pouvoir, doit au contraire s'efforcer de parler le plus clairement possible, c'est-à-dire d'employer un vocabulaire et un langage adapté aux participants auprès desquels il intervient. Ainsi le langage digital en dépit de sa clarté de principe, peut éventuellement être dévié de sa fonction informative première pour devenir, par décalage culturel, manipulation de contenu, déformation des règles de syntaxe, moyen de défense, de manipulation, de dissimulation, bref de pouvoir. Le « javanais » des groupes d'adolescents, « le verlan » des marginaux, de même que la « langue de bois » des politiques en sont des exemples connus.

Le langage analogique ne dépend pas d'un code (encore que certaines cultures lui donnent une fonction rituelle, tels les cris et larmes des « pleureuses » lors d'un décès). Il est au contraire l'expression plus ou moins directe (primaire diraient les psychanalystes) de sentiments ou d'émotions, ce qui explique qu'il soit accessible à tous par-delà codes, conventions et cultures, bien qu'étant une forme d'expression éminemment personnelle. Cette spontanéité et l'absence de toute règle ou convention font son intérêt et sa richesse. En retour ils en rendent le décodage et l'interprétation parfois difficiles. On peut rire de bonheur, pour masquer sa gêne, par moquerie; crier de douleur, de joie, d'indignation; trembler d'énerverment, de peur, de désir, etc. Ainsi l'absence de syntaxe précise et de codes définis fait que la signification des messages analogiques est

largement dépendante du contexte, ce qui ne diminue en rien leur importance comme indice de ce qu'éprouve celui qui les émet. La difficulté d'interprétation est également tributaire du répertoire émotionnel de celui qui en est le témoin. Habitué à s'exprimer avec prolixité, force gestes et rires sonores, il jugera dénué de sensibilité ou d'intelligence, quelqu'un qui reste avare de paroles, quasi immobile et ne manifestant que peu de choses extérieurement. Si, au contraire, son propre répertoire est fait de retenue, de mesure, de discrétion, il sera désorienté, voire terrorisé, par l'expression de colères tonitruantes ou de crises classiques, se demandant s'il a un fou en face de lui.

Des deux axiomes relatifs, l'un au contenu et à la métacommunication, l'autre aux deux langages, on serait tenté de conclure que le contenu informatif s'exprime en langage digital et la métacommunication en langage analogique, ce qui est la plupart du temps vrai. Il faudrait cependant se garder d'en faire une règle. Certains messages analogiques peuvent en effet avoir un contenu informatif précis. Par exemple: un enfant dans un magasin regarde son camarade lui désignant d'un regard un paquet de bonbons tout en mimant le geste de le prendre et le mettre dans sa poche. Bien qu'analogique, le sens du message est clair: « *Prends ces bonbons.* » Autre exemple de message analogique fréquent en entretiens: un enfant auquel l'intervenant pose une question, jette un coup d'œil à sa mère avant de répondre, celle-ci fronce les sourcils et prend une mine sévère; l'information sera fort bien comprise de l'enfant: « *Ne parle pas de ça, ne répond pas.* » *A contrario*, on pourrait formuler sur un mode digital: « *C'est un ordre* », « *Je plaisantais* », « *Tu ne vas pas croire ça* », etc., qui sont autant d'indications sur la manière dont doit être entendu le message qui a précédé.

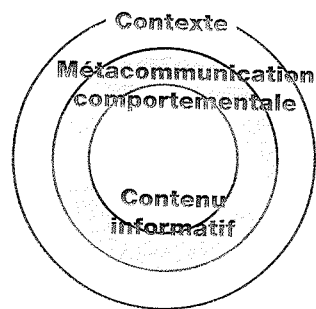
Toute communication ne prend son sens que par rapport au contexte dans lequel elle a été émise

Mara Selvini Palazzoli¹ considère que le contexte est « *tout ce qui définit une situation précise, impliquant finalité et rôles* ». Autrement dit le contexte est constitué de tous les éléments qui font qu'une situation est unique pour tous ceux qui la vivent et vont en être influencés puisque ce sont ces éléments qui vont leur permettre de donner un sens aux messages qu'ils perçoivent. Les éléments d'un contexte sont multiples et différents. Ils tiennent aux

1. Mara Selvini Palazzoli, « Contexte et métacontexte dans la thérapie familiale », in *Thérapie familiale*, vol. II, fasc. 1, pp. 19-26.

personnes: aspect physique, habillement, voix, âge, statut social, sexe, etc.; au temps: avant, pendant, après un événement important (deuil, maladie, changement professionnel, voyage); aux lieux: logement personnel, endroit public, cabinet médical, tribunal, etc. Un message tel que « *Je suis fatigué* » sera interprété différemment: dans un cabinet médical, il sera entendu comme un éventuel symptôme, comme l'expression d'une inquiétude, comme une demande d'aide; délivré à un agent de police alors qu'on vient de griller un feu rouge, il risque de provoquer une méfiance sourcilleuse et quelques commentaires peu amènes; un employeur l'interprétera comme une tentative de « tirage au flanc » ou au contraire comme un signal inquiétant selon les relations antérieures qu'il aura eues avec le collaborateur qui lui livre ce message. Il en va de même dans les familles. La plaisanterie de la mère sur son gendre présent, sera dans l'une accueillie par de l'humour et des sourires amusés, dans une autre elle déclenchera une dispute, voire le départ du gendre en question et de sa femme. Tout dépend de la « culture » propre à chaque famille et des modes relationnels qui s'y développent entre ses membres. Ignorer le contexte expose toujours à des méprises, de même un décalage entre messages et contexte provoque surprise, stupeur, confusion, crainte ou colère. On peut en prendre pour exemple les messages échangés « entre deux portes, à la sauvette » qui sont généralement incompris ou oubliés, ou encore les propos tenus par un magistrat à des gens émotionnellement bouleversés et qui sortent de son cabinet n'ayant rien entendu et rien compris.

En conclusion, il faut considérer que des trois niveaux de la communication, chacun a son importance, et que tous concourent à lui donner sa signification. Ainsi le contenu « dénotatif » généralement considéré comme la partie essentielle de la communication est fortement nuancé/coloré par la métacommunication comportementale, et ces deux niveaux peuvent eux-mêmes être plus ou moins totalement oblitérés lorsque le contexte n'en permet pas un décodage correct.



La communication comporte des échanges qui sont soit symétriques soit complémentaires

Cet axiome s'appuie sur la notion de schismogenèse que Bateson définit comme « *processus de différenciation des normes de comportement individuel à la suite d'une interaction cumulative entre les individus*¹ ». Autrement dit, la répétition d'un mode relationnel défini (interaction cumulative) aboutit à ce que chacun des partenaires évolue pour se différencier, se situer en face de l'autre. Ce faisant, il se considère comme son égal, avec les mêmes droits, la même liberté de choix et de décision; ou bien il considère que l'un est inférieur et l'autre supérieur, reconnaissant à ce dernier l'exercice d'un certain pouvoir. Dans le premier cas, la relation sera symétrique, dans le second, elle sera complémentaire.

- Père: « *Odile, va me chercher le livre qui est sur mon bureau.* »
- Odile: « *Je suis occupée, pourquoi tu n'y vas pas toi-même?* »
- Père: « *Parce que je suis ton père et que je te le demande.* »
- Odile: « *Désolée, mais je ne suis pas ta bonne.* »

La relation est alors symétrique.

- Père: « *Odile, va me chercher le livre sur mon bureau.* »
- Odile: « *Attends une seconde, j'y vais.* »

Dans ce cas la relation est complémentaire. Odile reconnaît à son père le droit de la commander, alors que dans le précédent elle se situait en égale n'ayant pas d'ordre à recevoir.

Aucun de ces deux modes relationnels ne peut être considéré comme meilleur ou préférable à l'autre sous la réserve express qu'il ne devienne pas exclusif. En effet, on imagine que dans le premier exemple la situation entre Odile et son père puisse facilement dégénérer en dispute, voire en conflit plus ou moins violent. La relation symétrique comporte, si elle est répétitive et sans nuances, de sérieux risques d'escalade et de conflit; c'est que, comme l'a remarqué George Orwell, si tout le monde est en principe pour l'égalité, chacun s'estime « *un peu plus égal que l'autre* ». De son côté, la relation complémentaire, qui postule la position « haute » d'un des partenaires, l'autre en position « basse » de dépendance, aboutit, si elle est constante à une relation plus ou moins sadomasochiste où une victime obéit sans broncher aux ordres et désirs d'un tyran domestique ou professionnel. De telles relations figées, pathologiques, s'observent dans de nombreuses familles « rigides », où règles et statuts

1. Paul Watzlawick (dir.), *Une logique de la communication*, op. cit., p. 65.

ont été fixés une fois pour toutes sans qu'il ne soit jamais question de les modifier, quelle que soit l'évolution des situations et des personnes. Dans les familles fonctionnelles, au contraire, on observe l'aptitude des divers partenaires à passer d'un mode à l'autre en fonction des circonstances, des personnes impliquées, des sujets abordés; ce qui suppose l'évaluation des enjeux, des risques et le dépassement de son propre bénéfice personnel immédiat. Le passage progressif d'un mode de relation à l'autre s'effectue progressivement de façon habituellement naturelle dans certaines situations en obéissant à l'évolution des individus dans le temps. C'est le cas par exemple de la relation parents/enfant qui passe d'une complémentarité parfaite, étant donnée la totale dépendance du bébé, à la symétrie qui oppose fréquemment l'adolescent à ses parents. Une semblable évolution s'observe également dans la relation élève/maître et thérapeute/patient.

Avant d'aborder la théorie des systèmes, il faut nous attarder à ce qu'on pourrait appeler les avatars de la communication, c'est-à-dire à ses formes dévoyées, vicieuses, qui sont, comme on le verra, fréquentes dans la vie de tous les jours. Ce sont: la contradiction, le paradoxe, le double lien et le secret.

La contradiction

Elle consiste, comme chacun sait, en messages de significations opposées ou divergentes, émis soit par une même personne à des moments ou sur des registres (verbal, comportemental) différents, soit par deux personnes différentes sur un même sujet. La contradiction fait partie de la vie de tous les jours et n'a en soi rien d'intrinsèquement pervers, mais elle est à l'origine de nombreuses difficultés et conflits. Lorsque son objet est de nature matérielle ou de l'ordre du raisonnement logique, la contradiction devrait être aisément dépassée par le constat d'une évidence ou la rigueur de la démarche intellectuelle, mais lorsqu'elle touche aux goûts, aux opinions, aux croyances, le raisonnement logique, pas plus que l'évidence, n'ont cours et la seule chance d'éviter le conflit est la tolérance, qui est acceptation de l'autre avec ses différences. Hélas, la composante métacommunicationnelle de tout message vient bien souvent faire dévier la communication de son objet. Il est banal d'observer dans de nombreuses discussions que le sujet initial de la conversation est oublié au bénéfice « d'un jeu » purement relationnel, sorte de sport de combat verbal où l'objectif de chacun des partenaires est d'« avoir raison », de « clouer le bec », de « river son clou » à l'autre, bref de se situer en position haute en ayant « le dernier mot ».

D'un partage d'informations ou d'une recherche de clarté sinon de vérité, la communication se trouve ainsi transformée en recherche de pouvoir. Négation

de l'évidence ou de la logique, détournement de sujet, surdité sélective, interruption ou brouillage des messages de l'autre, disqualification de sa personne, tout devient légitime du moment qu'il s'agit de se montrer plus fort, plus intelligent, d'être le meilleur; discussions de café tout comme certaines séances de la Chambre des députés en sont de bonnes illustrations. On pourrait espérer que les « milieux psy », en principe informés de la nature et des risques de la communication, échappent à ces dévoiements. On constate hélas qu'il n'en est rien, que contradictions théoriques, méthodologiques ou de finalités alimentent de nombreux conflits et blocages. Combien de temps et d'énergie gaspillés en vaines querelles entre services au fonctionnement et aux finalités apparemment contradictoires, entre travailleurs « de terrain » et autorités mandataires, faute de rechercher dans les contradictions ce qu'elles peuvent avoir de complémentaire et d'éventuellement enrichissant!

Le travailleur social reste souvent perplexé devant les contradictions des participants: discours opposés des différents membres, comportements en rupture avec les propos, contradictions « pragmatiques » – tels qu'achat d'une voiture ou d'un magnétoscope alors que les enfants ont à peine le nécessaire, etc. Il se rend par ailleurs parfaitement compte de l'inutilité de toute argumentation « raisonnable », ou de tout appel à la logique. C'est que ces contradictions sont l'expression de difficultés psychologiques ou de carences éducatives qui remontent loin dans le temps et ont leur source dans des pulsions sur lesquelles conseils et raisonnements n'ont pas prise. D'autres stratégies qu'explications ou « morale », qui ne feraient que renforcer les défenses ou l'infantilisation/culpabilisation, sont alors nécessaires.

Le paradoxe

Il comporte lui aussi des éléments contradictoires, mais reliés par ce que certains auteurs ont appelé « une complémentarité vicieuse » qui rend tout choix impossible, contrairement à la contradiction simple.

Par exemple: « La phrase que vous êtes en train de lire n'existe pas. »

– Si je donne la priorité à la syntaxe, je conclus que cette phrase existe, je viens de la lire, elle est correcte grammaticalement parlant, mais elle n'a aucun sens;

– Si au contraire je choisis de m'attacher à sa signification, je dois faire comme si je ne l'avais pas lue (elle n'existe pas), ce faisant j'obéis à ce qu'elle signifie (priorité à la sémantique).

Il va de soi qu'aucun de ces deux choix n'est satisfaisant et que la seule façon d'échapper au dilemme est de dépasser les deux niveaux, de la syntaxe et de la sémantique, pour envisager un niveau logique supérieur, celui de la pragmatique, ou si l'on préfère de l'effet pratique recherché par celui qui a émis ce

message paradoxal. Son seul but est en effet de provoquer chez le lecteur la perplexité et la confusion intellectuelle qui sont les résultats du paradoxe.

On distingue deux types de paradoxes :

– *Le paradoxe sémantique* où la contradiction se situe au niveau de la signification exprimée par les mots. Par exemple, lorsque l'humoriste Pierre Dac déclarait : « Le caoutchouc est irremplaçable, mais il faudrait lui enlever cette élasticité qui le rend impropre à tellement d'emplois », il signifiait que le caoutchouc pourrait être bien plus utile... si ce n'était pas du caoutchouc ! ;

– *Le paradoxe pragmatique* où la contradiction se situe entre information/message et métacommunication comportementale. Dire à un collègue qui vient d'avoir un accident de voiture : « *Je suis désolé de ce qui t'arrive* » en éclatant de rire, le conduira à se demander si je me moque de lui, si, contrairement à ma déclaration, je ne suis pas secrètement content qu'il ait eu cet accident, ou si je ne suis pas un peu dérangé...

Tout comme la simple contradiction, le paradoxe fait partie de la vie relationnelle de chaque jour, où il passe d'ailleurs souvent inaperçu de ceux mêmes qui en sont les émetteurs. Au cours d'un entretien par exemple, un père dira, parlant de son fils : « Maintenant il grandit et doit apprendre à décider par lui-même sans avoir besoin qu'on soit toujours derrière lui. » Mais chaque fois que le garçon est interpellé par l'intervenant, le père répond à sa place, ou lui dit : « Allons réponds, Monsieur te pose une question. » Ce type de paradoxe pragmatique induit chez le fils incompréhension, confusion et contrariété. Ce que certains auteurs ont appelé « prophétie auto-réalisatrice » (Merton) ou « effet Pygmalion » (Jacobson et Rosenthal) constitue une forme particulière de paradoxe dans la mesure où le message émis évoque précisément ce qu'il se proposait d'éviter. Un bon exemple en est la chanson qui commence par : « Je m'souviens ma mère disait, tu iras aux galères... » et se termine par « Je m'souviens de c'qu'elle disait, maintenant qu'je suis aux galères. » Discours fréquent dans beaucoup de familles « à problèmes », par lequel un des parents (ou les deux) prétend agir pour éviter un avenir pénible à sa progéniture, sans se rendre compte qu'en réalité il « programme » l'enfant dans le sens de ce qu'il voudrait lui éviter. C'est que par-delà leur contenu explicite (« Tu ne comprendras jamais, tu ne feras jamais rien de bon, tu seras toujours un incapable, tu finiras chômeur », etc.), ces déclarations ont une signification relationnelle qui pourrait s'exprimer de la façon suivante : « Moi qui sais, je te préviens, j'essaye de t'éviter le pire, j'agis pour ton bien (position haute), mais toi, tu fais tout pour arriver à la catastrophe, tu es mauvais (position basse). » Mécanisme infantilisant que Rabkin a nommé « *simple lien* » ; lien parce qu'il maintient l'enfant en situation de culpabilisation et de

dépendance vis-à-vis d'un adulte se présentant comme possédant savoir (il prévoit l'avenir) et sagesse (il veut le bien de l'enfant). Comment dès lors ne pas croire ce qu'il dit ? La possibilité de « métacommuniquer », de discuter, d'argumenter, permet d'échapper à ce simple lien. Lorsqu'elle n'existe plus, on se trouve en face du « double lien ».

Le double lien

La théorie du « double lien », ou « double contrainte » (« double bind » en américain), a été émise par le groupe de Palo Alto en 1956 comme mécanisme explicatif de la schizophrénie. De même que le paradoxe se situe à un niveau de complexité supérieur à la simple contradiction, le double lien se situe à un niveau de complexité supérieur à celui du paradoxe. Quelles en sont les composantes ?

1. Présence de deux ou plusieurs personnes liées de façon importante et durable. La relation parents/enfant et particulièrement mère/enfant répond parfaitement à ces caractéristiques.

2. Mode de communication habituel et répétitif comportant une injonction première simultanément ou immédiatement accompagnée d'une seconde injonction contradictoire.

Par exemple :

Une grand-mère, veuve, ayant élevé son petit-fils de quatre ans pendant ses quatre premières années, explique : « Cet enfant a été le centre de ma vie, mon rayon de soleil, bien qu'il m'ait posé quelques problèmes. Nous nous sommes toujours très bien entendus et je l'aime beaucoup. »

Dès le début de ce discours qui dura quelques minutes dans la même tonalité apparemment chaleureuse, l'enfant qui était près de sa mère vint vers sa grand-mère avec le désir de monter sur ses genoux, alors la grand-mère, après un bref coup d'œil, fit barrage d'un de ses bras pour le maintenir à distance. Puis devant l'insistance de l'enfant et se tournant vers lui : « Arrête voyons, tu vois bien que je parle à Monsieur. »

L'enfant se mit alors à pleurnicher, ce que voyant, la mère se leva, le posa fermement sur ses genoux, sans aucun geste affectueux, et lui dit : « Allons ! Tais-toi ; tu ne vas pas faire le bébé à ton âge. »

L'enfant se tint coi et se mit à sucer son pouce.

Cette séquence apporte les informations suivantes : existence entre la grand-mère et son petit-fils d'un lien important et durable du fait qu'elle l'a élevé pendant ses premières années ; discours laudatif immédiatement contredit par un

comportement de tenue à distance; enfin l'intervention de la mère amène le troisième élément constitutif du double lien.

3. Interdiction de métacommuniquer, c'est-à-dire d'exprimer ses sentiments ou d'interroger les autres partenaires sur la signification exacte de leurs paroles ou comportements, afin de dépasser les aspects paradoxaux.

Le mécanisme du double lien peut être décrit ainsi: l'enfant, qui vit maintenant avec sa mère, cherche à obtenir confirmation de l'amour que déclare éprouver pour lui cette grand-mère qui l'a élevé pendant ses quatre premières années, ce que le comportement de cette dernière ne lui permet pas d'obtenir. Il exprime alors le désarroi, provoqué par cette contradiction, par une attitude régressive: il pleurniche, « fait le bébé », ce qui pourrait éventuellement provoquer une réponse claire de la grand-mère. Mais l'injonction autoritaire de la mère vient lui interdire ce recours. La seule issue qui reste à l'enfant est alors le repli sur soi encore plus régressif: il se met à sucer son pouce.

On doit à Guy Ausloos le concept de *double lien scindé*, ainsi nommé parce que les messages contradictoires émanent de deux partenaires de la « victime » et non pas d'un seul.

Par exemple :

Gérard, quatorze ans, obtient des résultats scolaires très irréguliers et pose aux enseignants quelques problèmes de comportement (grossièreté, agitation, etc.). Sa mère est la seule à attacher de l'importance à ses études, elle contrôle devoirs, leçons et se déplace pour rencontrer les professeurs. Le père, qui de son propre aveu a connu une jeunesse agitée et difficile, se désintéresse ouvertement des études de son fils et déclare volontiers en sa présence: « Ouais! D'accord, les études ça peut pas nuire, mais moi j'ai même pas le certif, ça m'empêche pas de nourrir ma famille et de gagner autant d'argent que vous. » (Il est semi-grossiste aux halles dans le commerce de viandes.)

Lorsque les résultats scolaires de Gérard sont mauvais, sa mère lui supprime la moitié de son argent de poche; le père lui donne alors le complément, voire même un peu plus, en commentant goguenard:

– « Bah! Te casse pas la tête, tu sais bien qu'avec moi tu ne manqueras jamais de rien. » (Un sourire de connivence accompagne généralement ce genre de déclaration.)

On retrouve ici les mêmes éléments que précédemment:

– Relation importante et durable de Gérard avec ses parents;

– Les messages contradictoires: de la mère (« Travaille, les études c'est important »); du père (« On peut gagner de l'argent sans aucun diplôme en poche »);

– L'interdiction de métacommuniquer réside dans le fait que la scolarité de Gérard et son avenir constituent un sujet tabou, jamais abordé, aussi bien entre les parents qu'entre eux et Gérard. Chacun agit en contradiction avec l'autre dans l'illusion que ses comportements sont ignorés de son conjoint, ce que les entretiens révéleront être faux.

Il faut accorder une attention particulière au premier élément du double lien: la relation « importante et durable » qui fait que le sujet auquel sont destinées les injonctions contradictoires ne pourra se soustraire à leur influence, et que leur aspect répétitif finira par structurer la relation de telle manière, que Bateson considère l'expérience du double lien comme « une distorsion de l'apprentissage relationnel indissociable des contextes dans lesquels elle a lieu ». Selon lui, cette expérience ne comporte que trois échappatoires:

1. Le maintien dans la confusion aboutissant finalement à la folie;

2. Le retrait de toute relation, ce qui constitue à proprement parler la schizophrénie. Théorie défendue, on l'a vu, par le groupe de Palo Alto;

3. Le « deutéro-apprentissage », concept élaboré par Bateson, consistant dans l'élaboration par le sujet d'une solution, fruit de sa créativité personnelle, permettant de sortir du piège des incitations contradictoires en introduisant une nouvelle cohérence dans les éléments de la situation. Toujours selon Bateson, cette cohérence peut être celle de l'œuvre d'art, de la plaisanterie ou de l'humour.

Avant de passer à un autre avatar de la communication, il faut évoquer trois modes relationnels aisément observables dans la vie courante, mais qui sont susceptibles d'entrer dans la structure du double lien s'ils sont suffisamment répétitifs pour former la trame d'une relation importante et durable.

1. *La disqualification*, qui consiste à refuser de reconnaître à l'autre les qualités ou le statut auxquels il prétend.

Par exemple :

Josiane, grande adolescente de dix-sept ans à laquelle sa mère répète fréquemment:

« Il faut que tu aies ton bac, sans ça, tu n'auras jamais de job intéressant »
... rentre soucieuse à la maison:

« J'ai un contrôle de maths demain, il faut que je me mette dare-dare à réviser et je crois que je me coucherai tard. »

La mère: « En attendant, tu devrais bien aller nous acheter du pain, il n'en reste plus pour ce soir. » (Demande contradictoire avec l'exigence maintes fois répétée de l'importance du bac.)

Josiane: « Écoute maman tu exagères, je viens de te dire que j'avais du travail important, tu me traites vraiment comme une gosse. » (Métacommunication qui tend à affirmer son statut de grande adolescente responsable.)

La mère: « Mais qu'est-ce que tu crois, pour moi, tu es encore une gosse et tu dois faire ce que ta mère te demande, non? » (Refus de prendre en compte la revendication de Josiane; réaffirmation d'un statut infantilisant, ce qui constitue la disqualification.)

La disqualification répétitive engendre bien évidemment incompréhension, méfiance et retrait chez celui qui en est la victime.

2. *La mystification*, qui ne se contente pas de refuser à l'autre qualité ou statut, mais nie la réalité de son vécu sensoriel, émotionnel ou intellectuel.

Par exemple :

Une mère à son fils de trois ans qui vient de tomber et se relève en pleurant avec un genou égratigné:

– « Allons, allons! Tu ne vas pas me faire croire que ça te fait mal (négation de la douleur ressentie par l'enfant), ça n'est rien, tu ne vas pas quand même pleurer pour ça, d'ailleurs un garçon ça ne pleure pas. » (Interdiction à l'enfant d'exprimer ce qu'il ressent.)

La signification profonde de ce type de message est: « *Ce que tu ressens, vois ou entend, n'est pas vrai* » et sa répétition conduit l'intéressé à douter de ses propres perceptions, émotions ou pensées. Outre une vague culpabilité de ne pas sentir les choses comme il le faudrait, il en arrive à la longue à douter de son propre vécu.

3. *La disconfirmation* s'inscrit pourrait-on dire encore un cran plus haut dans « l'effort pour rendre l'autre fou¹ », puisqu'elle refuse de le reconnaître en tant que personne avec ses différences. Le sens profond de ses messages est: « Tu n'existes pas. » Le protagoniste/victime devient « l'objet » dont on parle en sa présence, sans lui demander son opinion, et s'il la donne, il se trouvera quelque un pour affirmer qu'elle n'a aucun sens et qu'il ne faut pas en tenir compte.

Par exemple :

Au cours d'un entretien où les parents expliquent que depuis des années ils ont tout fait pour que Jean-Yves, jeune psychotique de vingt-et-un ans, « *se conduise comme tout le monde* », celui-ci resté jusque-là silencieux déclare:

– « Je suis le Petit Poucet, c'est moi qui ramasse des cailloux pour montrer le chemin à toute la famille et... »

1. Titre de l'ouvrage célèbre de Harold Searles (1959).

La mère lui coupe alors la parole:

– « Ne l'écoutez pas il délire vous le voyez bien et c'est toujours comme ça, il tient des discours d'un gamin de huit ans. »

En réalité ce langage dément est pour l'intervenant un langage métaphorique qui situe assez bien le rôle de Jean-Yves au sein d'une famille où parents et enfants (il y a deux sœurs et un autre frère, Jean-Yves étant le dernier; tous, sauf lui, étant des élèves brillants) ne vivent que pour le travail et la réussite sociale et représentent une extrême rigidité dans leurs opinions et leurs comportements.

Pendant la brève intervention de Jean-Yves, le père et le reste de la fratrie ont manifesté leur désapprobation par des haussements d'épaule, des sourires apitoyés, des regards éplorés au plafond.

La répétition de tels messages conduit celui qui en est l'objet à se retirer de la communication pour vivre dans son monde imaginaire, ce qui le fait considérer par l'entourage comme « fou ».

Le secret

C'est une information détenue par une ou plusieurs personnes et dissimulée aux autres membres du système, familial ou autre. Il diffère du non-dit en ce que ce dernier concerne des informations connues de tous mais censurées. Par exemple, chacun dans la famille sait que papa « boit », mais un accord tacite fait que ce sujet ne sera jamais abordé ouvertement. Le « non-dit » est un « secret de polichinelle ».

La justification à garder le secret est son pouvoir potentiellement dangereux, destructeur de l'image jusqu'ici positive d'une personne, d'une famille ou d'un groupe. Il concerne généralement des comportements considérés comme inavouables, transgressant une loi morale, familiale ou sociale: adultère, inceste, naissance illégitime, parjure, tentative de suicide, toxicomanie, etc. Il peut aussi être lié à des situations considérées comme *a priori* défavorables ou dangereuses pour un individu ou une famille: enfant d'aliéné, parent de voleur ou d'assassin, parent d'enfant mort, etc., ou encore parce que sa révélation laisserait planer un risque de répétition, sorte de fatalité ou d'épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de possibles victimes: cas de démence, d'alcoolisme, de mort suspecte parmi les ascendants familiaux.

Cette dimension menaçante du secret confère à celui qui le détient un redoutable pouvoir: il est seul juge des dégâts que pourrait causer sa révélation, du moment opportun et des bénéficiaires d'une éventuelle révélation. Ceci explique qu'il n'est pas rare de voir le secret utilisé dans de nombreuses situations comme instrument de pouvoir, voire de chantage. Le détenteur du

secret peut apparemment abandonner la position « haute » qui est la sienne en acceptant de partager le secret. En réalité ce partage est souvent un cadeau empoisonné qui lie celui qui a été jugé digne de ce partage à celui qui lui a confié le secret. C'est une situation que risque de connaître le travailleur social auquel un participant livre une information importante concernant la vie familiale en ajoutant : « *Je vous dis ça à vous, mais surtout n'en parlez à personne.* » Ce faisant, le révélateur du secret retrouve sa position « haute » en interdisant pratiquement à l'intervenant d'utiliser l'information qu'il vient de lui livrer, il commence ainsi à lui dicter ce qu'il doit, ou ne doit pas faire, et contrôle la situation.

Toutes les familles ont leurs secrets dont l'influence est grande, tant sur le comportement des personnes que sur l'apparition d'éventuels symptômes. La dynamique du secret peut être schématisée ainsi :

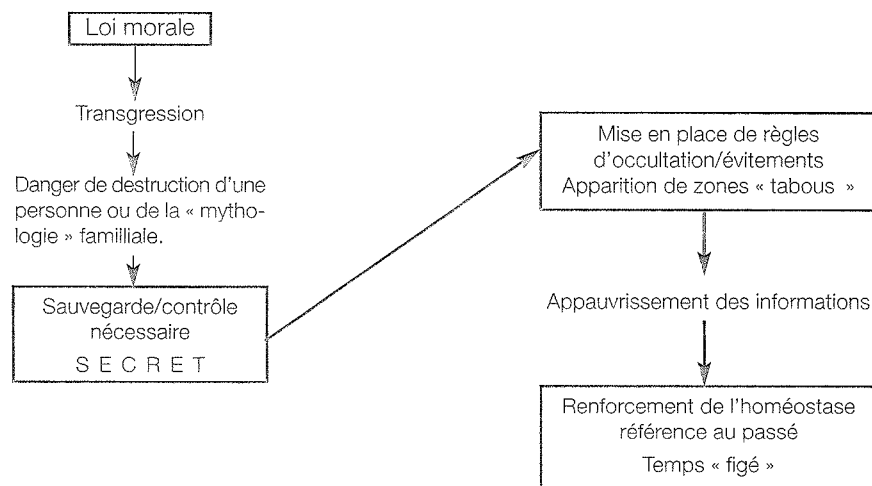


Schéma dû à Guy Ausloos dont l'excellent article « Secrets de famille » se trouve dans Changements systémiques en thérapie familiale aux éditions ESF.

La mise en place de règles de sauvegarde destinées à occulter l'information dangereuse (réponses évasives, silences, messages allusifs...) risque d'envahir tous les secteurs en relation plus ou moins directe avec le motif du secret. Par exemple, si ce dernier est lié à la mort d'un enfant, on verra éluder les demandes des autres enfants relatives à la grossesse, à la naissance, aux maladies infantiles. On pourra assister à la « surprotection » du petit dernier qui se verra interdire certains jeux ou occupations par crainte d'accidents. Son alimentation, ses sorties seront sévèrement surveillées par crainte de contagion et de maladie.

L'enfant, objet de ces inquiétudes et de ces soins, sera ainsi conduit à « rester bébé » et accusera de possibles retards, pouvant aller de déficits d'acquisitions psychomotrices jusqu'à la psychose, pour peu qu'on lui ait donné le nom du petit disparu et que la mère lui communique inconsciemment ce double message : « Tu ressembles à ta petite sœur que tu remplaces et dont tu portes le nom » et en même temps : « Tu dois vivre pour toi-même. » Iván Böszörményi-Nagy appelle cette constante référence au passé envahissant le présent (temps figé) : « stagnation relationnelle. »

Ainsi les règles destinées à sauvegarder le secret et à éviter les effets dévastateurs de sa révélation vont paradoxalement le « révéler en creux » pourrait-on dire et maintenir sa présence dans la vie de tous les jours qu'il va « figer », en s'opposant à une évolution normale ouverte sur l'avenir. Les parents, qui sont généralement les détenteurs du secret, en imposant à leurs enfants des règles plus ou moins bloquantes de leur évolution, conduisent la nouvelle génération soit à transgresser ces règles, soit à manifester des dysfonctionnements plus ou moins graves résultant de ces blocages, ce qui aboutira à réactualiser le contenu du secret.

L'intervenant face au secret

Le secret est pour l'intervenant un handicap, dans la mesure où il concerne une information souvent cruciale de la vie familiale ou individuelle. Mais contraindre le (ou les) détenteur à sa révélation risquerait de provoquer des blessures à certaines personnes et exposerait l'intervenant à perdre toute crédibilité, la famille ou l'un de ses membres refusant de continuer les entretiens. La révélation forcée du secret est déontologiquement inacceptable et stratégiquement maladroite. Bowen signalait d'ailleurs (1975) que la révélation intempestive d'un secret pouvait être bien plus nuisible qu'utile, et d'autres auteurs ont vu dans le fait de savoir garder un secret un signe d'autonomie et de maturité. La question préalable que doit se poser l'intervenant, qui subodore ou qui a la connaissance d'informations tenues secrètes, est : Qui est réellement concerné par le secret, qui risque d'en souffrir et d'en être plus ou moins handicapé dans son propre développement ? Si la réponse est que seul le détenteur du secret est en cause, on voit mal au nom de quoi il faudrait le contraindre ou faire pression pour qu'il le partage. La réponse est plus nuancée lorsqu'il apparaît que d'autres membres du système manifestent des troubles ou des dysfonctionnements qui semblent être en relation avec toute une constellation d'expressions vagues, d'allusions, de silences convergeant autour d'un même sujet. Mais de toute manière, « l'attaque frontale » du secret reste exclue. Il faut donc recourir à d'autres tactiques :

a) En tout premier lieu, préventivement pourrait-on dire, il faut éviter de se laisser « ficeler » par la révélation d'un secret assortie de l'injonction : « Surtout n'en parlez pas aux autres ! » Lors d'un entretien avec un participant seul, lequel déclare : « J'ai des choses importantes à vous dire », il faut le prévenir que ces informations ne seront utiles que s'il est possible d'en faire état devant les autres membres de la famille, lorsqu'ils seront présents à d'autres entretiens. Sinon, il est préférable qu'il taise ce qu'il ne désire pas que les autres sachent.

b) S'il a été impossible d'éviter le piège, Guy Ausloos suggère de déclarer devant tout le monde qu'il est très difficile de garder pour soi ce que les uns et les autres ont pu confier dans des entretiens antérieurs, et qu'en conséquence s'il arrive par inadvertance d'aborder un sujet qui doit rester secret et de signaler aussitôt en disant : « *Stop, on ne peut pas parler de ça* », ou toute autre formule équivalente, y compris le paradoxal : « *Tout ce que vous ne voulez pas dire, vous me le dites.* »

c) Ayant été « *mis dans le secret* » par son détenteur, avec qui l'intervenant a une bonne relation, on peut essayer de l'amener dans un entretien individuel à réfléchir aux graves inconvénients que comporte pour tel ou tel membre de la famille le maintien du secret. Il s'agit souvent d'une démarche difficile qui réactive un passé douloureux pour l'intéressé, démarche qui devra être connotée positivement et soutenue en faisant passagèrement alliance avec lui.

Par exemple :

Après une scolarité chaotique et peu brillante, Yann, dix-sept ans, accumule les tentatives de mise en apprentissage qui durent deux à trois jours. Il en est à son neuvième garagiste (il désire, dit-il, travailler dans la mécanique auto), au grand désarroi de l'éducateur chargé de la mesure d'AEMO qui a compris que la cause de tous ces échecs est la recherche éperdue d'un père qui a abandonné Yann et sa mère dès la naissance. Malgré des demandes véhémentes et réitérées, la mère a toujours refusé d'autoriser son fils à voir son père tout en laissant entendre qu'il ne demeurerait pas loin et qu'elle savait exactement à quelle adresse. L'éducateur consacra deux entretiens en tête-à-tête avec la mère pour lui dire combien il était dommage qu'après dix-sept ans de dévouement et d'amour, elle compromette l'avenir de son garçon en lui refusant l'accès à un père qu'il désirait absolument voir. Il lui dit qu'il imaginait bien qu'il s'agissait pour elle d'une démarche douloureuse, ressuscitant un passé vécu comme un échec, mais que c'était le prix à payer pour permettre à Yann de pouvoir enfin se construire un avenir, sinon, lui aussi risquait d'aller d'échec en échec et sans doute de finir dans la délinquance. La mère accepta finalement et, au cours d'un entretien en présence de l'éducateur, non seulement donna l'adresse de ce père, mais évoqua

avec une émotion intense ce qu'avait été leur rencontre, sa grossesse et sa déception de se voir abandonnée. En fin d'entretien Yann, les larmes aux yeux, lui dit : « Finalement tu m'as préféré à cet homme, tu m'as gardé et ça n'a pas dû être drôle pour toi... » Il reprit et mena à terme son apprentissage chez un des garagistes qu'il connaissait déjà et avec qui il avait bien accroché malgré son abandon. Ajoutons que cette réussite se fit en dépit de la découverte d'un père tout à fait rejetant, qui le reçut sur le pas de la porte et lui déclara que le passé était le passé et qu'ils n'avaient rien à faire ensemble, que lui avait refait sa vie de son côté est qu'il n'entendait pas la compromettre.

d) Lorsqu'il apparaît clairement que le secret bloque toute évolution et que toute chance de révélation demeure illusoire, il reste à l'intervenant à déclarer son impuissance en l'absence d'informations dont il pressent qu'elles sont essentielles et permettraient seules de faire évoluer la situation. Il déclare comprendre par ailleurs que les personnes qui les détiennent hésitent devant le danger que comporterait leur révélation. Il se voit donc contraint d'interrompre les entretiens, tout en restant à la disposition de la famille quand ils jugeront que la révélation est possible. Il va de soi qu'une telle stratégie ne peut être efficace que lorsque la relation famille/intervenant est suffisamment positive pour que son départ soit ressenti comme la perte d'un appui/ressource.

Communication et intervention sociale

Ce qui précède, encore que schématique, montre la complexité de la communication, « le plus vicieux des caméléons épistémologiques » selon Von Foester. Chacun vit cette complexité plus ou moins consciemment dans ses relations journalières et en tire une sorte de synthèse empirique qu'il traduit spontanément par « J'ai l'impression. » Ces impressions sont sans aucun doute fondées attendu que, comme l'a dit Karl Rogers : « Chacun de son propre point de vue à toujours raison. » Il faut toutefois admettre que cette « raison » s'appuie sur les a priori, les fantasmes, les normes intellectuelles ou morales, sans parler des affects transférentiels de chacun. Ceci restant vrai pour les travailleurs sociaux comme pour les thérapeutes et risquant de les faire basculer dans des attitudes purement subjectives contre-transférentielles. Il est donc hautement souhaitable que tout intervenant social étaye ses « impressions » par des observations/informations dûment recoupées. La « grille de lecture » ci-dessous ne vise qu'à proposer des repères à ceux qui abordent l'approche systémique. Il va de soi que, comme toute grille d'apprentissage, son utilité ira s'estompant au fur et à mesure que l'utilisateur en intégrera les éléments. Cette grille comporte trois niveaux.

L'individu et ses messages

Destinataires

– Les messages sont-ils directs?

Le mari à sa femme: « Quand est-ce que tu nous fais à manger? »

– Les messages sont-ils indirects?

Le père à la cantonade: « Quand est-ce qu'on mange dans cette maison? »

– Les messages sont-ils détournés?

Le père à sa fille: « Peut-être qu'on pourra manger lorsque ta mère aura fini de regarder la télévision? »

– À qui s'adressent les messages les plus nombreux? Observation qui permet de déceler les alliances de partenaires poursuivant les mêmes objectifs, tout comme les dyades d'adversaires irréductibles échangeant continuellement sarcasmes, disqualifications, injures.

Nature des messages

– Sont-ils essentiellement analogiques?

Les gens parlent peu et s'expriment par mimiques, gestes, signaux.

– Ou sont-ils digitaux?

Ils s'expriment surtout par la parole.

Formulation des messages

– Le contenu informatif est-il clairement exprimé, en référence avec un objet précis?

« Comme d'habitude, le repas n'est pas prêt! »

– Ou la formulation est-elle confuse, alambiquée?

« Décidément rien n'est jamais prêt quand il le faudrait dans cette maison! »

– Observe-t-on de brusques silences, des phrases non terminées, des changements abrupts de sujets de conversation laissant présager l'existence de tabous ou de secrets?

Contenu des messages

– Les interlocuteurs n'abordent-ils que des sujets d'ordre matériel, utilitaire, organisationnel (argent, travail, alimentation, logement, démarches administratives, etc.) ou au contraire parlent-ils de leurs sentiments, de leurs peines, de leurs désirs, de leurs émotions?

Le travailleur social se trouve fréquemment face à des demandes « porte d'entrée », de nature exclusivement matérielle, mais laissant subodorer en arrière-plan des difficultés de nature relationnelles bien plus importantes que les participants ne peuvent aborder d'emblée.

Métacommunications

– Attitudes, mimiques, gestes, ton de voix, sont-ils convergents/congruents avec le contenu des messages ou au contraire contradictoires, décalés, divergents?

– La personne qui parle tient-elle compte des réactions comportementales de ses interlocuteurs?

– Fait-elle un effort de clarification/précision/reformulation en fonction de ce qu'ils manifestent? Ou bien parle-t-elle sans souci de ce que déclenchent ses paroles?

Le contexte

– Quels faits ou circonstances sont à l'origine de l'entretien (détresse matérielle ou psychologique à la suite d'un décès, de la maladie, d'une mise au chômage, d'une séparation, signalement de voisins, d'un travailleur social, de la police...)?

– L'échange a-t-il lieu au moment de crise aiguë ou dans les circonstances habituelles de vie?

– En présence de qui sont échangés les messages? L'intervenant social seul, d'autres membres de la famille nucléaire, de la famille élargie, de voisins, etc.?

C'est à partir de ces observations, appliquées à chaque personne concernée, que l'on peut se faire une idée de sa place et de son rôle, ainsi que son implication dans la situation.

Le groupe et son mode de communication

Guy Ausloos pense, non sans raison, que chaque famille utilise un langage qui lui est particulier, reflet, non d'une finalité matérielle précise, mais de l'orientation générale d'une démarche collective. Il distingue ainsi dans les « langages de familles » celui du secret, du paradoxe, de la méfiance, du sacrifice, du corps et de l'agir¹. Ce langage constitue une sorte de cadre référentiel dans lequel s'inscrivent les différents messages individuels. C'est que ce langage quotidien, habituel, répétitif exerce sur chacun des membres du groupe une influence affective que l'on désigne généralement sous le terme d'*ambiance*. Celle-ci peut être positive, optimiste, réaliste, dynamique ou, au contraire, démobilisatrice, pessimiste, dubitative, crispée sur le « à quoi bon? ». Elle peut même être franchement mortifère, délétère, anxiogène, ressassant inlassablement les malheurs passés et prévoyant de façon fataliste des catastrophes futures.

1. In *Thérapie familiale*, vol. VII, fasc. 2, pp. 141-142.

L'évaluation de ces caractéristiques de communication à l'intérieur du groupe fournit de précieuses indications sur la dynamique du système, son aptitude à faire face aux difficultés. Par ailleurs, l'observation des messages discordants ou « déviants » par rapport au « langage familial » consensuel, révèle le ou les membres qui jouent un rôle particulier, bien souvent celui de bouc émissaire ou de « patient désigné » (désigné par les autres comme le mauvais, le fou, l'irresponsable, etc.)

Reste enfin ce qu'on pourrait appeler le code, c'est-à-dire l'emploi que les membres de la famille font du vocabulaire et de la syntaxe pour s'exprimer. C'est ce code qui fait dire que telle famille a un langage pauvre, fruste, grossier ou, au contraire, riche, nuancé, recherché. L'importance de ce codage réside dans le fait qu'il influence indubitablement l'intervenant qui est tenté d'attribuer, au travers du langage, un « niveau culturel » élevé ou bas à ses clients et va adapter son propre langage, peut-être même sa stratégie, en fonction de ce niveau culturel réel ou supposé. La famille peut, elle aussi, faire de son langage un moyen stratégique d'influence. Pour les travailleurs sociaux et les thérapeutes, les familles les plus « difficiles » sont parfois celles des enseignants, des médecins, des psychologues et des travailleurs sociaux, gens habiles à manier le verbe, à expliquer et à justifier toutes leurs difficultés.

L'intervenant et ses messages

L'aptitude du travailleur social à communiquer est une des conditions *sine qua non* de son efficacité. Si chaque famille a son langage, il a aussi le sien, souvent parasité pourrait-on dire par un vocabulaire psychosociologique acquis au cours de ses études. Il doit savoir le simplifier en utilisant des termes accessibles à ses clients les plus modestes sans pour cela renoncer à la clarté. S'adapter au « style » de communication de ses interlocuteurs, style fait de lenteur ou de vivacité, d'emploi d'arguments intellectuels logiques ou d'images teintées d'émotion, doit être un de ses premiers soucis. Cela revêt une importance toute particulière lors du premier entretien; confrontée à un langage trop éloigné de ce qui lui est habituel, la famille se trouvera décontenancée, inquiète, tentée de ne pas revenir.

Nous verrons comment ces informations sur les communications seront intégrées à l'issue de la période d'investigation dans un bilan où éléments problématiques, facteurs de risques, mais aussi points forts et ressources du groupe familial trouveront leur place. Voyons maintenant le second corpus théorique de l'approche systémique: la théorie des systèmes, plus connue en France sous le nom de structuralisme.

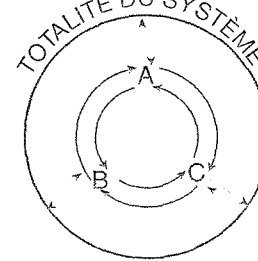
Un système est « un ensemble d'éléments différenciés, en interactions dynamiques, organisés en fonction d'une finalité, dans un contexte déterminé ». Ainsi chaque être vivant, homme ou animal, est un système formé d'organes différents, dépendants les uns des autres, qui concourent tous au maintien de la vie, dans un milieu le permettant. De même, des individus différents, collaborant à un même travail, mais ayant des rôles différents, constituent des systèmes qui s'appellent bureau, atelier, équipe, etc. Quelles sont les caractéristiques d'un système?

Un système est un tout

Ou comme le dit Arthur Koestler un « holon¹ ». Cette notion de « totalité » qui constitua une des idées centrales de la Gestalt se traduit de différentes manières.

a) Un système est plus que la somme de ses composants.

Si nous imaginons par exemple que A, B, et C, forment un système, celui-ci est en réalité constitué de la somme: $A + B + C$, des relations de chacun de ces trois éléments aux deux autres et de la relation de chacun avec l'ensemble du système, d'où la complexité des relations qui peuvent s'y développer. L'importance de ces relations est telle qu'elle explique l'apparition dans les systèmes de ce qu'on appelle les qualités émergentes, ce que montre l'exemple ci-dessus, bien que rudimentaire (les quatre composants ne sont pas différenciés, la seule variable relationnelle envisagée est l'espace, de plus il ne s'agit pas d'un système vivant). Ainsi, en partant des signes qui n'ont par eux-mêmes aucune signification, on peut en modifiant leurs positions/rerelations dans l'espace obtenir des ensembles ayant une signification et justifiant un nom particulier: visage, carré, flèche, croix. Ces diverses significations constituent les « qualités émergentes » qui ne sont pas liées aux composants de ces ensembles, mais à leurs relations dans l'espace. Tout système humain développe ainsi des qualités émergentes qui



1. Mot grec signifiant: totalité. L'approche systémique est parfois dite « holistique » par référence à ce mot.

lui sont particulières, dont le concept de « culture » est un bon exemple – cultures d'ethnies, de groupes, de familles, etc.

b) La globalité du système se traduit aussi par la permanence de ses caractéristiques les plus essentielles, bien que les éléments qui le composent puissent changer. Dans une famille, des enfants naissent, les aînés partent, les grands-parents disparaissent, le groupe famille reste le même à ses propres yeux comme au regard des étrangers. De la même manière, un système professionnel voit certains de ses collaborateurs partir, d'autres arriver, les règles de fonctionnement et les objectifs restent les mêmes ainsi que ce qu'on appelle la « culture d'entreprise » faite d'un système de valeurs, de croyances, d'habitudes...



c) Pour Edgar Morin, un système est une « réalité assez unitaire pour mériter un nom, unité complexe à caractère organisateur¹ ». Le nom est en effet une des caractéristiques premières par laquelle le système se distingue des autres. Pour un système professionnel, c'est la « raison sociale » indicatrice de la finalité du système (compagnie générale de navigation, centre de recherche et d'études, foyer d'accueil, etc.) Pour les familles le nom patronymique exprime une filiation biologique, une continuité généalogique ou au moins l'appartenance affective, dans le cas, par exemple, d'une adoption. Le nom patronymique symbolise aussi la « mythologie familiale » comme nous le verrons plus loin, c'est ainsi qu'un adolescent ayant une conduite que n'approuvent pas ses parents s'entendra dire: « Chez nous, les N..., on ne se conduit pas de cette façon! »

d) Le sentiment d'appartenir au « tout » d'un système se traduit chez les membres qui le composent par ce qu'on appelle selon les cas: « esprit d'équipe », « esprit de corps », « esprit de famille ». Cet esprit traduit une solidarité à double sens: chacun entend se montrer loyal et prêt à partager les moments fastes ou pénibles du système, mais attend en retour à être reconnu, soutenu, défendu le cas échéant. Ce sentiment « d'exister pour faire quelque chose ensemble »

sous-tend ce que Lyman Wynne appelle la « pseudo-mutualité », accord de surface, unanimité essentiellement défensive face à toute intrusion étrangère pouvant être vécue comme menaçante, ce que les travailleurs sociaux ont souvent l'occasion d'expérimenter face aux familles.

Tout système vivant est autorégulé

« Régulation: fait d'assurer le fonctionnement correct d'un système¹. » Les systèmes vivants ont la faculté de contrôler leur propre fonctionnement afin d'assurer ce qui est leur finalité première – la survie – tout en conservant les caractéristiques essentielles sans lesquelles ils ne seraient plus ce qu'ils sont: ce dernier point constituant « l'auto-référence ». L'auto-régulation, qui tient compte des stimuli/stress internes comme externes auxquels le système est soumis, résulte des « interactions dynamiques » qui relient les membres du système, interactions elles-mêmes constituées des chaînes de rétroactions (*feedback*). Il en résulte comme l'écrit Edgar Morin² « qu'un système se comporte, intègre, réagit, produit de l'ordre et du désordre ». Longtemps tenue comme assimilable au concept d'« homéostasie », définie par le physiologiste Walter Bradford Cannon comme « état invariant permettant à un organisme de demeurer stable, tout en intégrant des éléments provenant de l'extérieur » (1932), l'auto-régulation repose en réalité sur deux mécanismes:

a) L'homéostasie, ou homéogénèse, consiste dans un état d'équilibre dynamique fait d'oscillations plus ou moins importantes, mais maintenues dans des limites acceptables pour le fonctionnement normal du système. Ce sont les rétroactions « négatives » qui sont à la base de ce mécanisme. Elles sont dites « négatives » parce qu'elles atténuent, diminuent, voire annulent, l'effet déstabilisant que peuvent avoir certains messages ou actions sur le système. En bref, une rétroaction « négative » est celle qui provoque le retour du système à son état de fonctionnement habituel, alors que la rétroaction « positive » le fera sortir de ses limites habituelles. Comme on le voit, les qualificatifs « positive » ou « négative » n'ont rien à voir avec un quelconque jugement de valeur sur l'aspect « bon » ou « mauvais » des conséquences pratiques que peuvent avoir les rétroactions considérées. Pour mieux faire comprendre ce problème qui prête à confusion, prenons un exemple.

1. Edgar Morin, *La méthode, tome 1: La Nature de la Nature*, coll. « Points essais », Le Seuil, Paris, 1981.

1. Dictionnaire *Le Robert*.

2. Edgar Morin, *La méthode, tome 1: La Nature de la Nature*, op. cit.

Imaginons un adolescent qui se montre insolent vis-à-vis de son père. Celui-ci, excédé, le gifle. Cette rétroaction violente peut être négative dans une famille où l'autorité parentale est réelle et s'exerce habituellement avec mesure: le garçon va se calmer et tout va rentrer dans l'ordre habituel; positive si l'adolescent est habitué à contester son père et si les relations familiales sont ambiguës. Il va se mettre à hurler des insultes et quittera la maison en claquant la porte sans que chacun puisse prévoir quand il reviendra. On est en situation de crise.

L'homéostasie apparaît comme un facteur essentiel à la survie car on imagine difficilement un système, quel qu'il soit – famille, équipe, institution – dont les objectifs, les structures internes, les règles et les méthodes changeraient constamment, le système n'y survivrait pas. À l'inverse, si le maintien homéostatique devient le seul objectif et la règle première – ne rien changer – toute évolution/adaptation est exclue, le système se rigidifie, se sclérose, s'appauvrit. Les seules informations admises sont en référence au passé. On dit que « l'entropie » y est croissante, ce qui veut dire que le fonctionnement du système devient de plus en plus mécanique, aveugle et sourd aux besoins individuels de développement. C'est ce qu'on observe dans les familles dites « rigides » comme dans certaines institutions dont la finalité se limite à la volonté de durer coûte que coûte, même si cela n'a plus d'autre utilité.

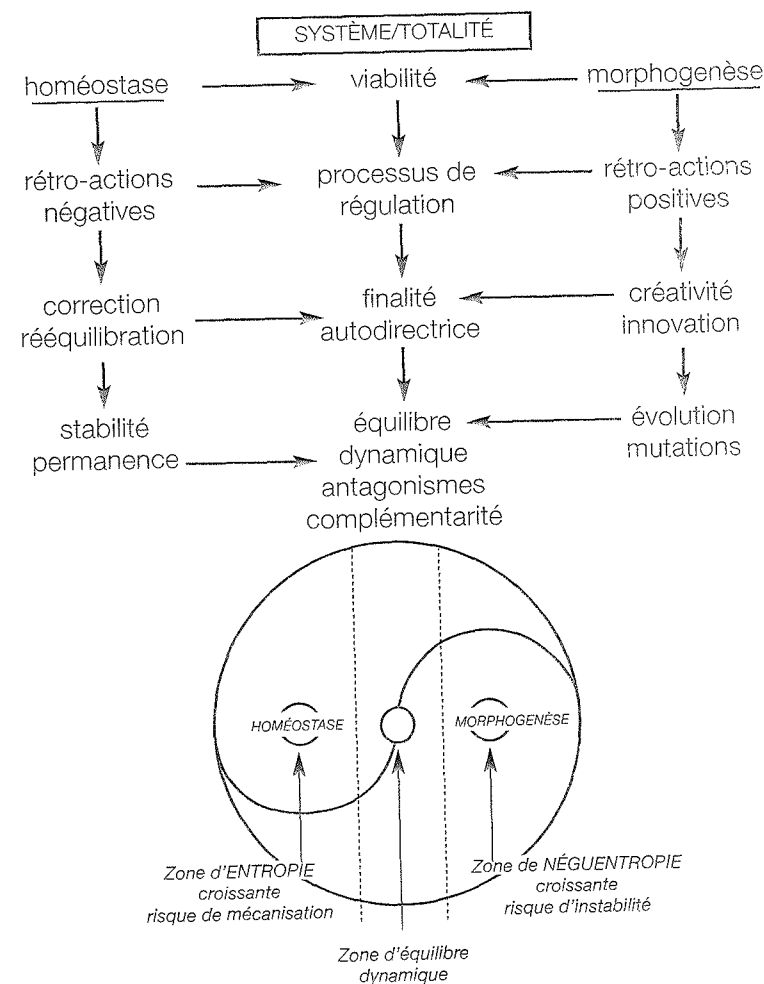
b) La morphogenèse consiste dans la possibilité d'élaborer des solutions nouvelles lorsque les limites de fonctionnement habituel du système sont dépassées, ce qui, nous l'avons vu, résulte des rétroactions « positives ». La morphogenèse apparaît comme l'indispensable complément de l'homéostasie dans les mécanismes de survie du système. On pourrait dire en simplifiant: l'une est responsable de la durée, l'autre de l'évolution. La morphogenèse a pour fonction la croissance et le changement. Elle a pour conséquence la différenciation accrue des composants du système, permettant de développer toute la complexité, sans perdre la relation fonctionnelle avec le « tout ». Alors que l'entropie est synonyme de sclérose, d'inorganisation croissante, la « néguentropie » créée par la morphogenèse signifie aptitude croissante à gérer et à organiser. Les travaux de Ilya Prigogine (prix Nobel de chimie en 1977) éclairent le mécanisme de la morphogenèse en montrant que dans des systèmes physico-chimiques, lorsque certains paramètres sont soumis à des valeurs critiques, on voit apparaître à partir d'un « point de bifurcation » des « structures dissipatives » dépendant étroitement des propriétés du milieu extérieur et pour lesquelles n'existe aucune loi prédictive. Extrapolant ces idées à la thérapie, Mony Elkaïm écrit²: « Notre

1. *Ibid.*, pp. 197-225.

2. In *Réseaux – Systèmes – Agencements*, n° 4-5, p. 52.

travail qui est axé sur le changement, se déroulait jusqu'ici dans un contexte théorique qui tenait essentiellement compte de la stabilité. »

Spur a proposé le terme de « viabilité » pour exprimer le caractère fondamental des systèmes vivants à durer; caractère qui intègre à la fois l'auto-corrrection homéostatique, et l'auto-créativité morphogénétique, la mise en jeu équilibrée des deux étant garant de la « bonne santé » du système. Ce que résume le schéma ci-dessous:



Un système est un ensemble d'éléments différenciés, organisés en fonction d'une finalité

L'observation de tout système humain montre qu'à l'échelle de l'ensemble, tous ne remplissent pas les mêmes fonctions. Dans le moindre bureau ou le moindre atelier, certains exécutent des tâches que d'autres prévoient, organisent et ordonnent. On observe par ailleurs que le nombre de « spécialistes » est en relation directe avec la complexité du travail à effectuer: ils sont plus nombreux dans une usine de fabrication de voitures que dans une usine de fabrication de casseroles. On peut en déduire que la diversité des membres d'un système est source de richesse et de créativité. Mais, note Edgar Morin: « Toute organisation relationnelle, donc tout système, produit de l'antagonisme en même temps que de la complémentarité, l'antagonisme est une fonction également indispensable au fonctionnement du système. » C'est ici qu'apparaît l'organisation dont l'objet est d'éviter les effets éventuellement destructeurs des antagonismes et de favoriser les complémentarités. L'organisation revêt plusieurs formes: règles, structures, hiérarchies, territoires.

Les règles

Les règles résident dans le fait qu'à l'intérieur d'un système donné, les comportements et interactions liés à une situation déterminée se dérouleront toujours selon le même schéma et emprunteront toujours les mêmes circuits. Autrement dit, elles fixent les processus et les limites entre ce qui est permis et ce qui est interdit; fixation qui s'opère selon deux modes:

– Elles peuvent être le résultat d'une évaluation réfléchie de la meilleure adéquation des moyens aux objectifs prévus/projetés et être explicitement formulées entre les membres du système, ou communiquées par les membres de la hiérarchie si le système est étendu. Dans ce dernier cas, elles prennent la forme de « règlement intérieur » écrit ou oral (horaires, attributions, procédures, etc.) Cette modalité existe généralement dans les systèmes artificiels à finalité productive professionnelle. Elles visent à orienter les énergies et à éviter tout comportement individuel jugé nuisible au rendement;

– Elles peuvent aussi s'élaborer progressivement, au fil des jours, par la répétition des comportements que la « définition de la relation » permet à chacun des membres du système. Elles restent généralement sous-tendues par les désirs et affects bien plus que par une recherche d'efficacité rationnelle, ce qui explique qu'elles sont rarement formulées avec clarté pas plus qu'elles ne font l'objet de discussions ouvertes. Elles restent implicites et l'observateur extérieur au système ne peut les repérer qu'en observant la répétition de séquences relationnelles

où apparaissent la place et le rôle de chacun des partenaires. Ce genre de règles implicites domine dans les systèmes naturels comme la famille, mais il n'est pas totalement absent des autres systèmes.

Par exemple :

Dans un service social confronté à des familles où les manifestations de violence ne sont pas rares, on constate que seuls interviennent les trois hommes du service, bien que les collègues femmes n'aient jamais exprimé ni réticences, ni refus. Jamais le problème n'a été clairement posé, mais la règle implicite s'est instituée: les femmes ne peuvent/doivent pas être exposées à la violence.

L'étude psychosociologique des petits groupes a montré que si des règles contraignantes et rigides sont acceptables dans des structures exclusivement orientées vers des productions matérielles relativement simples, elles sont inopérantes et même nuisibles dans des systèmes dont la finalité est de nature intellectuelle ou artistique. Là, le formalisme d'un règlement rigide doit céder la place à la connivence intellectuelle, au sentiment de complicité, aux affinités esthétiques. Comme toujours ce sont les extrêmes qui mènent aux dysfonctionnements: l'hyperformalisation des règles a conduit comme dans le taylorisme à faire des intervenants des robots, à l'inverse, le refus maniaque de toute règle mène à des situations anarchiques où se multiplient les conflits internes accompagnés d'une considérable perte de créativité du groupe.

Les structures

Elles sont constituées des membres du groupe assumant les mêmes fonctions. Une fonction peut être définie comme l'ensemble des comportements destinés à satisfaire un ou des besoins spécifiques. Par exemple, la « fonction parentale » consiste dans un premier temps à satisfaire les besoins de nourriture, propreté, affection, etc., du nouveau-né qui dépend totalement des parents. La distinction des diverses fonctions assurées par une famille conduit ainsi à distinguer un sous-système parental: un sous-système conjugal qui, bien que formé des deux mêmes partenaires que le précédent, répond à des fonctions différentes, un sous-système fratrie formé des enfants, enfin, si l'on considère la famille élargie, il faudra ajouter deux sous-systèmes grand-parentaux, l'un maternel, l'autre paternel. Ces divers sous-systèmes recoupent normalement les couches générationnelles, mais il arrive assez fréquemment que le travailleur social se trouve en face de systèmes où certains des membres assument des fonctions qui ne correspondent pas à leur génération. Par exemple, un fils aîné constitue avec sa mère un sous-système parental parce que le père est absent ou

disqualifié, ou encore une grand-mère joue le rôle de la mère auprès de ses petits-enfants, bien que la mère soit présente, etc. Il s'agit là de dysfonctions sur lesquelles nous aurons à revenir.

Dans les systèmes artificiels, tels que les organismes professionnels, les structures correspondent aussi à des fonctions différentes, mais elles reposent alors sur des critères de compétence/expérience et de diplômes/savoirs. Elles sont schématisées sous forme d'organigrammes où figurent les différents services ou sections (gestion, fabrication, contrôle, direction, etc.). L'organigramme représente l'aspect officiel de l'organisation, qui ne correspond pas toujours à la réalité. Il existe, en effet, des sous-systèmes occultes reposant sur des relations de sympathie, d'affinité politique ou méthodologique, de connivences d'intérêts, qui prennent souvent la forme de « clans ». On trouve, par exemple, dans certains services sociaux, le clan de « ceux qui ont participé au démarrage de l'équipe » et qui considèrent avec condescendance les nouveaux, ignorants de « l'histoire des débuts », ou encore le clan des « analystes » opposés au clan des « systémiciens », ailleurs ce sera le clan des hommes opposés à l'accession des femmes à certains postes, etc. L'existence de ces « clans » n'est pas sans influence sur le « climat » et l'efficacité du système.

La hiérarchie et les rôles

La notion de hiérarchie est liée à l'importance reconnue de certaines fonctions par rapport à d'autres. On considère par exemple la fonction de direction comme hiérarchiquement la plus élevée parce qu'elle consiste à fixer des objectifs, à fournir aux autres membres du système les ressources et les conditions de travail sans lesquelles la survie de l'ensemble serait compromise. C'est l'importance de ces fonctions qui justifie le « pouvoir » que détiennent ceux qui en ont la charge et qui les situent à un « niveau hiérarchique » plus ou moins élevé – pouvoir de décision, de contrôle, d'exclusion, etc. Le pouvoir hiérarchique a pour effet de limiter la liberté individuelle des « subordonnés » dont les manifestations pourraient éventuellement être dommageables à l'ensemble du système; on rejoint ici le problème des règles et de leur élaboration.

Un rôle peut être considéré comme l'ensemble des comportements par lesquels une personne déterminée assume la fonction qui lui est dévolue dans le système. Alors qu'une fonction peut être décrite en termes généraux, applicables à tous les individus qui en sont chargés, le rôle est la manière toute personnelle dont un individu particulier remplit cette fonction, en réponse aux attentes de rôle d'un ou des autres membres du système. Ainsi, face aux « attentes de rôle » d'un bébé qui exprime ses besoins de nourriture, sécurité, propreté, etc., par des cris, de l'agitation, de la colère, telle mère répondra

avec patience, douceur, régularité, tendresse – on dira qu'elle remplit « bien » son rôle maternel –, telle autre répondra au contraire avec irritation, brusquerie, voire violence, tout en répondant aux besoins essentiels de l'enfant – on dira qu'elle joue « mal » son rôle maternel. Dans chaque culture, les comportements liés à des situations socialement reconnues par le groupe sont schématisés par des normes, soit transmises par la tradition, soit précisées par des textes fixant à la fois les obligations/devoirs et les droits/prérogatives des personnes concernées. Ces normes constituent le statut de l'enfant, de la femme mariée, du fonctionnaire, du médecin, de l'émigré, etc. De ce point de vue, on peut considérer que le rôle est la modalité particulière selon laquelle une personne assume son statut. C'est d'ailleurs en fonction des modalités décrites par le statut que l'entourage estimera que le rôle est « bien » ou « mal » tenu. Nous retrouvons ici la notion d'autorité, car le rôle mal assumé, qui ne répond pas aux attentes de rôle de l'entourage, entraîne insatisfaction, déception, désarroi, contestation du statut et du pouvoir de celui que les détient. Autant l'« autorité naturelle » est l'indice d'une bonne adéquation du rôle aux attentes des partenaires, autant l'« autoritarisme », qui est recours aux signes extérieurs du pouvoir, révèle des défaillances ou insuffisances de rôle. Ces mécanismes se vérifient dans tous les systèmes humains, familles y compris.

Le territoire

Le territoire d'un système ou d'un sous-système est la portion d'espace qu'il s'approprie et qui devient le lieu privilégié de ses activités. Tout comme les animaux « marquent » leur territoire, les systèmes humains organisent le leur et lui donnent un caractère spécifique par sa disposition, sa décoration, etc. Ils sont également prêts à le défendre contre les intrus, c'est ce qu'on appelle « l'instinct de propriété ». Un système professionnel a ses locaux, ateliers, bureaux ou magasins sur lesquels il dépose sa « marque » distinctive sous forme d'un nom ou d'un logo, qu'il est interdit à tous ceux qui n'appartiennent pas à l'entreprise de reproduire ou d'utiliser. Une famille tend elle aussi à disposer d'un lieu, à la fois refuge et cadre de ses activités: appartement ou maison. À l'intérieur de cet espace collectif, chaque sous-système, et même chaque individu, tend à s'approprier un espace qui lui soit propre: une chambre ou à défaut une armoire, un coin de placard; la chambre des parents est le domaine du couple conjugal, la cuisine fréquemment le domaine réservé de la mère et l'atelier ou le bureau celui du père, etc. Plus la famille dispose d'espace et de moyens pécuniaires, plus les territoires différenciés, spécifiques sont nombreux, réservés aux sous-systèmes et aux personnes.

Il va de soi que ces différents facteurs d'organisation sont en étroite relation les uns avec les autres, nous avons eu l'occasion de le noter. Structures, hiérarchies, territoires résultent en fait de la cristallisation des règles de fonctionnement du système, celles-ci étant en retour entretenues et renforcées par le fonctionnement des sous-systèmes, la répartition des rôles et l'utilisation des territoires.

Un système est un ensemble d'éléments organisés en fonction de la finalité

Tout système vivant postule une finalité qui inclut des buts et des objectifs plus ou moins nombreux, qui diffèrent selon qu'il s'agit de systèmes « naturels » (groupements animaux, familles humaines...), ou « artificiels » (structures professionnelles, associations culturelles ou autres). En ce qui concerne les premiers, l'objectif primordial est la durée dans le temps ou, si l'on préfère, la survie du groupe lui-même ainsi que celles des membres qui le composent. Les autres objectifs que peut se fixer une famille par exemple, activités culturelles ou autres, etc., apparaissent comme plus ou moins secondaires. En fait ils sont généralement liés de près ou de loin au désir de vivre et de durer dans les meilleures conditions possibles. Le cas des systèmes vivants « artificiels » diffère dans la mesure où leur finalité essentielle n'est pas leur survie quelles que soient les conditions, mais la pratique d'activités à finalité professionnelle (production de services, d'objets ou d'instruments destinés à une « clientèle » déterminée), ou encore d'activités répondant à certaines aspirations et désirs de ses membres (associations culturelles, clubs sportifs, associations artistiques, etc.). L'adhésion des membres n'est plus la filiation biologique comme dans les groupes animaux, ni l'appartenance affective comme dans la famille, mais un intérêt matériel (gagner sa vie), psychologique ou artistique (rencontrer d'autres gens, aider des personnes en difficulté, apprendre des techniques nouvelles, s'exprimer sur un plan artistique). Lorsque l'intérêt de leurs membres ou les besoins de la clientèle qui ont été à l'origine de leur création disparaissent, ces systèmes artificiels disparaissent eux aussi logiquement. Cependant, ceci n'est pas toujours la règle, en vertu de la forte tendance homéostatique qui existe, nous l'avons vu, dans tout système. On voit alors la tendance à l'auto-survivance prendre le pas sur la finalité justifiant à l'origine l'existence du système. Ce glissement de finalités est généralement sous-tendu par des intérêts individuels ou collectifs propres au système, ce qui ne l'empêche pas de devenir peu à peu une structure qui tourne à vide, sans prise avec la réalité. Il en résulte généralement un malaise croissant chez ses membres et le départ des meilleurs dès qu'ils en ont la possibilité. On

peut aussi assister à la substitution du fonctionnement du système lui-même aux finalités premières. Dans un service social, par exemple, l'important deviendra le nombre de cas en charge, le respect scrupuleux des dates de remise des rapports, l'obtention d'un budget annuel, etc., sans jamais se poser les questions fondamentales : « Aidons-nous réellement les gens qui nous sont confiés ? Qu'avons-nous changé dans leur situation depuis que nous intervenons ? Employons-nous au mieux les ressources et moyens dont nous disposons ? Bref : faisons-nous encore ce pourquoi nous sommes-là ? »

Par exemple :

Réunion de synthèse concernant Michel, dix ans, depuis un an à l'internat. Tous les intervenants le décrivent comme un enfant intelligent, de rapports agréables, fort adroit de ses mains, surtout pour travailler le bois. Seul problème : il se révèle incapable d'un langage construit et « parle petit nègre » ; anomalie que l'orthophoniste estime ne pas concerner réellement son domaine. Psychiatre et psychologue évoquent des mécanismes inconscients relevant de graves carences affectives de la petite enfance. Deux éducateurs extérieurs à l'internat assistent, sur leur demande, à la réunion. Ils sont chargés d'une mesure d'AEMO pour deux aînés de Michel restés près des parents. Ils font alors remarquer que Michel parle exactement comme sa mère, femme très fruste, à laquelle il est très attaché (il est le petit dernier) et qu'il présente la même habilité à travailler le bois que son père, qui est ébéniste. Seules les éducatrices et l'orthophoniste se montrent intéressés et pensent que cette remarque peut ouvrir des perspectives de travail. Psychiatre et psychologue trouvent peu d'intérêt à ces observations. Là-dessus le directeur qui anime la réunion fait remarquer que ça fait une heure qu'on discute de Michel et qu'il est temps de passer à un autre cas. Ainsi, une réunion « de synthèse » n'aboutit à aucune intégration des diverses données recueillies et ne débouche sur aucune perspective de travail, d'une part parce que le directeur s'attache à la gestion pointilleuse du temps, d'autre part parce que psychologue et psychiatre sont les gardiens d'une orthodoxie freudienne et ne sont pas prêts à accepter une autre perspective. Peu importe que depuis un an rien dans le langage de Michel n'ait changé... l'internat « fonctionne » selon ses normes !

Un système est un ensemble d'éléments organisés en fonction d'une finalité dans un contexte déterminé

Isoler la famille du milieu où elle vit, serait reproduire l'erreur longtemps commise à l'égard de l'individu considéré comme un isolat sans lien avec

l'extérieur, ce qui conduit à considérer les qualités d'ouverture/fermeture qui conditionnent l'importance des échanges entre le système et son milieu. Ces échanges comportent un double mouvement. L'un de l'extérieur vers le système (cellule, animal, être humain ou groupe) qui lui permet de s'approprier, d'intégrer tout ce dont il a besoin pour vivre; c'est l'anabolisme des biologistes. L'autre, du système vers l'extérieur, permet de rejeter, expulser, extérioriser soit des déchets, soit « des productions » diverses du système: c'est le catabolisme des biologistes. Ce constat est fondateur de l'écologie. On constate par ailleurs que plus ces échanges sont variés et nombreux, plus le système est complexe et riche de possibilités. Enfin, pour un système donné, l'intensité et la richesse de ces échanges sont un indice de sa vitalité et de ses possibilités d'adaptation. Autrement dit, l'ouverture d'un système vers l'extérieur est un facteur de « santé » et de bon fonctionnement; la fermeture, facteur d'appauvrissement et de sclérose.

Le contexte

Si les échanges d'un système avec l'extérieur se déroulent dans un milieu déterminé, ils n'en subissent pas moins l'influence de situations particulières qui vont influencer certains éléments du système. Pour Ray Birdwhistell, « il s'agit d'un ici et maintenant ethnographique vérifié. Ce n'est pas un milieu, c'est un lieu d'activité, dans un temps d'activité, d'activités et de règles de significations de celles-ci... Je ne parle pas d'environnement, je ne parle pas d'extérieur, je parle des conditions d'un système¹, ce qui situe bien toute l'importance du contexte. » Mara Selvini Palazzoli de son côté écrit: « Un contexte se constitue à l'intérieur d'une situation précise, qui implique une finalité ou but déterminé, ainsi qu'une certaine distribution des rôles, si l'on se souvient que par ailleurs, la communication ne trouve sa signification que par rapport au contexte, on comprend l'importance déterminante de ce dernier. » La même Selvini Palazzoli ajoute: « La caractéristique d'un contexte est de fournir implicitement ou explicitement des règles² » et de citer en exemple le contexte de l'enquête judiciaire qui induit la règle explicite pour l'enquêteur: « On va s'efforcer d'y voir clair »; et pour le client la règle implicite: « Cherchez, il y a des choses que je ne vous laisserai jamais découvrir. » Ainsi, l'ensemble des faits et circonstances, qui ont abouti à mettre en présence client et enquêteur, fait que chacun aborde le « jeu » avec des règles différentes, sources de confusion.

1. Yves Winkin (dir.), *La nouvelle communication*, coll. « Points essais », Le Seuil, Paris, 2000, p. 293.

2. In *Thérapie familiale*, vol. 2, fasc. I, pp. 19-26.

Chaque famille est une totalité unique

Cette pensée fut à l'origine des recherches et essais des tout premiers précurseurs de la thérapie familiale. Dès les années 30, Nathan Ackerman, considéré comme le « grand-père » de cette discipline, décrivait la famille comme « une unité dynamique et changeante ayant sa propre vie psychologique et sociale, ainsi qu'un système de valeurs particulier ». Murray Bowen commença par hospitaliser les jeunes schizophrènes dont il s'occupa pour finir au début des années 50 par travailler avec l'ensemble du système familial. Don Jackson évoque la famille comme « une totalité où personne n'est en dehors du système d'interactions incessantes qui constitue l'histoire de la famille ». Nous avons évoqué (page 61) la « pseudo-mutualité », mécanisme de défense collective décrit par Lyman Wynne, et la signification symbolique du nom patronymique (d'où l'importance de la « reconnaissance » légale d'un enfant par le père). Il faut maintenant envisager le mythe familial comme pierre angulaire de l'homéostasie et de la continuité familiale. Ce concept est dû à Antonio Ferreira qui le décrit en 1963 dans un article, « Family Myth and Homeostasis »¹: « Le mythe familial se rapporte à un ensemble de croyances assez bien systématisées, partagées par tous les membres de la famille, concernant leurs rôles mutuels, et la nature de leurs relations... Ces croyances organisées, au nom desquelles la famille instaure, maintient et justifie de nombreux modèles interactionnels, sont partagées et soutenues par tous les membres comme autant de vérités dernières échappant à toute critique ou remise en question². »

Utilité du mythe

Il a une triple fonction:

– Cohésion interne :

Le mythe est l'image que la famille se fait d'elle-même, il est l'analogue de l'image de soi pour l'individu et cette image représente la « réalité » pour chacun des membres de la famille. Dans l'article cité ci-dessus, Ferreira écrit: « Le mythe contient de nombreuses règles masquées de la relation, règles qui

1. Antonio J. Ferreira, « Family Myth and Homeostasis », in *Archives of General Psychiatry*, n° 9, 1963, pp. 457-463.

2. « Les mythes familiaux », in *Sur l'interaction*, Paul Watzlawick, Le Seuil, 1981, p. 86.

demeurent dissimulées dans la gangue triviale des routines et des clichés familiaux. » Il en résulte que, pour se conformer à ces croyances, la plupart du temps héritées des générations passées, chacun va accepter le rôle qui lui est imparti par le mythe, même si à un moment donné il a l'impression que cette « histoire » est fautive. « Rôles et attributions qui, bien que faux et illusoire, sont acceptés par chacun comme choses que personne n'ose analyser et encore moins transgresser... ainsi le mythe explique et justifie le comportement des individus dans la famille en même temps qu'il en cache les motivations¹. » Le mythe apparaît donc comme un moyen extrêmement puissant de maintien du fonctionnement du système par-delà les aspirations et motivations individuelles et l'on comprend que toute attaque frontale du mythe par une personne extérieure au système sera immédiatement perçue comme une menace insupportable. Le mythe fournit ainsi un cadre extrêmement propice à l'instauration de « rituels », c'est-à-dire de comportements répétitifs, n'ayant à la limite aucun sens pour chacun des participants comme individu, mais conservés comme symboles de la « totalité/appartenance » familiale – ainsi de visites à des collatéraux, ou de « repas de famille », vécus par chacun comme des corvées, mais que personne ne se permettra de critiquer ou d'esquiver. On remarque que plus une famille est dysfonctionnelle plus le mythe y joue un rôle important et tient place de référence intangible. Il apparaît comme le rempart contre l'ultime catastrophe que serait la dispersion des membres du système. Le mythe le plus courant dans ces familles – « Nous sommes une famille unie, on s'entend tous bien » – n'est en réalité que la justification d'un « faire semblant collectif » auquel personne ne croit plus en son for intérieur, mais auquel chacun adhère par un comportement de surface.

– Fonction « image sociale » :

Le mythe est aussi la « carte de visite », pourrait-on dire, que la famille propose aux regards étrangers. Le mythe joue un rôle de tampon amortisseur en présentant du système familial une image aussi gratifiante que possible, offrant peu de prise aux critiques, aux disqualifications, à la malveillance. Il constitue une sorte de matrice d'interprétation ou de lecture proposée aux étrangers, témoins des comportements familiaux. Pour répondre au chômage du père dans une famille dont le mythe est : « On est une famille d'ouvriers, mais on est courageux, on a toujours fait face », on aura à cœur de montrer aux voisins et relations qu'on est prêt à accepter n'importe quel travail pour s'en sortir. Si au contraire le mythe est : « On n'a jamais eu de chance, on s'est toujours heurté à

l'hostilité des autres », on cédera à la passivité au su et vu de tout le monde. Dans la mesure enfin où le mythe véhicule un système de valeurs, il contribue à situer la famille dans un « milieu social » dont elle adoptera les comportements : grande bourgeoisie, cadres supérieurs, commerçants, professions libérales, artistes, paysans, ouvriers, etc.

– Matrice individuelle :

Le mythe enracine chacun des membres de la famille dans une lignée, un passé, une histoire et un système de valeurs justifiant interdits et libertés. Ce qui signifie que le mythe familial est un des éléments fondateurs de l'identité de l'individu. Il se distingue des autres par son appartenance à un groupe familial qui possède sa propre histoire, ses propres valeurs dont il est l'héritier et le continuateur. Selon son investissement personnel dans le mythe, il se sentira plus ou moins obligé de le continuer, voire de le renforcer en adoptant des comportements conformes à ce que l'on doit être dans sa famille, et en s'interdisant ceux qui ne seraient pas conformes à ce modèle. Le mythe est ainsi en relation avec ce que Helm Stierlin appelle les délégations parentales (ou grands-parentales) par lesquelles un enfant ou un adolescent se voit chargé d'une « mission » toujours en rapport avec le passé et l'histoire de la famille. C'est aussi l'impact imaginaire et émotionnel du mythe familial sur l'enfant qui explique sa loyauté vis-à-vis du groupe (Böszörményi-Nagy). Lorsqu'il y a correspondance, adéquation entre les aptitudes personnelles de l'enfant et les exigences du mythe familial, ce dernier peut être un moteur et un puissant stimulant pour le jeune qui d'une certaine manière voit sa voie toute tracée et peut enrichir son énergie de l'exemple de ceux qui l'ont précédé. À l'inverse refuser/contester le mythe familial est toujours l'indice de difficultés ou d'un désarroi personnel, et ce n'est pas par hasard si ce phénomène s'observe fréquemment au moment de l'adolescence, période difficile de choix personnels. Refuser le mythe qui résume l'histoire familiale est vécu comme une trahison, c'est se comporter en ingrat vis-à-vis du groupe auquel on appartient, qui vous a nourri, élevé, c'est finalement s'amputer d'une part de son identité et en éprouver une sourde culpabilité.

Les racines du mythe

Elles se retrouvent dans l'histoire familiale dont on constate que les faits précis et leurs conséquences objectives ont finalement moins d'importance que l'interprétation qui en est faite dans la famille. Les faits sont en général une situation vécue comme exceptionnelle par ses aspects tragiques, douloureux ou, au contraire, fastes et bénéfiques. La plupart du temps certains

1. Mara Selvini Palazzoli, in *Thérapie familiale*, vol. I, fasc. 1, p. 7.

ancêtres ont joué au cours de ces circonstances un rôle remarquable par leur courage, leur intelligence, leur abnégation (l'arrière grand-père fondateur de l'entreprise familiale, la grande tante qui a élevé seule ses frères et sœurs, le cousin parti « aux Amériques » et revenu fortune faite, etc.) *A contrario*, le comportement de tel ancêtre peut rester dans la mémoire familiale comme l'exemple à ne pas suivre, celui qui reste le déviant, l'irresponsable, le traître, le lâche (l'arrière grand-mère de « mauvaise vie », l'« oncle flambeur » qui a dilapidé le patrimoine, etc.) Dans la première alternative, la mémoire du « héros » est pieusement entretenue par des objets reliques lui ayant appartenu, des photos, des récits transmis de génération en génération, présentés aux enfants comme l'exemple qui doit soutenir leurs efforts et constituer leur idéal de vie. Dans la seconde alternative, on se contente d'allusions marquées de réprobation et de regrets si la « faute » est interprétée comme ayant jeté discrédit, déshonneur, culpabilité ou honte sur la famille; à moins que le secret ne vienne s'opposer à l'évocation de l'épisode pénible de la vie familiale, sans toutefois que le souvenir en soit effacé à jamais comme on l'a vu. Toute famille a son mythe, parfois réduit à ce qu'on pourrait appeler la stratification d'un vécu collectif dans ses aspects répétitifs d'où ressort au fil des générations le sens d'un destin particulier que la famille vit comme une de ses caractéristiques et dont elle fait un des éléments de son auto-référence. Voici deux exemples au travers desquels on verra combien le mythe familial induit les règles et comportements et comment il influence le devenir des enfants :

— Une mère de famille vient consulter pour l'énurésie de la cadette (cinq ans) de ses trois enfants: « Chez nous, dit-elle, on est enseignants, aussi bien la famille de mon mari qui est professeur, que dans la mienne. » On constate chez tous les participants, enfants compris, une grande facilité de verbalisation avec une forte tendance à l'argumentation logique; par contre l'expression des sentiments tient peu de place et se fait avec difficulté. Toutes les activités ont plus ou moins pour finalité l'enrichissement des connaissances, y compris les loisirs où lectures et voyages ont une large place. La famille est organisée de façon rationnelle et la répartition des tâches entre tous est précisée avec soin chaque semaine sur un petit tableau dans la cuisine. L'argent n'est pas une fin en soi et « bien travailler » est l'injonction fondamentale pour tous; les parents investissent beaucoup dans leur travail d'enseignants, ainsi que les enfants dans la scolarité, sauf précisément la petite dernière qui au dire de la mère « pense plus à jouer qu'autre chose ». La délégation parentale apparaît au travers du souhait clairement exprimé des deux parents: « Ce serait bien si eux aussi (les enfants) devenaient enseignants. »

— Dans une famille d'agriculteurs, dont la fille (seize ans) fait l'objet d'une mesure d'assistance éducative après des fugues répétées, le père très « chef de famille et d'exploitation » déclare: « Ça fait plus de deux siècles qu'on est sur la même terre. C'est mon trisaïeul qui a acheté les trois premiers hectares avec la petite maison qui est devenue ma réserve à outils. Depuis, chaque génération a ajouté de la terre, des bêtes, de l'outillage. Aujourd'hui on peut vivre convenablement sur nos quarante-cinq hectares. Heureusement que notre fils aîné n'est pas comme sa sœur, il est courageux et pourra prendre la suite quand je ne pourrai plus travailler. » Pendant les entretiens le père est à peu près le seul à parler, les autres répondent par monosyllabes ou par hochements de tête. La terre et le travail sont les seules valeurs reconnues et tout doit leur être sacrifié. Le fils aîné dont le père est très fier a intégré ces valeurs au point d'en faire une drogue: il travaille huit à dix heures par jour dimanches compris, ne sort pratiquement jamais, n'a ni copains, ni petite amie malgré ses vingt-trois ans. La mère qui a, elle aussi, bien intégré le mythe a vainement tenté d'intéresser sa fille à l'élevage des volailles et à la culture du potager familial. La fille est la seule à dénoncer par ses fugues le côté aliénant, étouffant, du mythe familial qui exige que tous sacrifient leurs aspirations personnelles à l'exploitation, au maintien et, si possible, à l'extension du domaine familial, substrat matériel du mythe.

On retrouve à travers ces exemples les différents niveaux d'influence du mythe: comportements individuels, règles de fonctionnement de la famille, intégration dans la société. On comprend combien il est risqué d'ébranler, contester le mythe familial. Par contre, il sera précieux d'observer, comme le propose Philippe Caillé, les éventuelles contradictions entre le niveau mythologique, celui des croyances et des valeurs familiales, et le niveau expérientiel, celui des comportements observables. C'est au niveau de ces contradictions que surgissent chez un ou plusieurs membres du système, troubles, difficultés, symptômes. Ces manifestations expriment, d'une certaine façon, à la fois la nécessité d'échapper aux contraintes du mythe pour assurer son épanouissement personnel et l'impossibilité de changer le fonctionnement familial qui en découle. Les fugues de la fille des agriculteurs, l'énurésie de la cadette des enseignants exprimaient la difficulté d'intégrer les valeurs contraignantes de leur mythe familial respectif.

Chaque famille possède une organisation qui lui est propre

Les éléments d'organisation communs aux systèmes vivants sont bien évidemment présents dans la famille. Étroitement interdépendants, ils sont l'expression de la dynamique familiale que Leopoldo Chagoya décrit comme « un

mélange de sentiments, de comportements et d'attentes entre les membres de la famille, qui permet à chacun de se développer en tant qu'individu, lui donne le sentiment de ne pas être isolé et de pouvoir compter sur l'appui des autres¹ ».

Les règles

Ce sont les informations, adoptées ou imposées, de façon généralement implicite à tous les membres du système concernant la façon de voir, d'interpréter une situation et la façon d'y réagir. Elles permettent d'organiser/contrôler ce « mélange de sentiments, de comportements et d'attentes » en fonction des croyances fondamentales qui constituent le « mythe » familial. Au travers de ses règles, chaque famille impose à ses membres ses espoirs, ses doutes, ses projets, dans certaines de façon explicite et directe; dans d'autres ce ne sera permis que par allusions, de façon indirecte; dans d'autres enfin, il faudra pour pouvoir le faire créer des situations extraordinaires de crise, de deuil. L'expression normalement admise dans certains groupes familiaux sera la parole mesurée; dans d'autres le discours brutal émaillé d'expressions violentes ou d'injures accompagnées de gesticulations véhémentes; dans d'autres enfin, il faudra pour se faire entendre recourir aux passages à l'acte et aux violences physiques. Les règles déterminent aussi la place et le rôle de chacun dans les circonstances les plus courantes de la vie familiale, interférant ainsi avec les sous-systèmes, en fixant qui peut et doit assurer telle ou telle fonction (soins, autorité vis-à-vis des enfants, organisation des tâches domestiques, gestion des ressources, etc.) Les règles concernent enfin le comportement global de la famille, en particulier dans ses relations avec l'extérieur. D'elle dépendra que la famille soit fermée, repliée sur elle-même ou, au contraire, ouverte aux influences et ressources extérieures. L'ensemble des règles est banalement considéré et nommé par les membres de la famille comme des « habitudes » tissant la trame de la vie quotidienne, ce qui explique la difficulté d'en changer. Pour le travailleur social, il est intéressant d'observer si les règles clairement énoncées, voire « claironnées », au cours d'entretiens, coïncident avec les comportements. Tel le père, par exemple, affirmant haut et fort: « Chez moi, c'est moi qui fais la loi », ne lèvera pas le petit doigt pour calmer ses gamins turbulents qui perturbent l'entretien, et s'il est invité à intervenir, on constate qu'il n'a aucune autorité sur ses rejetons.

1. « Dynamique familiale normale et pathologique », in *Interprétation*, vol. 4.

Sous-systèmes

Constitués, nous l'avons vu, d'individus de même génération assumant les mêmes fonctions, ils sont le lieu d'application de règles particulières qui les justifient et les confirment. En retour, la fonction et la désignation de chaque sous-système justifie et légitime l'application de ces règles. Chaque sous-système est normalement séparé du reste de la famille par une frontière perméable mais sélective, c'est-à-dire qui permet les échanges dans les deux sens, mais s'oppose au passage de certaines informations ou activités qui lui sont propres. Par exemple, lorsqu'un enfant dit à ses parents: « Je vous ai entendu discuter hier dans votre chambre, de quoi parliez-vous? », l'un des parents marquera l'existence de la frontière entre le sous-système conjugal et le sous-système fratrie en répondant: « Écoute, nous discutons de choses qui sont les nôtres et qui ne te regardent pas. » Si, dans la même famille dont les enfants sont déjà adolescents, n'importe qui peut entrer dans la salle de bain, alors même que quelqu'un d'autre s'y trouve, il y a absence de frontière, non respect de l'intimité des générations (adultes/enfant) et des personnes. Si la présence d'un adulte est acceptable et même nécessaire pendant la toilette d'un petit enfant, elle devient voyeurisme inacceptable pour un adolescent, surtout s'il s'agit d'une présence du sexe opposé. On voit resurgir ici le problème des territoires. Même lorsqu'il s'agit d'un territoire commun comme la salle de bain, la nécessité de règles d'utilisation apparaît pour sauvegarder les prérogatives auxquelles chaque sous-système et chaque individu peut prétendre. *A fortiori* le territoire propre à un sous-système doit lui permettre d'y appliquer les règles qui lui sont particulières. Par exemple, le « coin jouets » ou la chambre d'un enfant, s'ils ne doivent pas contrevenir à la règle d'ordre et de propreté qui régit l'ensemble du territoire familial, doit permettre à l'enfant d'y établir peu à peu ses propres règles d'utilisation et de disposition. Maman pourra de temps en temps demander à y jeter un coup d'œil, mais ne devra pas se permettre d'intervenir en l'absence du « propriétaire » pour jeter les « cochonneries qui ne servent à rien », objets qui ont peut-être beaucoup de valeur pour l'enfant. De la même manière, la chambre des parents, territoire du sous-système conjugal, doit être interdite aux enfants en l'absence d'autorisation. Ainsi, la notion de « frontière » coïncide avec la notion de permis/interdits et donc avec les règles dont elle reflète l'application.

Minuchin qui a fait du concept de « structure » la base théorique de sa méthode distingue trois sortes de frontières:

– *Frontières fonctionnelles perméables, claires.* Elles permettent l'expression dans les deux sens, des sentiments et des besoins, d'un sous-système à l'autre, ainsi que la négociation cohérente des réponses souhaitables. Chacun sait de

façon précise ce qui lui est permis et ce qui lui est interdit. Ce type de frontière permet à la fois l'évolution de chacun et la stabilité de l'ensemble.

– *Frontières rigides imperméables*. Elles interdisent toute négociation ou remise en cause. Elles se traduisent par des interdictions/ukases sans contestation ni discussion possibles. L'expression des besoins et aspirations individuelles y est ignorée. Ce type de frontière existe dans les familles « rigides » où l'évolution des jeunes est quasiment impossible sans difficultés ou apparition de symptômes.

– *Frontières floues, diffuses, enchevêtrées*. Elles correspondent à une confusion des rôles. Personne ne sait de façon précise ce qu'il peut se permettre, où sont les limites. Tout le monde peut intervenir à propos de tout et de n'importe quoi. Certains enfants sont chargés de responsabilités parentales tandis que les adultes se conduisent comme des gamins irresponsables. Ce type de frontière est fréquent dans les familles « à problèmes multiples » que connaissent bien les travailleurs sociaux.

Pour Minuchin, les sous-systèmes « *peuvent se former selon la génération, le sexe, les intérêts, les fonctions et les rôles* ». Il distingue dans une famille fonctionnelle :

– *le sous-système conjugal*, constitué d'un homme et d'une femme qui ont choisi d'abandonner une part de leur liberté pour s'adapter l'un à l'autre, vivre ensemble et, dans la plupart des cas, fonder une famille. Il leur faut trouver et entretenir des ressources de tous ordres nécessaires à la pérennité de leur couple, et organiser les tâches indispensables à leur existence commune. Outre le sentiment amoureux et les relations sexuelles, ils doivent être l'un pour l'autre source de satisfaction, appui et recours crédible en cas de difficultés ;

– *le sous-système parental* se superpose au précédent lorsque naît le premier enfant. Il ne doit ni se confondre avec lui, ni provoquer sa disparition. Il a pour fonction essentielle de répondre aux besoins de nourriture, de protection, de socialisation des enfants. Minuchin, qui l'appelle « centrale de responsabilité et décision », en souligne la difficulté en écrivant que « les parents ne peuvent protéger et guider sans en même temps contrôler et restreindre. Les enfants de leur côté ne peuvent se développer sans en même temps rejeter et attaquer, le processus de socialisation étant obligatoirement conflictuel² » ;

– *le sous-système des enfants ou fratrie*, dont la fonction est d'être le lieu d'épanouissement et de maturation progressive des jeunes, « premier laboratoire où ceux-ci peuvent faire l'expérience de relations avec des pairs³ », à condition de

ne pas être enfant unique. Chaque enfant aura tendance à appliquer plus tard à l'extérieur, d'abord à l'école puis dans sa vie d'adulte, le type de comportement déjà expérimenté dans la fratrie. Dans les fratries nombreuses, on voit parfois poindre un sous-système des aînés qui se voient déléguer une part du pouvoir parental vis-à-vis des plus jeunes (les aider à s'habiller, les accompagner à l'école...), ce qui, en soi, n'a rien de nocif, à condition de ne pas demander à ces aînés d'assumer des responsabilités d'adultes ou de les empêcher, faute de temps, de pouvoir « vivre leur vie » d'adolescent, c'est-à-dire de ne plus pouvoir consacrer l'énergie et le temps nécessaires aux acquisitions de leur âge ;

– *le sous-système grand-parental*, que Minuchin ne relate pas dans l'ouvrage référencé ci-dessus, a dans notre société une importance suffisante pour être retenu dans sa double fonction de « mémoire de famille » et de recours éventuel pour les petits enfants en cas de difficultés avec les parents. Ce sous-système, en réalité double – grands-parents maternels d'un côté, grands-parents paternels de l'autre –, permet en effet aux enfants de se situer dans le temps en leur racontant les moments importants de l'histoire familiale, ainsi qu'en leur donnant des informations et des anecdotes sur l'enfance et la jeunesse de leurs propres parents. Ainsi, ils fournissent aux enfants leurs « racines » et les éléments du mythe familial dont on a vu qu'il constituait une part de l'identité de chacun des membres du système. Par ailleurs, généralement libérés des contraintes de la vie active, disposant de temps, ils peuvent être un recours utile pour relativiser d'éventuelles tensions/difficultés entre parents et enfants. Il leur est d'autant plus facile de prendre du recul par rapport à ces situations qu'ils n'ont pas la responsabilité directe et entière de l'éducation des jeunes.

Sous-systèmes dysfonctionnels

À côté de ces sous-systèmes « fonctionnels » répondant de façon satisfaisante à des besoins bien déterminés, il en existe d'autres « dysfonctionnels », ou « pervers » selon certains auteurs (Jay Haley), qu'il est aisé d'observer dans la plupart des familles clientes des services sociaux. Les situations répétitives de certains couples instables, fréquents dans ces milieux, en offrent un bon exemple. On est étonné de voir que celui ou celle qui reste l'élément stable de ces couples successifs et fugaces, se retrouve toujours dans les mêmes difficultés avec le même type de partenaire alcoolique, violent, instable, irresponsable... À y regarder de près on s'aperçoit que cet élément stable a conservé une relation avec l'un des parents (père ou mère) en réalité bien plus importante que ce qui le lie avec ses différents partenaires. Ceux-ci ne sont que le troisième élément d'une triade qui, elle, fonctionne selon des règles parfaitement stables et bien établies. C'est ce constat qui a amené à considérer la triade, ou triangle, comme le plus petit des

1. Salvador Minuchin, « Famille en thérapie », chap. II, in *Un modèle familial*, Delarge, Paris, 1979.

2. *Ibid.*

3. Walter Toman, *Constellations fraternelles et structures familiales*, ESE, 1987.

systèmes: on peut changer un des éléments, il continue à fonctionner de la même façon. C'est Bowen qui a théorisé ce phénomène de la triangulation (1957): « La relation entre deux personnes (diade) est émotionnellement instable, elle a des capacités réduites d'adaptation quand elle doit faire face à l'angoisse et aux tensions de la vie... Quand l'intensité atteint un certain degré, il devient prévisible que ce premier couple récupère une tierce personne dans son problème émotionnel... Tout se passe comme si l'angoisse se diluait quand elle (la personne qui supporte le moins la tension) passe de l'une à l'autre des trois relations qui existent dans un triangle. Ce triangle est donc plus stable et plus souple qu'un couple¹. » Caplow de son côté affirme: « Il suffit de trois éléments pour établir une identité collective capable de survivre au remplacement de l'un de ses membres². » Ce phénomène de triangulation est fréquent dans de multiples situations de couple où l'un des deux tente d'échapper à la tension en « triangulant »:

– Soit un membre de sa propre famille, comme on vient de le voir, ce qu'illustre la menace brandie dès les premiers conflits d'un jeune couple: « Si c'est comme ça, je retourne chez ma mère! »;

– Soit un membre très proche de la famille nucléaire, dont on constate qu'il est souvent l'enfant, plus ou moins inconsciemment complice. Constat qui a amené plusieurs praticiens (Whitaker entre autres) à relativiser le schéma œdipien. Selon eux, l'enfant s'intéresse très tôt, et se sent concerné, par la relation entre les parents autant sinon plus qu'à sa propre relation avec le parent du sexe opposé;

– Soit une personne étrangère à son système familial: amant/mâîtresse, copain/confident, voire même un intervenant social;

– Soit enfin un « objet » susceptible de lui procurer les satisfactions qu'il ne trouve pas auprès du partenaire: alcool, drogue, activité artistique ou travail, dès lors ces activités deviennent quasi exclusives de tout autre sujet d'intérêt.

La triangulation concerne très directement le travailleur social dans la mesure où le client qui vient lui exposer des problèmes relationnels dans sa vie de couple ou de famille va inconsciemment, ou consciemment, tenter d'en faire un allié qui le « comprend » et lui confirme que ses raisons sont les bonnes. Le risque de se laisser « piéger » dans une alliance avec le client en question est d'être automatiquement disqualifié par les autres membres de la famille et donc réduit à l'impuissance. Il faut se rappeler que Freud avait lui aussi signalé l'importance du triangle œdipien. Peut-être faut-il voir dans l'antériorité de ce triangle « primitif » pour chaque individu, l'explication du fait que, selon Bowen, le triangle « est la molécule ou l'élément de base de tout système émotif, qu'il s'agisse de la famille

ou de n'importe quel autre groupement¹ ». Le corollaire de ce postulat est que tout système peut être analysé en termes de triangles, et l'on peut observer dans toute famille un *triangle majeur* fort important pour l'intervenant social, attendu que c'est à l'intérieur de ce triangle que circule le maximum d'informations ou d'affects, là où s'opèrent les interactions les plus nombreuses et les plus importantes. Selon de nombreux auteurs, si l'on arrive à modifier la dynamique de ce triangle, l'ensemble du système s'en trouvera changé. De ce triangle comprenant les membres les plus importants de famille, Bowen écrit: « Si le thérapeute peut demeurer au contact des émotions des membres les plus importants de la famille, tout en se tenant relativement en dehors de l'activité émotive qui sévit à l'intérieur de ce triangle central, la fusion qui existe de tout temps entre les membres de la famille commencera à se résoudre. Tous les membres vivant sous le même toit effectueront ensuite automatiquement un changement par rapport aux deux parents, ceux-ci étant généralement inclus dans le triangle majeur². » Jay Haley précise qu'un triangle devient « pervers » lorsque:

– L'un des partenaires appartient à une génération différente de celle des deux autres;

– Ce même partenaire établit une coalition avec l'un des deux autres, contre le troisième;

– Cette coalition bien que réelle est niée par les deux partenaires si elle est évoquée en leur présence³.

Précisons ici, qu'une coalition diffère d'une alliance, dans la mesure où elle est un processus stable d'actions dirigées contre un partenaire, alors que l'alliance est une tactique passagère, changeante, qui lie deux des partenaires en fonction des circonstances et des objectifs qu'ils peuvent avoir momentanément en commun. Minuchin reprendra le même concept en parlant du triangle rigide, généralement formé du couple parental et d'un enfant, chacun des adultes s'efforçant de placer ce dernier en position d'allié, de bouc émissaire ou de patient désigné. Cependant la présence des deux parents n'est pas obligatoire et le travailleur social a de nombreuses occasions d'observer des triangles tout aussi « pervers » formés d'une grand-mère coalisée avec sa petite-fille contre sa propre fille, qu'elle met dans l'impossibilité de remplir son rôle maternel en la critiquant sans arrêt; ou d'une mère coalisée avec son propre fils contre le père qualifié de « *bon à rien* » (dans cette situation l'adolescent est généralement « parentifié », la mère lui confiant certaines responsabilités qui devraient normalement revenir au père). On peut aussi trouver un sous-système grand-père

1. Murray Bowen, *La différenciation du soi*, op. cit., pp.84-87.

2. *Ibid.*

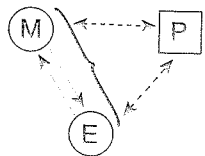
3. Paul Watzlawick, *Sur l'interaction*, op. cit., pp. 60-82.

1. Murray Bowen, *La différenciation du soi*, ESF, pp. 25 et 84.

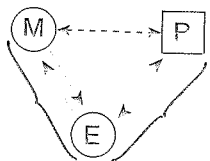
2. Theodore Clapow, *Deux contre un – Les coalitions dans les triades*, ESF, Paris, 1984, pp. 20-21.

allié de sa belle-fille contre son propre fils dont il conteste ou tourne en ridicule toutes les initiatives, usurpant la fonction paternelle.

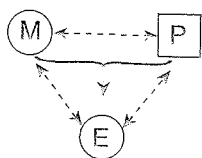
Si les possibilités de structuration triadique à l'intérieur du système familial sont multiples, on remarque la fréquence avec laquelle un enfant se trouve inclus dans les triangles dysfonctionnels. C'est que ces derniers apparaissent souvent sur fond de désillusion conjugale. L'un des parents, généralement la mère, reporte alors sur l'enfant les attentes affectives et le capital de confiance que le conjoint n'a pu satisfaire. L'enfant a dès lors des chances de se trouver face à une maman chaleureuse, attentive à ses moindres mimiques, prête à satisfaire ses moindres besoins et confronté à un père irrité de voir sa femme dépenser des trésors de tendresse et d'activité dont il s'estimera frustré: « *Depuis que ce gosse est là, tu ne t'occupes que de lui!* », le bébé a ainsi quelques raisons de réagir par des pleurs ou des hurlements dès que le père l'approchera. Ainsi, la structure ébauchée d'un triangle pervers va progressivement se structurer et « s'enrichir », si l'on peut dire, d'un programme secret, vraie délégation maternelle pouvant se formuler ainsi: « *Tu ne deviendras pas comme ton père, tu seras l'homme idéal dont j'ai rêvé mais que je n'ai pas eu* » ou bien si l'enfant est une fille: « *Méfie-toi des hommes, on est toujours déçue avec eux.* » Comment l'avenir de l'enfant pourrait-il ne pas être influencé, obéré, par un tel programme, résultat de l'expérience négative de la mère et de ses propres sentiments? Cet exemple ne schématise pas la seule éventualité de structuration dysfonctionnelle de la triade primitive. Trois possibilités sont envisageables du fait que l'enfant va progressivement prendre conscience de la situation et de son pouvoir:



– *Enfant soutien/protecteur* d'un des parents avec qui les relations sont bonnes, mais dont il subira l'influence et intégrera les valeurs;



– *Enfant arbitre*, alternativement allié de l'un et de l'autre des parents selon les circonstances et les avantages qu'il peut en tirer, ce qui lui confère un énorme pouvoir sur le couple. Les relations sont bonnes avec les parents, chacun s'efforçant de le conserver comme allié;



– *Enfant patient désigné*, victime de la coalition des parents qui voient en lui le « bouc émissaire » responsable de toutes leurs difficultés, mais qui mobilise leur attention et leur énergie, devenant ainsi le garant d'une stabilité illusoire du couple. Les relations sont mauvaises entre tous les partenaires.

Ces diverses éventualités dépendent pour une part des « réponses » que l'enfant va donner aux attentes des parents. Réponses d'abord instinctives, inconscientes qui, favorisées ou provoquées par les autres partenaires, vont devenir des comportements attendus, habituels. L'enfant se trouve ainsi investi d'un rôle spécifique, on dit aussi idiosyncrasique parce qu'il dépend étroitement de ses caractéristiques propres. Par exemple, le bébé dernier-né d'une famille est le seul à avoir des cheveux roux ce qui attire l'attention et provoque des plaisanteries des parents et du reste de la fratrie. Si ce mode relationnel perdure, l'enfant a quelques chances de devenir « le clown » familial. En faisant rire les autres il mobilise leur attention, y trouve un moyen de s'affirmer et répond à ce qu'il croit qu'ils attendent de lui. Il arrive que ces rôles spécifiques aient une influence, qui déborde largement le cadre du triangle majeur dans lequel ils se trouvent, et influencent toute l'économie du système. Voici les plus fréquents:

– Le mouton noir, bouc émissaire: ses comportements opposants, provocateur, marginaux, lui font attribuer toute la responsabilité des difficultés familiales. En dérivant sur lui les tensions et angoisses, il contribue puissamment au maintien de l'homéostasie du système;

– La victime consentante se présente fréquemment comme le souffre-douleur, sacrifié volontaire pour le bien-être et le bonheur des autres. En réalité, il les manipule par ses chantages affectifs et l'étalage quelque peu exhibitionniste de ses souffrances et de son mal-être. C'est ce qu'on appelle le pouvoir des faibles;

– Le juge, arbitre, médiateur: analyste chroniqueur pointilleux de la vie et des difficultés familiales, il prétend en donner une description objective, neutre et juste. Il tire argument de cette soi-disante neutralité pour se tenir soigneusement à l'écart des problèmes, et mener une petite vie tranquille sans implication réelle.

– Le sphinx, silencieux, mystérieux, mais laissant entendre qu'il « sait des choses » ou détient des secrets dangereux pour la famille ou certains de ses membres. Il s'en sert comme moyens de chantage en procédant par allusions ou sous-entendus, ce qui lui confère un redoutable pouvoir;

– L'éternel malade, toujours « mal fichu », jamais en forme, se plaignant sans cesse de sa santé défaillante et collectionnant des maux plus ou moins graves, d'allure souvent psychosomatique. Il constitue parfois le véritable centre de la famille, tous les autres dépensant attention, affection et énergies pour améliorer son sort. Il arrive aussi qu'un des membres du système, estimant excessifs cette mobilisation et les bénéfices qu'en retire le malade, lui voue une solide haine/jalousie;

– Le parfait, toujours conforme à ce que les autres attendent de lui, sans jamais exprimer irritation ou désir personnel, est considéré par les parents, lorsqu'il s'agit d'un enfant, comme l'enfant idéal. Il en tire d'importants bénéfices narcissiques qu'il doit payer par l'étouffement de ses aspirations et projets personnels.

ce qui risque d'en faire un adulte dépendant. Mais il arrive aussi qu'il rejette ce masque trop lourd et adopte un comportement réactionnel qui désarçonne le reste de la famille, ce qui se produit généralement au moment de l'adolescence.

Chaque famille poursuit des objectifs et des buts qui lui sont propres

Ces objectifs peuvent être définis de façon globale :

- Continuer d'exister en tant que totalité, en conservant une identité collective conforme à l'image que la famille se fait d'elle-même (mythologie familiale) ;
- Permettre l'évolution (croissance/maturation) de chacun de ses membres, c'est-à-dire satisfaire leurs besoins et aspirations.

À partir de là apparaissent une multitude d'objectifs dont beaucoup concourent en réalité au maintien de la vie du système et dont il apparaît qu'ils sont difficilement prévisibles. C'est que les systèmes vivants disposent d'une précieuse propriété : l'équifinalité, que Bertalanffy définit comme possibilité pour un système d'atteindre un but qui lui est propre, quelles que soient les conditions initiales et la diversité des chemins pour y parvenir. Cette loi, qui est un constat d'imprévisibilité, n'est pas en contradiction avec la loi d'interdépendance d'un système avec sa « niche écologique » ; elle signifie simplement que chaque système utilise les ressources de son environnement et surmonte les obstacles qui s'y trouvent en utilisant des cheminements et des moyens en étroite relation avec ses caractéristiques génétiques, biologiques, structurelles, psychologiques, ainsi qu'avec son propre système de valeurs en ce qui concerne les systèmes humains. Ce phénomène « d'auto-référence » fait qu'un système vivant est capable de se construire, d'évoluer, de se réparer le cas échéant, sans jamais perdre son identité.

Équifinalité et auto-références ont évidemment à voir avec les propriétés d'autorégulation, d'homéostasie, de morphogenèse, dont elles constituent d'une certaine manière le cadre. C'est ainsi qu'un comportement précis ne trouvera son sens et ne pourra être qualifié selon ses effets de rétroaction « négative » (stabilisatrice) ou « positive » (créatrice d'un nouvel état) qu'en fonction du contexte familial, lequel résulte des caractéristiques essentielles du système.

De ces quelques considérations découlent une règle pour le travailleur social : il doit, chaque fois que cela est possible, tenter de susciter les aptitudes morphogéniques, autrement dit, faire appel aux potentialités créatives des membres de la famille. Les avantages en seront que les solutions imaginées, élaborées par eux auront infiniment plus de chances d'être acceptées, parce que répondant aux exigences auto-référencielles familiales. On sait *a contrario* que les solutions proposées/imposées par un étranger, quel que soit son statut, sont rarement appliquées. Par ailleurs, cette démarche procure à la famille un sentiment d'initiative

et de liberté, au lieu de se sentir contrainte d'adhérer à des projets qui lui restent étrangers, entraînant passivité, sentiment de dépendance, d'infantilisation, et créant à la longue ce qu'on appelle la « mentalité d'assistés ».

Le travailleur social doit être attentif au fait que crises familiales et comportements/symptômes apparaissent dans le décalage/contradiction entre le but collectif « mythologique », souvent lié au maintien homéostatique, et les besoins/objectifs individuels d'un des membres du système, besoins qui réclament des changements (morphogenèse). Ce n'est pas un hasard si l'adolescence est particulièrement propice à l'apparition de difficultés et de symptômes divers. Elle est la période où l'un des membres aspire à une distanciation des valeurs familiales et à une relative indépendance. Toute famille connaît ainsi des « cycles de vie » où buts collectifs et buts individuels entrent en contradiction et contraignent à changer règles et rôles sous peine de dysfonctionnements, voire d'apparition de comportements symptômes (voir pages 90-91).

Une famille plus ou moins ouverte, plus ou moins fermée

Elle possède, comme tout système, une frontière extérieure repérable aux limites relationnelles qu'elle impose avec les systèmes voisins ; frontière parfois matérialisée par une clôture opaque et défensive entourant la maison. La frontière d'une famille doit être suffisamment perméable pour permettre les échanges indispensables à sa survie. Une famille totalement « coupée » de l'extérieur, vivant en complète autarcie, est difficilement imaginable. À l'inverse une famille dont tous les membres vivraient à l'extérieur finirait par ne plus être qu'un agglomérat d'individus en réalité étrangers les uns aux autres. Entre ces extrêmes tous les degrés sont possibles :

Familles fermées

Leur caractéristique essentielle est le repli sur soi et la limitation maximale des échanges avec l'extérieur. Ne sont acceptées que les relations indispensables : travail d'un ou des parents parce qu'il faut bien gagner sa vie, scolarité des enfants parce qu'obligatoire, achats qu'on ne peut éviter... Les activités extérieures non utilitaires (sorties, loisirs, spectacles) de même que les relations, informations et conseils du voisinage ou provenant d'étrangers, sont *a priori* suspects, dangereux donc ignorés, refusés, d'où un appauvrissement et un isolement peu favorables à l'évolution des membres de la famille. Le mythe familial est fortement marqué du sentiment d'union et de défensivité. Nulle part ailleurs il n'est affirmé avec autant de force que dans ces familles, qui paradoxalement mettent en péril leurs propres

membres en s'opposant à leur évolution. Confrontées à des problèmes ou des difficultés, elles s'efforceront de les résoudre par leurs propres moyens et ne solliciteront une aide extérieure qu'en toute dernière extrémité. Une des « solutions » qu'elles adoptent fréquemment est le rejet pur et simple de celui des membres qui, à tort ou à raison, leur apparaît comme la cause de leurs difficultés. Il va de soi qu'elles opposeront au travailleur social une pseudo mutualité massive, des attitudes de repli et de méfiance. Deux variétés de familles fermées sont observables :

a) Familles rigides

Les maîtres-mots y sont : autorité, tradition, fatalité. Règles et frontières y sont fixées une fois pour toutes. Chacun a un territoire et des activités bien définis et connus de tous. Les parents, qui sont à jamais « ceux qui ont l'expérience et qui savent », sont en réalité en escalade symétrique, sans qu'il leur soit possible de métacommuniquer sur leur relation et sans que l'un d'eux accepte clairement responsabilité et leadership avec le risque de blâme que cela comporte. Chacun dans ces familles disqualifie les messages des autres et même les siens propres, le souci premier étant de contrôler l'autonomie de l'autre et de l'empêcher de s'émanciper. Le « champion » qui maîtrise le mieux ce mode relationnel disqualifiant est l'enfant psychotique qui s'auto-disqualifie avant même que ses parents puissent le faire. Mara Selvini Palazzoli a défini ce type de systèmes comme « familles à transactions schizophréniques ». Les deux règles majeures y sont : « Il est interdit de définir la relation » et « Il est interdit de quitter le terrain familial d'affrontement » ;

b) Familles enchevêtrées ou centripètes

Tous les membres y sont reliés par des liens émotionnels si puissants que le comportement de l'un affecte tous les autres. Le concept bowenien de « moi collectif familial indifférencié » rend bien compte de cette réalité où chaque individu tend à n'être qu'une cellule non autonome d'un « organisme famille ». Contrairement à ce qui existe dans les familles « rigides », rôles et frontières y sont plus flous. L'enfant jusqu'à quatre-cinq ans y est surprotégé, surinvesti comme « objet » de la famille, bien plus que pour lui-même. Son autonomie (différenciation du Soi de Bowen) est problématique, son départ après l'adolescence difficile et toujours vécu comme une amputation, et ce, d'autant plus que dans ces familles toute tentative de différenciation est suspecte et que le seuil de tolérance aux conflits est très bas. Les relations sont complémentaires avec un père généralement dominant et une mère en position basse. Affects et sentiments ne peuvent s'exprimer que sur un mode primaire, la violence est fréquente : enfants battus, violences sexuelles, incestes. On y trouve aussi des troubles psychosomatiques.

Ces familles sont particulièrement intolérantes aux interventions extérieures, y opposant une fermeture totale pouvant aller jusqu'à l'intimidation et aux menaces.

Dans les situations graves où il faut recourir au placement d'un enfant, les parents se montrent hyper-impliqués, violemment revendicateurs, parasitant l'institution par des scénarios qui leur sont familiers : incohérence, confusion, violence.

Familles normalement ouvertes

Heureusement les plus nombreuses, considérées comme « normales », saines, fonctionnelles, leur frontière est suffisamment consistante pour éviter tout risque de confusion avec les systèmes environnants et suffisamment perméables pour leur permettre d'intégrer informations et ressources extérieures compatibles avec leurs caractéristiques. Il en résulte un enrichissement et de plus larges possibilités d'adaptation aux circonstances fussent-elles difficiles. Le droit à la différence y est reconnu, l'expression des sentiments, désirs, projets, admis. Lorsque surviennent des conflits, ils sont clairement abordés et résolus par le dialogue et la négociation. L'organisation du temps, de l'espace et des tâches y est claire mais souple, adaptée aux individus et aux circonstances. Quoique bien réel, le sentiment d'appartenance n'empêche pas la participation des membres à des activités et relations extérieures. Les enfants y acquièrent une autonomie assortie d'une éducation de la responsabilité qui les conduit à être réellement adultes et à pouvoir quitter leur famille sans rupture ni conflit. Ils conservent avec elle des liens d'affection sans dépendance, libres de toute culpabilité comme de toute haine, contrairement à ce qui se produit dans les familles fermées ou exagérément ouvertes.

Familles exagérément ouvertes

Le repérage entre qui est de la famille et qui n'en est pas y est difficile. Le travailleur social a les plus grandes difficultés à la rencontrer dans sa totalité, un ou plusieurs de ses membres sont absents, ou bien il se trouve en face d'inconnus, voisins, copains de passage, collatéraux en visite, etc., qui n'hésitent pas à intervenir et à donner leur opinion sur ce qui se passe dans la famille. Certains vont même jusqu'à donner des conseils aux parents alors qu'eux-mêmes se trouvent dans des situations confuses. La règle familiale est : « Chacun pour soi. » L'absence de règles précises et d'organisation permet une liberté anarchique qui se traduit par un va et vient continu d'individus essentiellement motivés par des intérêts matériels immédiats (« Y'a quelque chose à bouffer dans le frigo? », « Tu peux me filer un peu de fric? », etc.) C'est la famille « hall de gare » où chacun surgit et disparaît à l'improviste, sans explications. On les appelle également « familles chaotiques ». Il va de soi que le sentiment d'appartenance y est des plus vagues, que personne ne compte réellement sur les autres en cas de difficultés, pas plus d'ailleurs que quiconque n'est prêt à s'impliquer pour aider

un autre membre, ce qui rend difficile, parfois impossible, une intervention « familiale » cohérente. Minuchin a appelé ces familles: « désengagées », « centrifuges », étant donné l'orientation extérieure dominante de leurs membres. Les enfants y acquièrent une autonomie précoce, sans maturité suffisante débouchant difficilement sur une adultisation réelle. Ils deviennent des adultes habitués à « se débrouiller » dans l'immédiat et sans perspectives d'avenir ni projets cohérents. Deux catégories de symptômes sont fréquemment observables dans ces familles:

– Inadaptation sociale: difficultés scolaires, agressivité, passages à l'acte, grossesses prématurées, prostitution, délinquance variée;

– Troubles psychosomatiques et psychiatriques.

Quelle qu'en soit la forme, ces symptômes ont pour fonction de maintenir une apparence de cohésion, en particulier du couple parental, qui retrouve une pseudo entente pour se plaindre ou s'activer autour de l'enfant « mauvais » ou « malade ».

Ces familles constituent statistiquement une part importante de la clientèle des travailleurs sociaux, souvent appelées « familles à risques multiples » ou encore « multi-assistées », car elles mobilisent de nombreux intervenants pendant de longues années. Certaines sont d'ailleurs parfaitement adaptées à « l'assistantat »; les travailleurs sociaux font partie de leur environnement relationnel, on pourrait presque dire qu'ils font partie de la famille.

Famille et société

Structure intermédiaire entre l'individu et la société, la famille ne peut rester à l'écart des impératifs (les lois), des grands courants de pensée et d'évolution de mode de vie, et des pressions multiples que la société exerce sur les familles, y compris les plus fermées, par l'intermédiaire des médias, télévision en particulier. De nombreux auteurs, ethnologues, sociologues, historiens ont d'ailleurs montré que la famille a revêtu de nombreuses formes au cours des siècles (en France: Philippe Ariès, André Burguière, Pierre Bourdieu). Sans évoquer les familles polygyniques ou polyandriques que connaissent d'autres civilisations, on sait que la famille « nucléaire » – père, mère, enfants –, largement répandue, présentée comme une sorte de prototype, n'est en réalité qu'un modèle parmi d'autres (Shorter en fait une « invention » du XIX^e siècle). Pour s'en tenir à la seule Europe on peut repérer les formes successives suivantes. La famille « patriarcale » d'origine rurale regroupe sur le *domus* (exploitation familiale) une vaste parentèle, et même des étrangers y travaillant. À sa tête le *pater familias*. S'il n'a pas exactement droit de vie et de mort comme son modèle romain, il dispose d'un pouvoir sans

partage. Cette structure familiale a perduré jusqu'à la guerre 14-18. La famille des années 20, « les années folles », lui fait suite. L'homme y reste chef de famille et père nourricier, mais la femme « s'émancipe » dans bien des domaines, en particulier professionnel. Dans les années 60 apparaît la famille dite scandinave marquée d'une philosophie de libération des individus; règles et normes, officialisation du mariage, répartition des rôles selon le sexe, etc., y deviennent accessoires. Elle marque ce que Louis Roussel a nommé « *le crépuscule des pères* ». On en arrive enfin aux formes largement répandues de nos jours: familles monoparentales où le « chef de famille » est la mère dans 90 % des cas, qui assume seule les soins et l'éducation des enfants; familles « recomposées » ou « néo-parentales », où chacun des conjoints amène avec lui les enfants d'une (ou de plusieurs) union précédente. On retrouve par ailleurs l'incidence de techniques biologiques qui confrontent le travailleur social à des situations jusque-là totalement inconnues: c'est ainsi qu'un enfant peut avoir un « père biologique » (donneur de sperme), un « père légal » qui l'aura reconnu et lui aura donné son nom, un « père éducateur », à la suite de la séparation de sa mère avec le père légal, qui sera celui qui pendant de longues années exercera effectivement la fonction éducative paternelle... à moins qu'une nouvelle mésentente du couple provoque le placement de l'enfant dans une famille d'accueil ce qui le dotera d'une quatrième figure de père. Laquelle de ces quatre figures paternelles aura été suffisamment intériorisée par l'enfant pour être un support d'identité et pouvoir l'inscrire dans une continuité? Bien d'autres facteurs socio-économiques et culturels seraient à évoquer, ce que ne permet pas le cadre de ce livre. De toute manière, il est clair que la famille ne peut être considérée comme un isolat. Que deviendra-t-elle à l'avenir? Bien malin qui pourrait le dire. Il n'est pour s'en convaincre que d'écouter les spécialistes:

« Nous entrons dans la zone du jamais vu » (Gérard Calot, directeur de l'Institut national d'études démographiques);

« Le monopole familial appelle des remises en cause, mais l'histoire de ses replis comme de ses conquêtes devrait convaincre nos utopies comme nos inquiétudes, de son inépuisable capacité de vie¹. » (André Burguière);

« La famille nucléaire ne sera dans l'avenir qu'une des formes d'unité familiale parmi beaucoup d'autre² » (Alvin Toffler);

« La famille dépouillée de son habit d'autoritarisme et des formes de respect les plus contraignantes, figure au hit parade des valeurs de la jeunesse³ » (Martine Segalen).

1. André Burguière, « La famille ancienne: une utopie rétrospective », in *Finie la famille? Traditions et nouveaux rôles – 5. Regards*, Autrement, 1992, pp. 220-228.

2. Alvin Toffler, *La 3^e vague*, Denoël, 1984.

3. Martine Segalen (coord.), *Jeux de familles*, Presses du CNRS, 1997.

En fait l'imaginaire contemporain accorde d'autant plus d'importance à la famille valeur refuge, valeur émotionnelle, qu'elle est moins pratiquée. La famille est une « *cosa mentale* » (Michel Maeffesoli, professeur à la Sorbonne, directeur du Centre d'Étude sur l'Actuel et le Quotidien).

Une lecture linéaire de l'influence de la société sur la famille risque d'aboutir chez le travailleur social à un sentiment d'impuissance et de défaitisme tel qu'on en a connu à la fin des années 60: « Tant qu'on n'aura pas changé la société, nos efforts ne servent à rien » d'où une attitude de renoncement dans l'attente d'un hypothétique « grand soir ». Deux remarques s'imposent ici:

– Les sociétés elles-mêmes s'efforcent de pallier les pressions et nuisances qu'elles font subir aux individus et aux familles par des « mesures sociales » dont les services et travailleurs sociaux sont précisément les agents. Politique sociale plus ou moins insuffisante ou mal adaptée, constamment à repenser, mais qui pourtant répond aux besoins les plus criants et permet à de nombreux individus et familles de survivre sans trop de dégâts, bien qu'on ait parfois le sentiment de se trouver face au tonneau des Danaïdes;

– On constate par ailleurs que face à des difficultés semblables, certaines familles s'en tirent mieux que d'autres, parce qu'elles disposent apparemment d'un potentiel d'adaptation meilleur et savent mieux mobiliser leurs ressources.

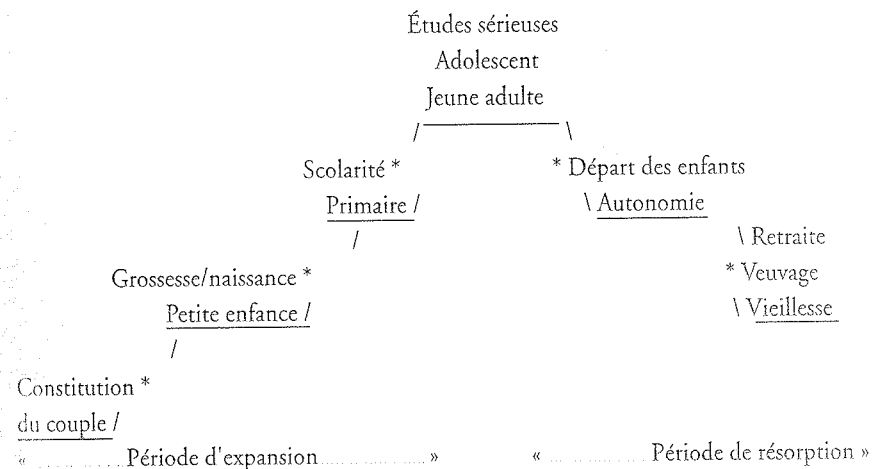
Ces deux remarques situent les deux versants de l'aide sociale: d'un côté un arsenal de « mesures » et d'aides matérielles adaptées (allocations, stages, RMI, assistances diverses, etc.), de l'autre une action psychologique et relationnelle propre à dynamiser l'énergie, le potentiel d'action et de créativité des individus et des familles. C'est ce versant qu'envisage bien entendu le présent ouvrage.

Cycles de vie et problèmes familiaux

Les contes de notre enfance se terminaient invariablement par: « *Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants* », formule laissant supposer que la vie se déroule comme un long fleuve tranquille. La réalité, hélas, est un peu différente. Tout groupe, y compris le groupe familial, connaît des moments de tensions et de crises. Tensions, problèmes, crises, voire pathologies, qui ne sont pas le fruit du hasard, mais surgissent lorsque le système est contraint pour une raison ou une autre de modifier son fonctionnement, ses règles ou même sa structure. Deux ordres de facteurs peuvent être à l'origine de tels changements. Les uns extérieurs au système: guerre, cataclysme, accident, chômage, etc. Les crises qu'ils provoquent sont alors imprévisibles, accidentelles et aboutissent

fréquemment à un renforcement de la cohésion du groupe. Les autres sont internes au système et sont liés à l'évolution d'un ou plusieurs de ses membres, en premier lieu les enfants.

Cette évolution obéissant à des lois bio-psychologiques bien connues, les crises qui en résultent sont dès lors prévisibles et liées à ce qu'Erick Erikson a décrit dans son ouvrage *Enfance et société* sous le nom de « *cycles de vie* » communs à toutes les familles, qu'elles soient originelles ou recomposées. Pour ces dernières s'ajoutent deux crises importantes tant pour les partenaires adultes que pour les enfants: celle de la séparation préalable des conjoints, puis celle d'un nouveau *modus vivendi* provoqué par l'éventuelle arrivée de nouveaux partenaires. Selon ce concept, la vie de tout groupe familial peut être considérée comme une série de paliers où le système connaît un état d'équilibre et de calme permettant à chacun de satisfaire ses besoins de manière suffisante. Mais entre ces paliers apparaissent des périodes de difficultés, de tensions, de conflits, voire de souffrance, qui signifient que certains membres ne trouvent plus à satisfaire leurs besoins les plus essentiels et contraignent consciemment ou non le système à changer. Deux éventualités se présentent alors: ou bien le groupe familial trouve en lui-même les ressources efficaces pour assumer les changements nécessaires et accède à un nouveau palier (cycle) pour une période plus ou moins longue; ou bien aucune issue satisfaisante n'étant trouvée, les difficultés iront croissant et de pseudos solutions apparaîtront sous forme de comportements déviants ou de symptômes divers, expressions de l'impérieuse nécessité de changement en même temps que de l'impossibilité pour le système d'y parvenir. Le schéma ci-dessous représente les cycles de vie observables dans la quasi totalité des familles.



* = Tension/crise

Le nouveau couple

La formation d'un couple est généralement considérée comme la rencontre d'un homme et d'une femme. Elle est en réalité, selon le mot de Carl Whitaker, « *la rencontre de deux délégués familiaux à la reproduction* ». Jay Haley remarque de son côté qu'humains et animaux partagent le même but primordial: rechercher un partenaire sexuel, s'accoupler, construire un nid, élever leur progéniture. Pourtant une différence notable les sépare: on observe chez les animaux une coupure stricte et définitive entre parents et jeunes dès que ceux-ci sont en âge de procréer, alors que chez l'homme, loin qu'il y ait coupure, on voit les parents intervenir à tous les stades de la vie de leurs rejetons. En fait, le couple, officialisé ou non est bien la rencontre de deux univers familiaux avec leur système de valeurs, leurs caractéristiques différentes, leurs habitudes comportementales, intériorisés en chacun des deux partenaires. La « lune de miel » des premiers temps de la rencontre privilégie la découverte émerveillée de l'autre, les rapports sexuels y ont une part importante qui occulte au moins passagèrement les différences. Faire l'amour dispense, au moins provisoirement, de réfléchir aux différences qui se révéleront inmanquablement par la suite ainsi qu'aux problèmes à résoudre qui sont pour chacun:

- se distancier des systèmes où il a jusque-là trouvé gratifications et sécurité: famille, bande de copains, etc.;
- négocier avec le partenaire les règles de fonctionnement et d'organisation indispensables à la vie du couple:
 - a) Trouver un répertoire affectif satisfaisant sur la base d'une intimité où la sexualité est prépondérante. Se mettre d'accord sur un « contrat » réciproque de fidélité/liberté;
 - b) Partager une vision de l'existence et des buts essentiels de la vie: avoir des enfants ou non, importance accordée à la réussite professionnelle, à l'argent, part consacrée aux loisirs, etc.;
 - c) Partager les tâches et responsabilités aux mieux des aptitudes et des goûts de chacun;
 - d) Établir un mode de relations suffisamment distancié avec chacune des familles d'origines et avec les anciens copains.

Les réponses apportées à ces divers problèmes ne doivent pas être négligées par le travailleur social, car chacune comporte des risques de dérapage et de conflits potentiels où l'on voit en particulier ressurgir l'influence de la famille d'origine de l'un des partenaires. De ce point de vue, plusieurs types de mariage, au sens affectif du terme, sont observables, par-delà la relation officielle ou de simple concubinage des deux partenaires.

Le mariage fuite

Ce sont généralement les filles qui y ont recours, y voyant le seul moyen de sortir d'une famille où elles sont, soit impliquées dans un conflit du couple parental, soit ligotées par un rigorisme autoritaire qui ne leur laisse aucune possibilité d'expression de leurs propres sentiments et désirs. Ce « mariage fuite » est plus une expression de contre-dépendance que d'indépendance réelle, aussi a-t-il peu de chances d'être harmonieux et viable. Il prend parfois la forme d'un « mariage de réparation » après une grossesse déclarée ou même après la naissance d'un enfant. Le partenaire masculin y est bien plus l'objet des fantasmes de liberté et d'autonomie de la jeune femme que celui d'un amour réel. Par ailleurs, pour ces jeunes filles souvent immatures, le fait de devenir mère nourrit l'illusion d'être enfin devenue une adulte autonome. Illusion qui éclate au grand jour devant leur incapacité à assumer tous les soins que réclame l'enfant. Il est alors fréquent qu'elles confient le bébé à leur propre mère qui accepte généralement avec empressement.

Le mariage cocon

Chacun croit y trouver celui ou celle qui va enfin lui procurer ce dont il estime avoir été privé pendant son enfance et adolescence: affection, sécurité, gratifications. Chacun attend ainsi que l'autre s'occupe exclusivement de lui et lui consacre la totalité de son affection, de ses attentions, de son temps, de ses efforts... sans que l'effleure l'idée d'une quelconque réciprocité. Un tel « contrat » implicite à sens unique ne peut bien évidemment que déboucher sur les plus noires désillusions. En vertu du principe énoncé par Bowen, selon lequel un immature se choisit un partenaire au moins aussi immature que lui, ce type de mariage est celui de deux enfants qui s'attendent à trouver chez l'autre le « parent » idéal qu'ils n'ont pas eu. Le conjoint n'y est pas choisi pour ce qu'il est réellement, mais comme une sorte de complément narcissique et fantasmé de soi-même.

Le mariage assurance vie

C'est le « beau mariage », autrefois courant dans les milieux où l'« on avait du bien », mariage qui d'ailleurs n'a pas totalement disparu dans certaines familles de la bourgeoisie. La valeur matérielle du patrimoine du conjoint en est la raison primordiale bien avant les sentiments. Les parents y jouent généralement un rôle actif en favorisant la rencontre des deux jeunes futurs époux et en prônant un mariage assorti d'un « contrat » en bonne forme, garantissant

l'avenir matériel de leur rejeton. La haute bourgeoisie entretient encore de véritables rituels: bals, rallyes et autres rencontres destinées à favoriser la découverte réciproque du « beau parti ». Si par chance l'entente affective et sexuelle est au rendez-vous, de tels mariages ont des chances d'être de solides réussites. Sinon, derrière le respect plus ou moins hypocrite des « convenances », chacun mène sa vie personnelle sans plus s'occuper du conjoint. Lorsqu'apparaissent de sérieuses difficultés, ces couples ont plus volontiers recours aux « hommes de loi » (notaires, avocats, huissiers) qu'aux travailleurs sociaux ou aux thérapeutes. Il s'agit avant tout de sauvegarder son patrimoine ou même de l'augmenter, à la faveur d'un divorce.

Le mariage épanouissement autonomie

Il existe fort heureusement et constitue la majorité des unions « sans histoire ». Il est l'apanage de personnalités suffisamment matures, capables de se distancier raisonnablement de leur propre famille pour s'engager dans une relation d'intimité avec un partenaire de leur choix, dont elles acceptent les différences sans craindre d'être absorbées dans une dépendance plus ou moins symbiotique.

Ce problème de maturité/immaturité est suffisamment essentiel dans le couple pour mériter qu'on s'y arrête. L'immaturité dans le langage courant signifie incapacité pour un adulte à s'adapter de façon positive et réaliste aux situations auxquelles il est confronté. On dit qu'il se conduit comme un enfant ou un adolescent attardé. Pour Donald W. Winnicott¹, l'immaturité est une caractéristique précieuse de l'adolescence. Elle est source de créativité, d'idées novatrices, de sentiments neufs et frais. En revanche, à l'exception des artistes qui ont besoin à leurs risques et périls, comme le montre la vie de beaucoup d'entre eux, de conserver ce capital de créativité, l'immaturité constitue un handicap pour l'adulte qui doit affronter avec réalisme les dures nécessités de l'existence. La notion d'immaturité est à rapprocher du concept de « personnalité pré-génitale », en référence aux stades de développement décrits par Freud depuis la petite enfance: oral, anal et génital – ce dernier caractérisant l'accession à l'état adulte. Murray Bowen de son côté parle de « non différenciation du soi », concept selon lequel l'individu immature reste « englué dans le moi collectif familial indifférencié ». Il reste au stade du « ON », sans accéder au stade du « MOI/JE » qui est celui de l'indépendance autonome. Pour Bowen, « les gens peu différenciés présentent un fort pourcentage de tous les problèmes qu'un homme peut rencontrer au cours

de son existence, y compris les maladies émotives et physiques, mauvaise adaptation sociale et toutes sortes d'échecs... Le SOI solide (dont les immatures sont dépourvus) est constitué à partir de croyances, de convictions, d'opinions et de principes clairement définis. À l'inverse le PSEUDO SOI n'est qu'un « faire semblant » qui dépend essentiellement des réactions des autres¹. Pour Bowen, le mariage est, dans un premier temps, l'échange de deux pseudo-soi où chacun s'efforce d'être conforme à ce qu'il croit que l'autre attend de lui, et la fusion émotionnelle est intense. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que chaque partenaire retrouve progressivement le fonctionnement qu'il avait dans sa propre famille. Lorsque le soi n'est pas suffisamment structuré, ce retour au comportement plus authentique provoque chez l'un des deux partenaires l'angoisse d'être dominé, absorbé. De ce « divorce émotionnel » peuvent résulter, toujours selon Bowen, trois alternatives: conflit conjugal; dysfonctionnement d'un des conjoints (violences, alcoolisme, dépression, etc.); ou encore, apparition de symptômes/problèmes chez un des enfants du couple. Connaissant les risques de triangulation dans un couple où règne l'insatisfaction², sachant par ailleurs que l'insuffisance de différenciation est en rapport étroit avec la famille d'origine, le travailleur social doit se demander face à un couple dysfonctionnel où est le « vrai mariage ». Il le trouvera souvent entre celui des conjoints qui supporte le plus mal la situation et l'un des membres de sa propre famille d'origine, généralement un de ses parents. Cette réintégration en tiers dans la vie du couple peut dans un premier temps n'être qu'allusive (« On voit que ta mère est passée hier, elle t'a encore monté la tête... » ou « Ah! tu ressembles bien à ton père, j'ai l'impression de l'entendre en t'écoutant », etc.) Mais progressivement celui, ou celle, à qui s'adressent ces remarques va prendre l'habitude, si rien ne change, d'aller retrouver cette mère, ce père, ou un autre membre de sa famille, pour lui confier ses doutes, ses déceptions, lui demander aide et conseil. À la longue, le vrai partenaire de vie auprès duquel il trouve refuge et réconfort, ne sera plus le conjoint mais ce membre « triangulé » de la famille d'origine, là sera désormais le « vrai mariage » affectif. Finalement, cette alliance risque de devenir « coalition » contre le conjoint jugé mauvais, incapable, irresponsable, pervers, etc., avec l'approbation du ou des parents « alliés » de leur enfant: « On te l'avait bien dit que ça ne marcherait pas... ça n'était pas un homme (une femme) pour toi », etc. Devant cette triangulation qui le rejette, le partenaire disqualifié n'a d'autre ressource que de chercher à son tour une possible triangulation susceptible de lui procurer compréhension, gratification, ou au moins

1. Murray Bowen, *La différenciation du soi – Les triangles et les systèmes émotifs familiaux*, ESE, 1999, pp. 30-32.

2. *Ibid.*, pp. 90-91.

1. Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, 2002.

plaisir, ce peut être une liaison affective ou sexuelle, le retour vers d'anciens copains, la fuite dans le travail, l'alcool, sans parler d'éventuels symptômes psychosomatiques (ulcère d'estomac, tachycardie, dépression, asthme, etc.)

Grossesse, naissance

Ce cycle marque la transformation de la dyade/couple en triade par la venue de l'enfant qui va profondément en modifier l'économie affective et relationnelle. En réalité on s'aperçoit que l'enfant est présent bien avant sa naissance:

- Soit qu'il constitue un des projets majeurs du couple comme aboutissement normal et souhaité de leur amour;
- Soit qu'il ait été la cause déterminante d'un « mariage réparation » (« Si je n'avais pas été enceinte on ne se serait pas mariés! »);
- Soit enfin que l'enfant soit espéré comme remède à une situation déjà problématique: « Ça ne va pas très bien entre nous, mais quand on aura un enfant tout s'arrangera! »; espoir fallacieux dans la plupart des cas.

La grossesse

Pendant cette période de quelques mois peuvent se nouer de redoutables problèmes qui risquent de marquer l'avenir du couple comme celui de l'enfant. Lorsque ce dernier est attendu, souhaité, il prend d'ores et déjà une place centrale dans la vie fantasmatique et affective des futurs parents dont les relations vont changer. Non seulement ils en parlent, choisissent des prénoms, ébauchent des projets, commencent à s'organiser matériellement, mais le futur père se fait plus attentif, plus protecteur vis-à-vis de sa femme. L'amour passe du plaisir essentiellement érotique (Éros) à une tendresse oblatrice (Agapé). La future mère se sent aimée, protégée, encouragée, valorisée, en même temps qu'elle est intensément mobilisée par le fœtus qu'elle porte. Il en va tout différemment lorsque la grossesse est vécue comme un accident, une charge non souhaitée, une catastrophe. Elle devient alors sujet de discussions, de reproches, d'accusations réciproques (IVG ou non: « T'avais qu'à prendre tes précautions », « S'il n'y avait pas ce gosse, je retournerais chez mes parents »). Loin d'être soutenue, encouragée, la future mère se sent culpabilisée, dévalorisée, plus ou moins rejetée, seule en tout cas, face à l'angoisse de cette grossesse et aux problèmes matériels qu'elle pose. Peuvent en résulter des troubles d'allure psychosomatique: vomissements, insomnie, maux de tête, etc. Non seulement la vie affective et relationnelle du couple s'en trouve gravement détériorée, mais l'attitude de la mère vis-à-vis de l'enfant à naître risque aussi d'en être affectée,

même en supposant que l'accouchement se passe dans de bonnes conditions, ce qui n'est pas toujours le cas.

La naissance et la petite enfance

On sait l'extrême importance de l'attitude de la mère sur le développement de l'enfant. Proche, affectueuse, chaleureuse, calme, elle donne au bébé une sécurité intérieure qui permet son ouverture au monde extérieur et son épanouissement. Inquiète, imprévisible, distante, irritable, elle induit au contraire une angoisse foncière qui va se traduire chez le bébé par un comportement agité, instable, des pleurs, des cris, de l'insomnie, des troubles de l'appétit ou des crises d'asthme. L'attitude du jeune père risque de venir compliquer de surcroît la situation. S'il s'estime dépossédé de l'affection, de l'attention et de la disponibilité de sa femme par ce bébé braillard ou non désiré, il va réagir par de l'irritation ou de l'éloignement. Pour peu qu'un des parents, immature comme il arrive fréquemment dans les couples « à problèmes », ait intériorisé de sa propre enfance les cris et les coups de ses parents, la voie est ouverte à la maltraitance du bébé. La même dimension d'imaturité peut amener la mère à considérer son enfant comme une sorte d'excroissance d'elle-même, dont elle attend d'autant plus de gratifications que la relation conjugale n'est pas satisfaisante. Si elle n'a pas trop de difficultés matérielles, si de surcroît l'enfant est un « beau bébé » sage, lui attirant les compliments de la famille et du voisinage, elle en tirera une image de bonne mère et une intense satisfaction narcissique. Tout pourra sembler idyllique dans la relation mère/enfant, jusqu'à ce que ce dernier ait deux ou trois ans. Cette période dite « d'opposition » est caractérisée par des caprices, des colères, des « non » à répétition par lesquels l'enfant essaye son pouvoir sur les adultes. Il cesse alors d'être la jolie poupée gratifiante pour devenir l'affreux bambin insupportable et tyrannique. En termes psychanalytiques, d'« objet narcissique » il devient « mauvais objet ». Là réside un des mécanismes explicatifs de demandes de placement vers l'âge de trois ans de la part de parents qui disent que jusqu'alors tout allait bien! Dans ces mêmes familles, l'éventualité d'une nouvelle grossesse dans les mois qui suivent le placement est des plus probables, bon nombre de ces femmes immatures y trouvant une sorte d'épanouissement et de confirmation de leur statut de mère au travers duquel elles ont le sentiment de se réaliser et d'être adultes. Ce qui n'empêchera pas une nouvelle demande de placement lorsque le nouveau-né atteindra lui aussi l'âge de trois ans...

Bien entendu d'autres évolutions anormales sont possibles¹ dans un couple « affectivement divorcé ». L'intervenant social devra y penser devant toute

1. *Ibid.*, pp. 94-95.

difficulté ou trouble infantile précoce. L'exploration des circonstances dans lesquelles s'est constitué le couple, les conditions psychologiques du déroulement de la grossesse et de la naissance fourniront à coup sûr des éléments d'explications auxquels les parents ne pensent jamais.

Qu'il s'agisse de couple harmonieux ou dysfonctionnel, la venue de l'enfant oblige à élaborer de nouvelles règles d'organisation: Qui va se lever la nuit s'il pleure? Qui va lui donner son bain, le biberon si la maman ne l'allait pas?, etc. De son côté, le bébé, que l'on a trop tendance à considérer comme un petit être totalement passif, va commencer à élaborer son « scénario de vie », c'est-à-dire son répertoire comportemental par la découverte de « ce qui marche le mieux » pour atteindre son but existentiel premier: obtenir que les adultes s'occupent de lui. Pleurs, agitation, hurlements, gazouillis, mimiques, sourires... sont ainsi essayés et adoptés en fonction des réponses obtenues. Les parents vont parallèlement faire eux aussi leur apprentissage en répondant aux sollicitations de l'enfant de la manière qui leur paraît la plus adéquate ou simplement la plus spontanée: soit par des sourires, des caresses, des paroles de douceur ou, au contraire, par de l'irritation, de la brusquerie, des cris, voire de la brutalité. Ainsi se tisse au fil des jours, par la répétition, ce qui va devenir la RÈGLE relationnelle parents/enfant.

Au-delà de la triade primitive, on constate que la venue d'un enfant laisse rarement indifférents les deux « clans » familiaux. Il est habituel de voir se rapprocher du jeune couple ceux qui deviennent les « grands-parents » et voient dans ce nouveau-né une sorte de prolongement de leur vie désormais déclinante. En témoignent ce que l'on pourrait appeler les signes extérieurs d'appartenance dont l'objectivité n'est pas toujours évidente: « Ah! il a bien le nez de son grand-père », « Cette petite est bien de notre côté, regardez ses yeux », etc. Si les deux familles d'origine ont su mener à bien l'adultisation de leurs enfants, cette éventuelle appropriation symbolique par le biais de possibles ressemblances n'a rien d'alarmant. Si, au contraire, les relations des jeunes parents vis-à-vis de leurs parents sont restées des liens de dépendance et de sujétion, on risque de voir les grands-parents envahir la sphère d'autorité/responsabilité du jeune couple et agir comme si le nouveau-né était leur propre enfant. Dans la grande majorité des cas, peut-être étant donné la nature des soins que réclame le nouveau-né, c'est souvent la grand-mère maternelle qui va intervenir pour conseiller sa fille « qui ne sait pas s'y prendre », jusqu'à la remplacer et parfois la mettre dans l'impossibilité de faire son apprentissage de mère. Dans les familles dysfonctionnelles, la réactivation de la fonction maternelle chez une grand-mère, qui parfois n'en a pas fait réellement le deuil, entre en complémentarité avec l'immaturation/inefficacité de la jeune mère restée dépendante de sa propre mère, et de surcroît mise en situation d'infériorité par celle-ci qui souligne son incompetence... Cela explique la relative fréquence

avec laquelle de jeunes mamans abandonnent leur bébé à leur mère, et ce, d'autant plus facilement que leur couple est problématique.

Le couple avec enfant en âge d'être scolarisé

Ce cycle débutait il y a quelques décades lorsque l'enfant avait trois ans. Il a tendance, du fait de la généralisation du travail des femmes, à débuter bien plus tôt, avec la découverte par l'enfant d'un milieu totalement inconnu: garderie ou maternelle. Il constitue donc la première séparation, plusieurs heures par jour, d'avec ses parents et se poursuivra jusqu'à sept-neuf ans, marqué par une importance croissante du milieu scolaire et des activités qui s'y déroulent. Ce changement important n'empêche toutefois nullement la poursuite d'acquisitions déterminantes au sein du système familial.

Différenciation identité

Ce cycle débute peu ou prou avec la période oedipienne d'apparition du *moi*, par laquelle l'enfant commence à se construire une identité. Antérieurement, le « stade du miroir » lui avait permis de se « reconnaître » comme distinct du monde environnant, désormais il connaît son nom, dit « moi/je », commence à exercer consciemment son pouvoir sur les objets (il casse ses jouets), éventuellement sur les animaux (« cet âge est sans pitié »...). Il cherche enfin à s'approprier outre des objets, un territoire qui lui soit réservé et dont nous avons vu l'importance pour l'aider dans cette construction du MOI (voir page 77).

Socialisation

Elle se poursuit à trois niveaux:

1. Depuis sa naissance l'enfant a développé des comportements de survie destinés à obtenir des deux adultes qui l'entourent la satisfaction de ses besoins essentiels. Leur répétition quotidienne, renforcée d'appréciations, de commentaires, positifs ou négatifs, va progressivement aboutir à une image de lui-même qu'il va intérioriser et vivre comme gratifiante (il est gentil, propre, intelligent, courageux...) ou au contraire disqualifiante (il est bête, maladroit, méchant, fou...). Ces comportements de survie, d'instinctifs qu'ils étaient au début sont maintenant devenus un « scénario de vie », c'est-à-dire un ensemble de comportements spécifiques qui lui sont propres et qu'il va avoir tendance à reproduire y compris à l'extérieur du cercle familial, à commencer par l'école. Au fur

et à mesure qu'il grandit, l'enfant devient de plus en plus conscient de ce scénario, mais il est encore trop immergé dans les relations parentales pour l'intellectualiser, se l'expliquer de façon claire. Il ne peut que s'y soumettre sans pouvoir s'en distancier, même s'il en souffre. Ceci explique que, même bien plus tard, lorsqu'on interroge enfants ou adolescents (« *Pourquoi agis-tu de cette façon?* ») ils ne trouvent généralement rien à répondre.

2. Au travers de ce qu'il voit des agissements de son père et de sa mère, l'enfant intègre des *modèles sociaux sexués*. Il apprend ainsi comment, dans notre société, se comportent un homme et une femme. Cette intégration passe aussi par les jeux d'imitation où le petit garçon mime la conduite d'une voiture « *comme papa* » ou enfonce des clous dans du bois, et où la petite fille joue « *à la maman* » avec son ours en peluche. Il va de soi que devant l'uniformisation progressive des tâches et des comportements cette différenciation des jeux tend à s'effacer. Cet apprentissage par imitation explique en partie la répétition chez l'enfant devenu adulte des comportements qu'il a vu agir chez ses propres parents, répétition bien connue des travailleurs sociaux. Ainsi, bien que ce ne soit pas une règle absolue, les parents maltraitants ont souvent été des enfants maltraités et ne font que reproduire des comportements dont ils ont été à la fois les spectateurs et les victimes.

3. L'école, qu'elle soit garderie ou maternelle, est pour l'enfant découverte de ses pairs. Même s'il a des frères et sœurs, tout enfant qui découvre le milieu scolaire est confronté à des comportements qui lui sont étrangers, fréquemment rivalitaires, par ailleurs contrôlés par des adultes qui ne sont pas ses parents et qui n'auront peut-être pas la même tendance que papa et maman à lui passer ses caprices ou lui trouver des excuses. On a vu que l'enfant va normalement transférer dans ce nouveau milieu les comportements qui lui sont habituels, son « scénario de vie ». Si celui-ci se révèle compatible avec la vie du groupe de ses pairs, l'enfant se trouvera confirmé dans le rôle qu'il avait dans sa propre famille. Si, au contraire, ses comportements se heurtent à des réactions de rivalité ou d'hostilité, il se verra contraint d'adopter d'autres attitudes. Par ailleurs, l'influence de la relation mère/enfant est déterminante dans l'acceptation par ce dernier du nouveau milieu que constitue l'école. Si la mère est anxieuse, inquiète, tourmentée à l'idée « d'abandonner son petit » à des étrangers, il y a fort à parier que l'enfant va réagir par des pleurs, des supplications ou même par des malaises: vomissements, troubles du sommeil ou de l'appétit.

L'âge des parents pendant ce cycle de vie oscille généralement entre 20-35 ans. Période d'intense activité et de sollicitations multiples qui répondent au légitime désir de réussir leur vie sentimentale, familiale, professionnelle. Couple, enfant(s), métier, argent, loisirs, logement, équipements matériels et culturels, relations

amicales, famille élargie, éventuels engagements politiques ou sociaux font que nombreux sont ceux qui à cette période se déclarent « bouffés » par le temps. Notre époque de mutations technologiques rapides et de concurrence acharnée y ajoute la menace éventuelle du chômage et l'homme, en particulier, sait qu'il est impératif de « faire son trou » avant 35-40 ans. Après, il risque de se voir déjà considéré comme « trop vieux ». Les femmes échappent d'autant moins à cette pression que pour beaucoup d'entre elles, au travail professionnel s'ajoutent les charges ménagères dont elles assument la plus grande part. L'après trentaine est bien souvent une période d'interrogations et de « bilan » personnel. Jusque-là, on a « foncé » à la poursuite de ses ambitions et de ses rêves, désormais on commence à se demander où on en est et où on va... Le constat d'éventuels échecs dans certains domaines, ou du moins la perte de bien des illusions, fait que cette période comporte statistiquement un taux relativement élevé de divorces ou de séparations. Cette éventualité, qui fait éclater la structure familiale, est l'aboutissement d'une crise larvée ou ouverte. Elle en détermine une autre d'autant plus grave pour l'enfant qu'il est jeune et incapable de comprendre pourquoi papa et maman se séparent. Dans l'imaginaire de l'enfant papa et maman restent toujours liés. Il n'est pas rare qu'il manifeste alors son désarroi par des troubles de l'appétit, des cauchemars, des régressions (énurésie) ou que ses acquisitions scolaires, jusqu'alors satisfaisantes, soient curieusement perturbées – par exemple, il ne sait plus faire ni divisions, ni soustractions, exprimant ainsi analogiquement le refus de ce que sa famille est en train de vivre. Son implication spontanée, ou provoquée, par un des parents (comme allié, confident, arbitre...) dans leur processus de séparation ne peut évidemment que renforcer ces troubles. La présence stable et dédramatisante d'un grand-parent peut alors lui être un précieux réconfort.

Cycle de la scolarité dite « sérieuse »

Cette période se situe entre les 8-9 et 14-16 ans de l'enfant. La scolarité prend aux yeux des parents d'abord une importance qui la fait qualifier de « sérieuse » parce qu'ils y voient, à juste titre, une des conditions de l'avenir de leur rejeton. Elle devient également « sérieuse » pour ce dernier par la place matérielle et psychologique qu'elle occupe dans sa vie: horaires stricts, obligations, devoirs, leçons, etc. S'il prend personnellement conscience que ce qu'il fait en classe le concerne directement, il continue néanmoins de subir l'influence des parents dont l'attitude est en ce domaine largement déterminante. Le premier souci de ces derniers devrait être la cohérence:

– Cohérence dans leurs commentaires et appréciations des études elles-mêmes. Dire à son fils: « Moi, ton père, qui n'ai même pas mon certificat

d'études, ça ne m'empêche pas de gagner largement ma vie », ne constitue pas franchement un encouragement à travailler sérieusement. Dire à l'enfant : « Bah ! Redoubler un an ce n'est pas une catastrophe », lorsqu'il s'agit d'un petit voisin et asséner à son enfant : « Si tu continues à travailler comme ça, tu vas redoubler et ça tu comprends bien qu'on ne peut pas l'accepter », sont des messages contradictoires qui amènent l'enfant à s'interroger sur l'importance réelle du redoublement, en même temps qu'à éprouver un sentiment d'injustice, pourquoi ce qui est anodin pour le petit voisin devient-il inacceptable pour lui ?

– Cohérence parents/enseignants. Les critiques/disqualifications comme : « Ton prof ne sait pas s'y prendre et ne comprend rien, moi je vais aller le trouver ! », sont un encouragement indirect au moindre effort et une mise en doute des capacités des enseignants, de leurs appréciations et avis. Elles sont aussi une démonstration d'incohérence des adultes incapables de se mettre d'accord. L'enfant en subira les conséquences sur le plan de sa socialisation en refusant, avec la complicité parentale, les critères de jugement d'une société basée jusqu'à nouvel ordre sur le savoir, la compétition, et dont notes et examens sont les modes d'évaluation. Il sera également enclin à refuser tout jugement objectif d'étrangers pour s'en remettre aux seules appréciations de ses parents, appréciations partiales, subjectives et parfois totalement incompetentes dans bien des disciplines ;

– Cohérence inter-parentale enfin, face aux éventuelles difficultés scolaires... Si l'un des parents est attentif aux résultats de l'enfant, se rend aux réunions de parents d'élèves, va voir les enseignants, alors que l'autre se montre parfaitement indifférent, prêt à banaliser ou à excuser manquements ou mauvais résultats, ne peut qu'encourager toute tendance au découragement ou à la passivité de l'enfant. Dans notre société où perdure encore l'image de l'homme qui doit « se bagarrer » à l'extérieur pour gagner l'argent de la famille, l'attitude du père est en ce domaine déterminante, *a fortiori* si l'enfant est un garçon. La démonstration en est donnée *a contrario* par le fait que les deux tiers des élèves de classes « relais », réservées à ceux qui sont en grandes difficultés scolaires, appartiennent à des familles mono-parentales dont 95 % ont une femme comme seul modèle social.

La nature même de la scolarité introduit au sein de la famille quelque chose de subversif. Par les devoirs et leçons, comme au travers des réflexions que le jeune ramène à la maison, les parents découvrent qu'il sait des choses qu'eux-mêmes ignorent et qui parfois « les dépassent » (qu'on songe aux mathématiques modernes, à la biologie ou à l'informatique). Ils peuvent en éprouver un sentiment d'infériorité d'autant plus important qu'eux-mêmes en seront restés à un médiocre niveau culturel. S'ils tentent de compenser ce constat par un surcroît

d'autoritarisme dans les domaines de la vie familiale, la porte est ouverte à l'incompréhension réciproque et aux « conflits de générations ». Cette relative perte de prestige n'a que peu d'importance dans les familles où les relations parents/enfants sont compréhensives et chaleureuses. Le « ciment » familial repose sur la qualité des sentiments, pas sur le niveau des savoirs. Par contre les risques de conflits liés au décalage des connaissances apparaît avec une particulière gravité dans certaines familles d'émigrés, où les parents, ne lisant ni n'écrivant le français, sont obligés de recourir à l'un des enfants – généralement l'aîné – pour faire des démarches ou remplir des formulaires. On voit ainsi des gamins d'une dizaine d'années investis d'un pouvoir qui revient normalement aux adultes, devenir intermédiaire obligé et traducteur entre diverses institutions extérieures et ses parents. Ces derniers, le père en particulier, y perdent autorité et prestige, ainsi que toute possibilité de contrôle sur le travail scolaire du jeune. Il est fréquent de voir ces parents, soit abdiquer et se désintéresser totalement de ce que fait et devient leur enfant, soit tenter de sauvegarder une apparence d'autorité par un autoritarisme parfois violent. Cette inversion des fonctions au sein du système familial constitue un aspect dramatique du problème des jeunes dans certaines banlieues.

Il arrive *a contrario* dans d'autres familles, souvent défavorisées, que la réussite scolaire des enfants soit survalorisée et projetée à long terme comme une sorte de revanche à prendre sur le sort. De plus, l'intérêt manifesté par les adultes leur permet de se situer en « bons parents », soucieux de l'avenir de leur progéniture. L'enfant est alors placé dans un rôle de « délégué familial à la réussite sociale », justicier/réparateur des privations et difficultés que la famille a supportées jusque-là. Cette sorte de « délégation parentale » peut aller jusqu'à certaines formes de chantage : « Tu vois tous les sacrifices qu'on fait pour toi, pour que tu ne tires pas le diable par la queue comme nous l'avons fait » ou encore : « Ton grand père en a bavé toute sa vie à l'usine, nous aussi on s'est sacrifiés pour nos enfants, il faut que tu réussisses, que tu deviennes médecin, ingénieur, avocat... » Si le « poulain » ainsi désigné a les qualités nécessaires à une telle réussite, la « délégation parentale » peut être pour lui une puissante motivation. Dans le cas contraire, la « mission impossible » qui lui est confiée ne peut déboucher que sur la rancœur des parents s'estimant mal récompensés, sur la culpabilité et l'amertume du jeune qui se voit renvoyer l'image d'un ingrat, déloyal, égoïste, raté, incapable...

Indépendamment de la scolarité, la nouveauté fondamentale de ce cycle est l'accession de l'enfant au fameux « âge de raison » vers sa septième année. Ses facultés intellectuelles lui permettent désormais de « raisonner » dans les deux sens du terme. Il peut d'une part observer, rapprocher, comparer des faits ou informations et en tirer des conclusions. Il a aussi désormais la possibilité de

s'opposer aux avis ou décisions des adultes en argumentant sur un mode logique. La parole devient alors pour tous les membres du système un outil primordial de communication, en même temps qu'une arme. C'est la raison pour laquelle l'éducation parentale qui jusqu'alors pouvait, et devait, se contenter d'être un relatif conditionnement/dressage compréhensif et souple, se doit désormais de justifier, expliquer ses avis et ses décisions. Par contre, l'habitude assez répandue de justifier, argumenter les décisions parentales à des presque encore bébés de deux à cinq ans, ne fait que les entretenir dans leur phase d'opposition et d'ergotage sans qu'ils aient une réelle possibilité de percevoir la réalité des situations. Curieusement, bien plus tard, les adultes proches, parents en premier lieu, ont très souvent tendance à sous-estimer les possibilités d'observation et de raisonnement d'enfants de huit-dix ans, argumentant « qu'il est trop jeune pour comprendre », surtout lorsqu'il s'agit de problèmes/difficultés familiales. Or, l'expérience des entretiens familiaux montre que l'enfant est bien souvent le meilleur « co-intervenant » spontané qui livre au travailleur social des informations et appréciations d'une pertinence et d'une justesse parfois étonnantes, alors même que les adultes prennent un soin tout particulier à nier ou à travestir les problèmes les plus importants.

Compréhension intellectuelle, verbalisation et argumentation logique permettent désormais à l'enfant de devenir un partenaire plus actif dans le jeu familial et de renforcer le rôle qui s'est ébauché précédemment. Par exemple, des conjoints, qui peuvent difficilement se parler sans entrer en conflit, trouveront commode et habile de l'utiliser comme « agent de liaison ». « Ton père n'a pas encore réparé la machine à laver, toi il t'écoute, tu devrais lui rappeler », « Est-ce que tu sais ce que ta mère a décidé pour dimanche prochain? Elle te le dira peut-être à toi, moi c'est même pas la peine que je lui demande. » Avec le temps l'enfant prendra conscience de l'importance de son rôle d'intermédiaire, gardien de la paix conjugale évitant les conflits. Il peut même le trouver gratifiant et aller jusqu'à proposer ses services: « Veux-tu que je demande à papa s'il a le temps de s'en occuper? » Ainsi, c'est bien souvent pendant ce cycle que se confirment les structures relationnelles esquissées lors des cycles précédents, grâce au renforcement qu'apportent réflexion intellectuelle et verbalisation, même si cette dernière n'est bien souvent qu'allusive et subjective.

La famille avec adolescent (12-16 ans) et jeune adulte (18-22 ans)

– Période particulièrement délicate de « l'âge ingrat » où il est prévisible que le besoin de liberté du jeune le pousse à entrer en de nombreuses circonstances en conflit avec l'autorité parentale et à contester les règles jusque-là admises sans

difficultés. L'adolescent présente ce paradoxe de ne pouvoir s'affirmer qu'en transgressant des règles/repères qui pourtant lui sont indispensables pour se situer. Par ailleurs, un des éléments d'inquiétude, rarement abordé, réside dans le fait que parents et adolescents ont en tête: « Il (Je) grandit(s); un de ces jours il (je) partira (partirai) de la maison. » Ce pourquoi ce stade de vie a été nommé par plusieurs auteurs comme celui « du départ prévisible ».

Période de confusion pour l'adolescent autour de trois thèmes majeurs:

Sa propre identité

Elle s'enracine, on l'a vu (voir page 73), dans une filiation et une histoire familiale au sein de laquelle il doit pourtant se différencier, exister pour lui-même et finalement prendre ses distances, devenir autonome et se construire un système de valeurs qui tienne compte de sa propre expérience. Tâche toujours difficile, quasi impossible dans les familles dysfonctionnelles, où l'adolescent est, depuis sa petite enfance parfois, enfermé dans un rôle déterminé (allié/confident d'un des parents, arbitre de la vie du couple, pseudo parent de ses frères et sœurs s'il est l'aîné, etc.). Bref, lorsque l'adolescent existe moins pour lui-même que comme « objet » des parents, ceux-ci multiplieront les manœuvres et difficultés pour s'opposer à son départ dont ils sentent confusément qu'il compromettrait l'équilibre du couple ou du système tout entier. Dans beaucoup d'anciennes familles rurales, où la mère de famille était souvent épuisée par les maternités et les tâches domestiques, il était fréquent que l'aînée reste « vieille fille », comme on disait alors, pour s'occuper de ses plus jeunes frères et sœurs. On observe fréquemment dans ces familles que le passé constitue une référence intangible, figé dans ses aspects les plus formels (« Chez nous, on a toujours fait comme ça! ») s'opposant à toute évolution vers l'avenir, donc à tout changement. Il arrive aussi que des pans entiers, parfois vitaux, de ce même passé soient occultés, par exemple la filiation biologique. Or, un adolescent privé de son passé, ne peut construire son avenir. Les travailleurs sociaux connaissent bien ces adolescents désorientés et douloureux, en quête d'un père ou d'une mère qui les a abandonnés et dont personne dans leur entourage ne veut leur parler.

Dans le processus de différenciation de soi et de distanciation de la famille, la bande de copains constitue un lieu de transition riche d'expériences et de ressources. Lorsque son identité est déjà suffisamment affirmée, l'adolescent a des chances d'y trouver une place à sa mesure et l'occasion de confirmer un rôle esquissé dans la cour de l'école primaire: leader ou égérie polarisant les énergies du groupe; initiateur/organisateur d'activités; amuseur/clown faisant rire,

fut-ce à ses dépens; suiveur/exécutant en dépit parfois d'attitudes de prestance et de défi; ou encore « tête de turc », cible de plaisanteries, quolibets, voire rudolements des autres. Cependant la « bande de copains » n'est pas dépourvue d'ambiguïté parce qu'elle « gomme » et fond les « JE » individuels dans le « ON » collectif. *On* se sent bien ensemble, *on* se sent forts, donc *on* peut faire des choses qu'on n'oserait pas tenter seul. Les « tournantes », ces viols collectifs qui ne sont pas rares dans certaines banlieues, illustrent tragiquement ce mécanisme. Elles sont le fait d'adolescents, dont certains à peine pubères n'oseraient pas, seuls, proposer à une fille de coucher avec elle. Protection/refuge contre les adultes et les « autres », à la fois différents et semblables (d'où les « bastons » entre bandes rivales), mais aussi écran contre ses propres craintes et interrogations. « Qui suis-je réellement? Quelle sera ma vie future? » Dans la bande, *on* vit des choses ensemble, mais *je* fantasme seul avec une tendance non avouée à l'autocritique touchant en particulier à l'aspect physique, surtout chez les filles. Le moindre bouton d'acné juvénile, tendance à la maigreur ou à l'embonpoint, tout est intérieurement majoré et extérieurement masqué par un « look » qui est aussi signe d'appartenance à la bande. L'influence de cette dernière joue à plein lorsque le contexte familial n'a permis à l'adolescent que d'accéder à un « pseudo soi », car le désir d'échapper à l'influence des parents et d'être accepté dans ce qui sera pour certains une seconde famille plus gratifiante que la vraie, les pousse à se comporter selon ce que les autres attendent d'eux. Ils continuent alors à cultiver une « pseudo-identité » qui les rend largement dépendants du désir des autres.

Le corps et la sexualité

Les difficultés d'être dans un corps qui grandit trop vite et rend « gauche », ainsi que la découverte de cette *terra incognita* qu'est le sexe opposé, ont fait l'objet d'écrits suffisamment nombreux pour qu'il soit inutile d'y revenir. Retenons seulement l'extrême banalisation des relations sexuelles dans un monde où les médias en font une recherche exclusive du plaisir, et de la « drague » une sorte de sport où le nombre des victimes est motif de valorisation. Bien des adolescents se vantent ainsi de « succès » qui ne sont qu'imaginaires. Il y a quelques années certains ont présenté *Les nuits fauves* comme le film fétiche de la jeunesse, ce qui paraît avec le recul quelque peu exagéré mais reste symptomatique d'une tendance à réduire la sexualité à un acte purement physique et à la recherche exclusive du plaisir érotique. On peut se demander si cela constitue une bonne initiation à une vie de couple harmonieuse. Le sida est venu compliquer encore la situation en introduisant dans les relations sexuelles le paradoxe: « Je te désire, mais je dois me protéger de toi car tu peux me donner la maladie et la mort. » Il apparaît

cependant qu'en dépit de toutes les informations/sollicitations, la majorité des adolescents reste marquée des modèles intégrés pendant leur enfance en voyant vivre le couple parental. La stabilité statistique de l'âge du premier rapport sexuel, tant pour les garçons que pour les filles en est peut-être une preuve.

Une autre réalité de l'adolescent, rarement évoquée, est la découverte de la vieillesse, phénomène qui s'inscrit en écho inverse du développement de son propre corps. Il découvre la vieillesse, mot jusque-là abstrait, au travers des premiers cheveux blancs et des premières rides de ses parents ainsi que derrière les « petites misères » évoquées çà et là par ses grands-parents. Cette découverte le laisse si peu indifférent que, lorsqu'il évoque ses parents avec ses copains, il dit souvent « *mes vieux* ». Découverte angoissante par certains côtés, même si l'échéance de son propre vieillissement lui est difficilement envisageable. Elle se traduit par le mouvement instinctif de retrait que la plupart des adolescents opposent à toute tentative de contact physique de la part d'un adulte, même la plus innocente comme poser la main sur l'épaule.

Une vision éclatée du monde

En fait, l'adolescent est partagé entre deux visions du monde. D'un côté, le monde familial fait de passé, de sécurité, mais de dépendance; monde où il a une place, bonne ou mauvaise, reconnue de tous les membres du système. D'un autre côté, le monde extérieur fait d'indépendance, mais aussi d'incertitudes et de risques. Il faut s'y faire une place, s'y faire reconnaître par les autres. Ces conditions, auxquelles s'ajoutent les difficultés de transformations physiologiques et psychologiques importantes, font qu'il est difficile pour l'adolescent de parler de soi, de ses désirs, de ses espoirs, de ses projets, comme d'objectiver son propre vécu. L'extrême difficulté des psychanalyses d'adolescents tient à ces tendances « pré-psychotiques » qui font qu'on pense par images, qu'on s'exprime par interjections ou onomatopées. La bande dessinée, les tags, le rap sont des productions typiques de l'adolescence dont elles expriment le besoin d'exister, de contester, de tourner en dérision le monde des adultes:

Les parents pendant ce cycle ont en moyenne entre 35-38 et 45-50 ans; décade de la dernière chance selon certains auteurs. Le départ prévisible des enfants, ou du moins de l'aîné, réactive une interrogation parfois anxieuse de la mère comme du père sur sa propre existence autour de plusieurs thèmes:

– Bilan personnel. Celui de la trentaine était encore riche de dynamisme et de projets; celui-ci a plutôt tendance à être le constat, satisfait ou désabusé, d'avoir atteint un sommet doublé du sentiment d'être désormais sur le second versant de l'existence, ce que confirment les premières rides, les premiers cheveux blancs, les premiers « *coups de pompe* »;

– Découverte que finalement personne ne peut vivre MES émotions, MES désirs, MES peines, pas plus que me procurer la paix et la sécurité auxquelles chacun aspire. Découverte d'une « solitude existentielle » qui peut déboucher sur une véritable crise spirituelle faite d'interrogations sur les valeurs qui jusque-là soutenaient aspirations, projets et efforts. Crise importante si on en croit Jung car elle peut déboucher sur une plus grande maturité, faite d'une liberté intérieure accrue, d'une moindre vulnérabilité et d'une meilleure stabilité émotionnelle. Elle peut tout aussi bien provoquer une fuite en avant dans l'activisme professionnel, sexuel (le fameux démon de midi) ou ludique (voyages, spectacles, distractions multiples pour « passer le temps »). Bref, le masque qu'on s'est forgé à vingt ans éclate et selon le dicton: « *À cinquante ans on a le visage qu'on mérite.* »

– Les générations masculines d'après-guerre ont été fortement marquées du « complexe de Kinsey » du nom de la fameuse enquête américaine sur la sexualité, réduisant celle-ci à la seule génitalité quantitative. Les hommes y ont trouvé les raisons d'une sensibilité ombrageuse dès qu'il s'agit de leurs performances sexuelles, et les « ratés » qui se manifestent éventuellement à cette période sont interprétés comme le commencement du déclin. Par ailleurs, il faut savoir que l'évolution de l'homme et de la femme sont, sur ce plan, discordantes. L'homme a tendance à cette période de son existence à devenir plus sentimental, à accorder de l'importance à la tendresse; il éprouve le besoin de parler de ses sentiments, de ses émotions. La femme évolue en sens inverse du sentimentalisme de sa jeunesse à un réalisme dans tous les domaines y compris sexuel, domaine où elle est généralement au mieux de sa forme. De plus, le départ prévisible des enfants l'incite à former des projets extérieurs au foyer. Ce thème a fait l'objet de plusieurs films comme *Dédé* avec Depardieu et Isabelle Huppert, ou d'ouvrages comme *Le diable au corps* de Radiguet ou comme l'un qui proclame *La vie commence à cinquante ans* et dont l'auteur est une femme...

– C'est fréquemment vers la quarantaine que beaucoup de pères prennent conscience qu'absorbés par leur vie professionnelle ils ont été relativement « absents » de la vie de leurs enfants. Ils cherchent alors à renouer tardivement un dialogue qui n'a pratiquement jamais existé, pour découvrir fréquemment des adolescents critiques, qui jettent un regard apitoyé sur la vie qu'ils mènent, les horaires, les responsabilités, le fric...

Devant le tableau aux difficultés multiples que nous venons d'évoquer, tant pour les enfants que pour les parents, on ne s'étonnera pas que ce cycle de vie comporte un pourcentage important de risques divers. C'est statistiquement une période de nombreuses séparations parentales, de même qu'elle est considérée comme celle des « grandes explosions pathologiques » de la jeunesse: psychoses, délinquance, toxicomanie, suicides... N'oublions pas en particulier que

le suicide est la deuxième cause de décès chez les 15-24 ans après les accidents de la route.

La famille « base de lancement »

Le « lancement » en question est le départ du premier enfant, l'aîné généralement. Il y a une ou deux décennies ce départ avait lieu vers 20-22 ans. Les conditions socio-économiques actuelles l'ont fait reculer jusqu'à 28-30 ans parfois. On observe habituellement deux périodes consécutives.

a) La « famille hôtel » qui existe sous deux variantes. Dans l'une, la présence du candidat au départ, ses horaires sont aléatoires, imprévisibles. Ses passages de plus en plus rares, courts et justifiés par des objectifs très utilitaires: prendre des vêtements, un repas, demander de l'argent. Il se heurte à un certain agacement des parents et a des réflexions aigres-douces du style: « Tiens! tu n'es pas mort? », « On ne te voit que lorsque tu as besoin de quelque chose », « On te reverra à la nouvelle lune? » La présence d'une « petite amie » ou du « petit copain », euphémismes qui banalisent et édulcorent l'importance de la première relation sexuelle ou amoureuse un peu stable, ainsi que l'influence encore grande de la bande des « copains » sont les raisons de cette présence à éclipse. L'autre variante n'est que l'inverse de la précédente dans la mesure où, loin d'être privée de la présence de son propre enfant, la famille s'enrichit si l'on peut dire, de celle, épisodique ou quasi continue, du « petit copain » ou de la « petite amie » de celui-ci. La famille accepte parfois cette solution avec empressement, y voyant le moyen de conserver une relation proche avec son propre enfant.

b) La période de réelle autonomie suppose des ressources, donc un travail. Le premier emploi, les premiers salaires conservent encore dans notre société valeur de rite de passage, symbolisant l'accession au statut social d'adulte. Mais l'aspect aléatoire et précaire de plus en plus d'emplois, ainsi que la menace du chômage expliquent l'angoisse réelle de beaucoup de jeunes devant la perspective d'un départ définitif du foyer parental, ainsi que l'âge de plus en plus tardif de ce départ. Quoi qu'il en soit, et même si les conditions matérielles du départ sont acquises, la vraie séparation se situe sur un plan affectif et garde quelque chose d'une épreuve. Il est d'ailleurs banal d'observer que même dans les familles les plus harmonieuses, les parents, avec une entière bonne foi, multiplient les pressions insidieuses pour relativiser le départ et multiplier les occasions de retour: « Tu sais que si tu as besoin d'aide la maison t'est toujours ouverte », « Tu pourrais m'apporter ton linge puisque tu n'as pas de machine à laver », « J'espère que tu reverra régulièrement chaque week-end », etc. En général le jeune

esquive ces invites, pensant: « Ils croient que je ne suis pas capable de me débrouiller seul » et estimant, à juste titre, que la maîtrise des tâches existentielles est aussi un critère d'autonomie. Ne parlons pas des familles où l'enfant a été investi d'un rôle qui le rend indispensable à l'équilibre du couple parental ou de tout le système. Les obstacles au départ y seront multipliés, sous forme de chantage affectif (« Si tu pars ta mère ne le supportera pas, elle va tomber malade »), d'interrogations sur la présence d'un (d'une) éventuel(le) partenaire (« Tu ne vas pas rester seule, on aimerait bien savoir avec qui tu vas vivre »), ou de menaces plus ou moins voilées (« Tu pars sans nous demander notre avis, on s'en souviendra! »). De façon plus générale, les parents ne restent pas indifférents aux premières tentatives de vie en couple de leur rejeton et vont tenter de réintroduire leurs propres modèles: « Tiens, c'est toi qui fais la cuisine maintenant, je ne t'ai pas élevé comme ça et ton père, lui, ne l'a jamais faite! », « Alors quand est-ce que tu vas te marier? », « Est-ce que vous allez bientôt nous faire des petits-enfants? », etc. Les familles dysfonctionnelles auront recours à des arguments plus pernicious, susceptibles de culpabiliser les deux jeunes ou même de provoquer leur séparation, attendu que pour elles le (ou la) partenaire de leur enfant ne sera jamais celui dont elles avaient rêvé, si tant est qu'elle y ait pensé: « Depuis ton départ, ton père ne va pas bien du tout, je crois qu'il s'est mis à boire », « Après tout ce qu'on a fait pour toi, tu pourrais quand même venir t'occuper de tes frères et sœurs de temps en temps », « Quand tu étais à la maison tu avais au moins des chemises propres tandis que maintenant...! », « Ton ami ne s'occupe de rien à part son boulot, il ne fait rien pour t'aider », etc. Il arrive aussi que mis devant la réalité du départ les parents basculent dans le rejet pur et simple (« Puisque tu tiens davantage à cette fille qu'à nous, c'est pas la peine de remettre les pieds ici! »). De tels départs/ruptures laissent toujours de profondes blessures dont les conséquences risquent de compromettre l'avenir du jeune couple:

– Sentiment de culpabilité, d'auto-dévaluation, conduisant à des comportements d'échec ou d'auto-destruction;

– Attitudes réactionnelles face aux figures pseudo parentales réactivant la colère vis-à-vis des représentations intériorisées des vrais parents: refus, agressivité face à la hiérarchie, l'autorité en général, les règlements, la loi, la religion, etc.;

– Sentiment d'avoir été déloyal, d'avoir abandonné un des parents, les deux, ou la fratrie. Recherche d'occupations ou même d'une profession « réparatrices ». Ainsi, nombreux sont les jeunes marginaux qui rêvent de devenir aide-soignant, infirmier, travailleur social, psychologue...

Les parents, pendant ce cycle, ont entre quarante et soixante ans. Eux aussi vivent une ambivalence, à la fois satisfaits de voir leur rejeton « faire sa vie » et se débrouiller seul, mais aussi secrètement inquiets: « Que fait-il exactement? Est-il heureux au moins? Pense-t-il à son avenir? », etc. Pour eux et lorsqu'il y a plusieurs enfants, le départ du premier ouvre une période de changements qui se terminera avec celui, souvent difficile, du « petit-dernier ». Par-delà cette période surgit la question, formulée ou non: « Qu'allons nous faire une fois les enfants partis? » Par ailleurs, l'allongement de la durée de vie pose à ces couples de quinquagénaires un problème nouveau et difficile: celui de devenir les parents de leurs propres parents. Ces derniers ont alors 75-80 ans, deviennent progressivement moins autonomes physiquement ou économiquement, leur état nécessitant parfois des soins coûteux et demandant l'intervention de leurs enfants. Leur délabrement esquissé ou avancé renvoie à ceux-ci l'image de leur propre vieillissement et le placement des « vieux » dans une maison de retraite cache souvent une fuite panique devant le spectacle de ce qui les attend peut-être dans une ou deux décennies avec la question non formulée: « Est-ce que je vais devenir comme eux? ». Spectacle d'autant plus traumatisant que la société moderne, non contente d'avoir largement dévalorisé la vieillesse, nous enjoint d'être éternellement jeunes, actifs, bronzés et sexuellement performants grâce au Viagra. Quant à la mort, le mieux est de n'en point parler, et si les plus vieux l'évoquent, ils sont souvent traités comme des enfants auxquels on dénie tout jugement: « Mais non tu ne vas pas si mal, pour ton âge tu es en pleine forme. » Il n'empêche que la mort est inéluctable et que c'est fréquemment pendant cette période que les parents héritent, alors qu'au XVIII^e siècle on héritait entre vingt-huit et trente-cinq ans. Modeste ou opulent, l'héritage est le symbole matériel d'une continuité, en même temps qu'un implacable révélateur de l'état relationnel de la famille. Retrouvailles attendries et chaleureuses dans la maison familiale qu'on conservera et qui, au moins pendant les vacances, regroupera le « clan », ou au contraire vente et dispersion au milieu de protestations, de marchandages et de jalousies. Par-delà sa valeur matérielle l'héritage peut aussi être l'occasion d'une interrogation fondamentale pour les adultes déjà avancés sur le chemin de la vie, et qui bien souvent n'ont pas pris le temps de se la poser avant: « De quoi ai-je hérité de mes parents dans ce que je suis, dans mon caractère, mes aptitudes, mes comportements? » Occasion aussi parfois de découvertes inattendues: vieilles lettres, journal intime, photos anciennes, et, soudain, celui ou celle qu'on croyait si bien connaître se révèle être un inconnu.

Le nid vide

Les parents ont désormais réalisé un de leurs objectifs majeurs : élever des enfants, en faire des adultes indépendants. Sans qu'ils en aient toujours clairement conscience, la présence de leurs enfants pendant de longues années constituait le noyau central de leur relation : réflexions, discussions, projets, décisions, interventions. Leur départ crée une sorte de vide et contraint les deux parents à se regarder à nouveau comme conjoints, alors que la fonction parentale a finit dans certains cas par occulter quasiment leur rôle conjugal au point qu'ils ne s'appellent plus par leurs prénoms mais « papa » et « maman ». Il leur faut désormais redéfinir leur relation sur une base d'affection et de compréhension mutuelle. Quatre événements vont par ailleurs être générateurs de transformations profondes et définitives : la grand-parentification, la mise à la retraite, le veuvage, la vieillesse.

Grand-parentification

La naissance d'un petit-fils ou d'une petite-fille laisse rarement indifférent. L'ethnologue Margaret Mead écrit à ce propos : « Je n'avais jamais pensé qu'il serait aussi surprenant d'être concernée à distance par la naissance d'un descendant biologique. » Le sentiment d'être d'une certaine manière prolongé, continué dans l'avenir par ce nouveau-né, joint au fait d'être libéré des obligations et responsabilités de l'éducation directe, conduit les grands-parents à être généralement disponibles pour consacrer du temps, s'intéresser, jouer, raconter des histoires, dans une relation souvent très forte avec le jeune enfant. On a vu, par ailleurs, que leur rôle de « chroniqueurs de la mémoire familiale » est fort important pour le développement du sentiment d'appartenance et l'identité de l'enfant. Enfin, la naissance de la troisième génération modifie profondément le dialogue entre parents et grands-parents. Il devient plus égalitaire, les grands-parents ayant le sentiment que leurs propres enfants vont désormais mieux comprendre les joies, mais aussi les sacrifices qu'ils ont consentis pour les élever. Du côté des jeunes parents, ce nouveau répertoire relationnel est vécu comme la reconnaissance de leur maturité et la consécration de leur statut d'adulte à part entière. Une juste appréciation et le respect des domaines d'intervention des uns et des autres est la condition d'une bonne entente et du développement harmonieux du nouveau-né. Rappelons les risques précédemment notés d'un envahissement de la sphère parentale par les grands-parents.

Mise à la retraite

Pour le conjoint, qui a investi huit heures par jour de son temps, son énergie, son intérêt, ses facultés, exclusivement dans un travail poursuivi pendant de longues années, la mise à la retraite est fréquemment vécue comme un véritable stress en dépit des proclamations : « Enfin ! je vais pouvoir faire ce que je veux, quand je le veux ! » De toute manière, il va falloir trouver d'autres centres d'intérêt, d'autres occupations, créer d'autres habitudes. La qualité de la relation conjugale joue un rôle primordial dans cette nouvelle adaptation. Compréhension mutuelle, attentions, tendresse faciliteront grandement les choses. Sinon le sentiment d'être désormais inutile, coupé de ses anciennes relations, voire gênant (« Il est toujours dans mes jambes à tourner en rond sans savoir quoi faire ! »), peut amener les deux conjoints à vivre peu à peu côte à côte comme deux étrangers sinon comme deux ennemis. La situation est généralement mieux vécue par la femme qui tout en travaillant à l'extérieur devait assumer les tâches domestiques dans la précipitation. Elle les retrouve désormais avec moins de contraintes, ayant davantage de temps.

Le veuvage

Sauf accident, il est rarissime que les deux conjoints disparaissent en même temps. Statistiquement la femme, dont la longévité est de huit ans supérieure à celle de l'homme, est donc celle qui est le plus souvent confrontée à cette épreuve. (En 1990, deux tiers des plus de soixante-quinze ans étaient des femmes dont 65 % de veuves.) Après la période de deuil, où s'expriment désarroi et chagrin, une nouvelle adaptation se dessine. Adaptation plus difficile pour les hommes qui dans ce domaine montrent une plus grande vulnérabilité. Quelques-uns se remarient mais beaucoup s'enferment dans la solitude, la dépression, et l'on constate un nombre non négligeable de suicides dans les mois qui suivent le décès de l'épouse. Les veuves s'adaptent mieux, peut-être grâce à la continuité des tâches ménagères qu'elles ont toujours assumées, mais aussi grâce aux groupes de loisirs, auxquels elles adhèrent semble-t-il plus facilement que leurs congénères masculins (jeux de société, art floral, jardinage, patchwork, etc.), et aux voyages dont elles sont grandes consommatrices. Veuf ou veuve, il va sans dire que la proximité et l'affection des enfants et petits-enfants est d'une importance primordiale pour atténuer le poids de la solitude et maintenir le goût de vivre.

Lorsque la vie du couple a été gravement conflictuelle, insatisfaisante, celui ou celle qui reste, s'il a enduré une existence de victime tyrannisée,

disqualifiée, réduite au silence, voire brutalisée, peut vivre le décès de son conjoint comme une libération. Il retrouve, parfois non sans difficulté, liberté d'action et autonomie, noue de nouvelles relations et peut même rétablir avec sa propre famille un dialogue rendu difficile ou impossible du vivant de son conjoint.

La vieillesse

Un proverbe indou dit : « Lorsque l'homme a élevé sa famille et rempli ses devoirs vis-à-vis de la société, l'heure est venue pour lui de penser à son âme et de préparer sa mort. » Notre société moderne dirait plutôt : « L'heure est venue pour lui de se trouver d'autres activités pour ne pas penser à la mort. » Elle est pourtant l'incontournable échéance qui se manifeste préalablement en éclaircissant les rangs de la famille élargie, des amis et connaissances. Accepter cette ultime réalité, considérer sa propre vie telle qu'elle a été et continue d'être avec sérénité, est peut-être la sagesse qui marque l'aboutissement de la maturité. Mais la vieillesse ne se réduit pas, fort heureusement, à l'attente résignée de la mort. Elle permet la libre disposition du temps, la disponibilité pour de nouveaux intérêts, de nouvelles connaissances, une relation plus distanciée et plus bienveillante aux êtres et aux choses. Du moins peut-il en être ainsi pour peu qu'on en ait le désir. Bien entendu, il serait naïf d'ignorer que la vieillesse est aussi synonyme de diminution des possibilités physiques et des facultés mentales, de perte de mémoire, de moindre résistance, de petites douleurs qui se chronicisent et deviennent peu à peu des handicaps plus ou moins graves. Ce n'est pas par hasard qu'une des craintes les plus fréquemment exprimées par les vieillards est de « devenir à charge » de leurs enfants; une autre crainte fréquente étant de ne pas finir sa vie dans le cadre familial où l'on a vécu de longues années. La société prend, semble-t-il, progressivement conscience de ces problèmes, étant donné le vieillissement statistiquement croissant de la population, et s'efforce d'y apporter des réponses de plus en plus satisfaisantes par le biais d'aides spécialisées à domicile. Ajoutons que le spectacle de la mort des grands-parents, lorsqu'il n'est pas trop pénible, est pour les enfants et petits-enfants un acquis existentiel irremplaçable. Bowen a décrit plusieurs expériences émouvantes qui montrent la pertinence de ne pas occulter la mort, même aux très jeunes enfants, contrairement aux tendances du monde moderne actuel.

Ainsi la notion de cycles/périodes de vie est susceptible de fournir aux travailleurs sociaux de précieuses observations et repères ouvrant à la compréhension des difficultés et problèmes qui surgissent non seulement au cours de la vie d'une famille nucléaire, mais aussi à l'interface des trois (et bientôt quatre)

générations coexistantes des grands-parents/parents/petits-enfants, ce que schématise le tableau suivante :

Cycle de vie des grands-parents	Cycle de vie des parents	Cycle de vie des enfants
	90 ans	Départ des enfants
	80 ans	Jeune adulte/adolescence
	70 ans (vieillesse, veuvage)	Petite enfance
	60 ans (retraite)	Grossesse, naissance
Vieillesse, veuvage	50 ans (départ des enfants, « nid vide »)	Constitution du couple
	40 ans	Jeune adulte/adolescence
Retraite	30 ans	Études/projets
Départ des enfants « nid vide »	20 ans (Constitution du couple, grossesse, naissance)	Naissance

Il va de soi que les âges indiqués ne sont que des repères approximatifs, sujets à variantes plus ou moins importantes.